



L'humanimalité en géographie à travers protection de la faune et développement touristique au Costa Rica : exemple du Jaguar Rescue Center sur la côte caraïbe sud

Tanïa Sire

► To cite this version:

Tanïa Sire. L'humanimalité en géographie à travers protection de la faune et développement touristique au Costa Rica : exemple du Jaguar Rescue Center sur la côte caraïbe sud. Géographie. 2018. dumas-01913294

HAL Id: dumas-01913294

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01913294>

Submitted on 6 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'humanimalité en géographie à travers protection de la faune et développement touristique au Costa Rica.

Exemple du *Jaguar Rescue Center* sur la côte caraïbe sud



SIRE Tanïa

Sous la direction de Mr Taglioni François
Professeur des universités, université de La Réunion

Soutenu le 24 août 2018 devant un jury composé de :

Monsieur Taglioni François, professeur des universités à l'université de La Réunion

Monsieur Germanaz Christian, professeur des universités à l'université de La Réunion

« Je trouve insupportable que l'on tente d'opposer l'amour des hommes et l'amour des animaux. Je crois en l'amour de la vie. »

Jean-François Noblet

Sommaire

Remerciements.....	1
Liste des abréviations	2
Avant-propos	3
Introduction	5

L’humanimalité : un concept innovant

Chapitre 1: Revue conceptuelle et épistémologique	8
Chapitre 2: La géographie humanimale.....	19
Chapitre 3: Le tourisme animalier	36

Des concepts à la réalité du terrain costaricien

50

Chapitre 4: Le terrain d’étude : La côte caraïbe sud du Costa-Rica	50
Chapitre 5: Le Jaguar Rescue Center, un projet touristique et environnemental novateur	74
Chapitre 6: Réalisation du travail d'enquête	101

Conclusion.....	117
Bibliographie	122
Sitographie	127
Annexes.....	128
Tables des figures	143
Résumé	146
Abstract.....	147

Remerciements

L'écriture de ce mémoire a été réalisable grâce à l'investissement de plusieurs personnes et structures que je tiens à remercier particulièrement.

La fondation *Jaguar Rescue Center (JRC)* pour m'avoir permis de faire mon stage au sein de leur structure, de m'être épanouie au point de vue professionnel et personnel et d'avoir pu contribuer à améliorer la condition des animaux dans cette zone du Costa Rica.

Mme Garcia Encarnacion, gérante de la fondation *JRC* et toute son équipe qui ont répondu à mes questions, m'ont permis d'apprendre énormément sur les animaux et m'ont laissé effectuer des tâches de plus en plus importantes au sein de la structure.

A tous les volontaires du centre pour leur grand travail pour le bien-être des animaux. Et leur bonne entente afin de pouvoir travailler en équipe dans les meilleures conditions.

Les touristes et volontaires du centre qui se sont prêtés avec gentillesse à mon questionnaire.

Mr Petit Hugues et Mr Gallardo-Ceron Christopher pour avoir vérifié mes traductions du français à l'anglais et à l'espagnol.

Mr Taglioni François, mon directeur de mémoire, qui m'a soutenu dans mes réflexions, a été présent et réactif pour répondre à mes questionnements et m'a aidé à cheminer dans l'écriture de ce mémoire.

Mr Germanaz Christian qui a accepté d'être membre de mon jury, a manifesté un intérêt pour mon travail et m'a suggéré des pistes de recherche.

A toutes les personnes, famille et amis qui m'ont soutenu pour l'écriture de ce mémoire.

Liste des abréviations

EVI : Eco Volontariat International

FIG : Festival International de Géographie

ICT : Institut Costaricien du Tourisme

INBio : Institut National de la Biodiversité

JRC : Jaguar Rescue Center

MINAE : Ministère de l'environnement et de l'énergie

OMT : Organisation Mondiale du Tourisme

SIG : Systèmes d'Informations Géographiques

SINAC : Système National des Aires de Conservation

TIES : Société Internationale de l'Ecotourisme (*The International Ecotourism Society*)

UICN : Union Internationale pour la Conservation de la Nature

WWF: Fonds mondial pour la nature (*World Wildlife Fundation*)

Avant-propos

Enfant, j'ai toujours eu une relation très forte avec les animaux. J'ai commencé l'équitation à 4 ans et je n'ai jamais arrêté depuis. Lorsque j'ai commencé mes études supérieures, j'ai intégré une école d'ingénieur en agriculture (l'ESITPA) qui m'a permis de voir d'autres utilisations et relations possibles avec les animaux (élevage, abattage, vente...). Au cours de mes trois ans d'école d'ingénieur, j'ai pu, à travers deux stages pratiques, voir différents modes relationnels entre homme et animal. Deux stages effectués dans une exploitation agricole mais pourtant si différentes. La première en France, où l'éleveur, produisait et vendait ces produits directement à la ferme autant en production végétale qu'animale. La deuxième en Australie où je travaillais dans une ferme majoritairement équine avec la méthode des chuchoteurs. J'ai alors appris l'éthologie et me suis passionnée d'abord à cette science pour les chevaux.

A l'issue de mon mémoire de deuxième année de licence géographie et aménagement du territoire sur « les chiens en milieu urbain : Aménagements, règles, sensibilisation en vue d'une meilleure cohabitation » et de celui de dernière année de licence sur « La protection de la faune au Costa Rica, vecteur de développement écotouristique : Exemple sur la côte caraïbe sud » de nombreuses réflexions sur la relation homme-animal ont vu le jour dans mon esprit. A travers mes études de terrain (En France à Annecy et au Costa-Rica à Puerto Viejo de Talamanca) j'ai pu voir la différence de cohabitation entre les animaux domestiques et leurs maîtres en milieu urbain et celle des animaux sauvages et de la population qui les entoure en milieu rural.

J'ai également pu comparer deux pays très différents sur la scène internationale :

La France, pays ayant des lois de protection de la faune mais comportant de nombreuses structures propices au tourisme animalier, notamment au récréotourisme, avec des animaux qui sont en cage.

Le Costa-Rica qui est sur le devant de la scène de par sa posture écotouristique. Dans ce pays, cirques, zoos, delphinariums sont interdits par des lois. Le tourisme animalier se développe dans une démarche plus propice au bien-être animal à travers des parcs et réserves où les animaux peuvent se mouvoir librement ou encore à travers une démarche plus

écoresponsable. Au Costa-Rica les animaux qui sont en cages le sont pour être réintroduits ou réhabilités, ou car leur état de santé ou de domestication a été trop important et qu'ils ne peuvent plus se réadapter à leur vie dite « sauvage ».

J'ai analysé à mon niveau les différentes notions autour du tourisme et de la protection de cette faune mais la recherche effectuée autant au niveau sociologique que pratique sur le terrain suscitait plus de développement de ma part. C'est à partir de ce constat que j'ai choisi de centrer mon mémoire de Master recherche en géographie, aménagement du territoire, environnement et développement local, sur l'enjeu possible ou non de la protection de la faune et du développement touristique. J'ai décidé de centrer ma recherche sur le Costa-Rica pour réaliser une véritable étude géographique de mon sujet.

Ma volonté initiale était de plus centrer mon sujet sur la réhabilitation et la réintroduction des singes au Costa-Rica. Mais j'ai craint qu'étudier cette idée d'un point de vue géographique ne m'amène à tomber dans une étude zoo ou biogéographique de l'animal. Je cherchais une démarche où l'on pouvait à la fois traiter d'espace et de spatialisation mais aussi des interactions entre l'homme et l'animal pour en faire une étude plus large et voir justement comment cette relation pouvait être appréhendée du point de vue des géographes.

J'ai alors décidé de cadrer mon analyse autour de cette relation à travers divers articles, livres, revues.... L'article de Pihet C. (2007) : « Venir voir les animaux : faune sauvage et développement des territoires touristiques » a été le moteur principal du cadrage de mon mémoire.

Introduction

Les conflits relationnels entre les hommes et les animaux sont souvent source de débats polémiques dans l'actualité internationale.

A titre d'exemples, l'année 2015-2016 a été marquée par les conflits humains autour des animaux sauvages à Tbilissi en Géorgie (juin 2015) où de fortes inondations ont permis la fuite de certains animaux du zoo dans la capitale. A Saint-Jean-d'Angély en France (décembre 2016), où plusieurs sangliers sont entrés dans la ville et l'un d'entre eux dans un magasin de sport. A Guadalajara au Mexique (décembre 2016) où un jaguar, qui était en captivité chez un mexicain a été abattu par la police dans le centre de la ville.

Ces anecdotes opposent souvent les défenseurs de l'animal à ceux qui excédés préconisent l'abattage de ces animaux en liberté. Cependant, la question du bien-être animal reste au centre de beaucoup de décisions politiques dans certains pays comme par exemple au Costa-Rica (fermeture des zoos, développement de l'écotourisme...) ou en France. "La grandeur d'une nation et ses progrès moraux peuvent être jugés par la manière dont elle traite les animaux" Gandhi.

Confrontation, proximité, espace visuel ou tactile, les deux territoires rentrent en interactions par divers biais autant territoriaux que relationnels. L'homme a besoin d'un contact avec l'animal même s'il ne doit passer que par le visuel, certains faits divers autour des humains et animaux sauvages envahissent d'ailleurs la presse :

- Au Canada : « Le gouvernement du Nouveau-Brunswick décourage les résidents de la province de nourrir les animaux sauvages pour éviter de se mettre en danger. Pourtant, les autorités provinciales font la promotion d'une activité touristique qui tourne autour de l'observation d'ours noirs nourris par une main humaine. » (*Radio Canada décembre 2016*)
- En Thaïlande : « Une Française tente de prendre un selfie avec un crocodile et se fait mordre » (*France soir janvier 2017*)

Les débats autour des animaux, souvent entiers et passionnés, reflètent peut-être bien une quête fondamentale de l'homme : la recherche d'intégrité dans ses sentiments. Ceci pourrait correspondre à ce que George Eliot énonce merveilleusement bien dans cette citation : « Les animaux sont des amis tellement agréables - ils ne posent aucune question, ils ne font aucune critique. »

Les animaux réveillent les passions des hommes et sont aussi pour eux source d'inspiration. Les médias (Documentaires : Nat GéO Wild, Nature & Animaux, cinéma : Amazonia, Comme des bêtes.), les écrivains, les poètes (Jean de la fontaine, Lamartine), les sculptures ou les artistes (Théodore Géricault : « Course de chevaux libres : La Mossa ») s'inspirent pour l'art animal.

Même si la cohabitation homme-animal est ancienne elle a beaucoup évolué au fil des années. Les animaux ont dû s'adapter à l'homme à travers ses différents voyages notamment celui de l'exode rural des années 1960 où les hommes ont commencé à aimer la vie en milieu urbain. Ceci a marqué le commencement d'une nouvelle relation entre les animaux et les hommes. Certains animaux considérés comme domestiques se sont rapprochés des hommes alors que d'autres considérés comme sauvages se sont vus attirés leur foudre. Tout un marché économique s'est également développé autour de l'animal autant les domestiques que les sauvages (vente de nourriture, vétérinaire, zoos, cirques...) créant des emplois dans différents secteurs.

« Costa Rica », « La côte riche », ce nom serait apparu en 1539 écrit par le conquérant espagnol Francisco Fernandez pour illustrer la richesse de la flore et de la faune de ce pays.

Le Costa Rica est un pays connu internationalement pour sa grande et riche biodiversité. La richesse de sa biodiversité est en relation directe avec sa position géographique. En effet le pays est situé dans la zone tropicale du continent Américain, créant un pont naturel entre deux aires continentales. Il possède deux côtes balnéaires (pacifique et atlantique) séparées par une chaîne de montagnes et des volcans. Ces conditions vont amener au Costa Rica de nombreux microclimats qui vont être propices au développement de tous types de vie. Le Costa Rica est le pays ayant la faune la plus variée du monde, la diversité de la flore y est aussi exceptionnelle.

Au regard de la richesse de la biodiversité dans ce pays et de la menace de voir cette richesse

s'évanouir, la protection de la faune et de la flore est devenue l'un des enjeux majeurs. Le tourisme étant une source importante de revenus pour le pays, tourisme et protection de la faune et de la flore sont devenus deux axes complémentaires d'une même politique gouvernementale.

Plusieurs problématiques rencontrées au fil du temps dans ce pays comme par exemple : Par quelles lois, quelles mesures, la biodiversité a pu être protégée ? Quels sont les grands acteurs de cette protection ? Quels sont les enjeux locaux, nationaux et internationaux ? ou encore la question de la déforestation qui a mis en danger de nombreuses espèces d'animaux, ont été à l'origine de la création de centres de réhabilitation et de réintroduction de la faune sauvage. Par exemple le *JRC*, notre étude de cas sur le terrain.

Le *JRC* est dans un mouvement de protection de la faune et de la biodiversité ; de la sensibilisation et de l'éducation au respect des animaux et de l'environnement. Ce centre, reproduit à son échelle la politique de protection de la faune et d'écotourisme menée dans le pays car la notion de tourisme durable est, au Costa Rica intimement liée à celle de protection de l'environnement.

Politique générale, législation et programmes menés par différentes organisations visent tous à permettre aux costariciens et visiteurs du pays, de profiter de la biodiversité et des magnifiques paysages qui en ont fait la fierté nationale costaricienne et la notoriété internationale du pays tout en la préservant.

C'est sur l'ébauche des quelques réflexions précédentes que notre sujet s'intègre, en cherchant à mettre en évidence le lien existant entre la protection de la faune et le développement du territoire touristique. Il semble intéressant de se poser la question des frontières et territoires entre l'homme et l'animal ainsi que celle du co-développement de la protection de la faune et du tourisme en prenant en exemple le territoire costaricien.

Nous effectuerons tout d'abord une analyse du sujet, permettant d'identifier les différents concepts de recherche. Puis, une application sur le terrain afin de percevoir les réalités locales et actuelles du sujet sur la côte caraïbe du Costa-Rica à travers l'étude d'impact d'un centre de réhabilitation de et réintroduction de la faune sauvage : *le JRC*.

L'humanimalité : un concept innovant

Chapitre 1 Revue conceptuelle et épistémologique

1. La genèse de l'humanimalité en géographie

La géographie est une discipline en constante évolution depuis qu'elle existe jusqu'à aujourd'hui. Au départ, la géographie était plus considérée comme une science basée sur une méthodologie bien structurée et une application de terrain bien rigoureuse.

Cependant au fil du temps et en réaction à cette géographie trop basée sur des méthodologies quantitatives, une nouvelle géographie voit le jour : la géographie humaniste. Elle va instaurer une nouvelle forme de penser dans la discipline en valorisant la notion d'espace vécu et des perceptions de chacun. Notre sujet s'intégrera plus dans cette géographie humaniste traitant de l'humanimalité, autrement dit de la relation homme-animal.

L'animal s'inscrit difficilement en géographie cependant il n'a jamais vraiment été absent (Hartshorne, 1939 ; Newbigin, 1913 ; Veyret, 1951). Il n'occupe pas encore une place centrale dans la géographie mais il y a eu différentes phases où il a été plus ou moins étudié. Trois périodes peuvent être distinguées.

- Premièrement à travers une vision zoogéographique où les chercheurs vont s'intéresser à spatialiser la faune. Cette période s'étend du XIX^{ème} siècle jusqu'au milieu du XX^{ème}.
- Ensuite la « *cultural animal geography* », courant développé dans la géographie anglo-saxonne. Au milieu du XX^{ème} siècle, les pensées géographiques se sont éloignées de cette zoogéographie, étudiée presque uniquement par des scientifiques : zoologistes, écologistes... (Stuart, 1954). Des problématiques concernant les impacts des humains sur l'environnement et sur la relation entre humains et animaux ont commencé à

apparaître. Plusieurs approches ont commencé à voir le jour dans ce premier tournant en géographie et notamment celle de deux géographes : Sauer C. et Bennett C.F.

Sauer fait partie des précurseurs de la géographie culturelle. Il a cherché à démontrer comment la culture humaine co-évolue avec le paysage. Il émet que selon la culture de chaque communauté humaine, le paysage peut être façonné différemment. Dans ces recherches il a également succinctement étudié la notion animale à travers la domestication et l'utilisation d'animaux d'élevage qui allaient structurer le paysage. Il définit l'animal comme étant un élément constitutif de la culture (mythes, légendes...).

Bennett a créé la notion de « cultural animal geography » qui se base sur les interactions des animaux et des humains d'un point de vue culturel. Cette géographie est plus basée sur une écologie culturelle qui tourne autour des thèmes comme l'origine de la domestication animale, les rites culturels ou la pratique d'activités telles que la pêche et la chasse comme mode de subsistance en agriculture. Néanmoins, la proposition de Bennett pour le développement d'une géographie animale culturelle reste sans suite car trop de courants différents de la géographie surgissent en parallèle ; l'animal sort des préoccupations des géographes.

- Pour finir, la « *new cultural geography* » où l'animal fait son retour dans les études de géographie humaine et sociale. L'animal n'est alors plus considéré seulement comme une ressource naturelle cartographiable comme pour les zoogéographes ou une ressource économique étudiée par la géographie rurale mais comme un être à part entière. Ce courant renvoie à la géographie de la mobilité des « places » et des limites. Il y a une remise en cause de l'homme comme sujet universel et du dualisme nature/culture. Ce sont les géographes anglo-saxons qui ont les premiers lancé un appel au début des années 1990 afin de replacer l'animal au centre des préoccupations.

Même si l'arrivée de nouvelles techniques comme le développement des Systèmes d'Information Géographique (SIG) va relancer quelques travaux de zoogéographie (Gillespie & Walter, 2001 ; Le Lay, 2002), les changements effectués sur la réflexion autour de l'animal s'effectuent surtout au niveau de la géographie animale culturelle.

En effet, au niveau mondial, les années 1980-1990, avec l'urbanisation croissante, vont marquer une nouvelle étape dans les relations homme/animal qui coïncide avec l'apparition de l'animal de compagnie et familial (Ramousse, 1996). Un plaidoyer de l'animal et une montée en flèche de la protection animalière vont voir le jour, portés notamment par les possesseurs d'animaux domestiques de plus en plus nombreux. La population veut sauver les animaux en danger, se battre contre la cruauté animale, l'industrialisation des animaux et protester contre les pratiques utilisant les animaux pour les tuer ou nous distraire (chasse, cirque). Avec ce plaidoyer, les protecteurs des animaux voulaient rendre visible publiquement, le traitement que les humains font subir aux non-humains, on voit apparaître la notion d'éthique animale. Parallèlement à ce mouvement, les biologistes et éthologues étudient le comportement animal et font des recherches sur les espèces disparues et découvertes. Des géographes s'intéressant aux animaux se sont alors rendu compte qu'il y avait un champ entier des relations humaines-animales qui devrait être abordé d'une perspective géographique.

Selon Wolch (2002), figure emblématique de ce courant, plusieurs raisons expliquent le retour de l'animal en géographie. A cette époque, le contexte social y est favorable. De plus les préoccupations environnementales et les concepts tels que le développement durable, la biodiversité ou la protection de la nature sont d'actualités. Toute une économie touristique dynamique s'est créée autour de l'animal. Certains animaux deviennent de vrais symboles emblématiques du pays et il est alors incontournable d'aller dans certains pays sans voir cet animal (Le kangourou en Australie, les lémuriens à Madagascar, le lama au Pérou...)

En France, la géographie « s'est très peu penchée sur la question de l'animal » (Mounet, 2007). Cependant, de nos jours les études animales sont en plein essor en géographie notamment cette année avec le FIG (Festival International de Géographie) qui a pour thème : « Territoires humains, mondes animaux ». L'animal est devenu un objet d'étude pertinent à partir des années 2000. Plusieurs thèses et écrits ont abordé la thématique animale au début du XXIème siècle (Lestel 2004 ; Benhammou 2007 ; Estebanez 2010). Les colloques et publications ne cessent d'augmenter et les étudiants effectuent de plus en plus de recherches sur les questions animales dans différentes branches des sciences humaines et sociales

(anthropologie, psychologie, droit...). L'interdisciplinarité est devenue importante sur le sujet de l'animal et les géographes empruntent aux autres disciplines certains concepts leur permettant d'approfondir leurs réflexions. On peut constater une différence entre la géographie anglo-saxonne qui s'attelle à construire des cadres conceptuels autour de l'animal à la géographie française qui s'inscrit dans une recherche d'action à des fins de gestion de la faune. Néanmoins cette tendance tend à s'effacer en raison de l'ouverture des géographes français au corpus géographique anglophone comme le montre l'appel à la communication de Carnets de géographie 2012 sur la géographie humanimale (Estebanez et all. 2013). Cependant, peu de travaux en langue francophone se sont pour l'instant intéressés à l'épistémologie de la géographie animale.

Comme l'ont écrit avant nous Frémont A. (1984) ou Racine J-B. (1986), « l'objet de la géographie sociale est l'étude des relations entre rapports sociaux et rapports spatiaux ».

Le concept d'humanimalité en géographie me semble être un concept intéressant pour notre sujet. Parler de géographie humanimale, montre l'évolution de l'intérêt porté par le géographe à l'animal dans son interaction avec l'homme. Le terme de géographie humanimale laisse également interroger sur l'imbrication du territoire animal et humain. Ce terme « d'humanimalité », pose la question de la nature des frontières entre le monde humain et animal. C'est dans cet intérêt pour une géographie humanimale, géographie sociale avec des préoccupations environnementales, de développement durable, de biodiversité et protection de la nature que se situeront mes recherches.

2. Problématique : Protection de la faune et développement touristique, un enjeu possible ?

Ayant été antérieurement deux fois (2008 et 2015) au Costa-Rica, nous avons pu constater de visu des changements de choix politiques et organisationnels vis-à-vis du tourisme et de la protection de la biodiversité. Le choix de ce terrain d'étude nous paraissait pertinent dans la mesure où le Costa-Rica est l'un des pays pionniers de l'écotourisme sur la scène internationale.

Nos séjours au Costa-Rica se sont déroulés en grande partie à Puerto Viejo de Talamanca, sur

la côte caraïbe, où nous avons effectué en 2015, un volontariat de 4 mois dans un centre de réhabilitation et de réintroduction de la faune : *Le Jaguar Rescue Center*. Notre réflexion s'est donc plus particulièrement portée sur cette région et sur ses spécificités : nous avons voulu comprendre comment et pourquoi ce pays était devenu l'un des pionniers de l'écotourisme et de la protection de la biodiversité alors que les pays voisins, géographiquement proches, ne bénéficient pas de cette notoriété. Nous avons donc étudié les différentes facettes (politique, climatique, sociales, environnementales...) du pays pour saisir comment une convergence de plusieurs facteurs avait fait de ce pays l'un des pionniers de la protection de la faune, de la flore et de l'écotourisme.

Dans un second temps, nous nous sommes intéressés de plus près aux centres de protection animalier : les raisons de l'existence de centres de réhabilitation et de réintroduction de la faune et leur mode de fonctionnement.

L'une de nos missions au cours du volontariat étant la réhabilitation et la réintroduction des singes, notre recherche s'est alors affinée davantage vers la protection de la faune. Le processus de réintroduction, long et complexe des animaux sauvages est différent selon les espèces et mené selon un principe de précaution pour la protection de l'espèce. C'est en observant ceci que nous nous sommes posé plusieurs questions : sur la nature de la relation homme-animal, sur la notion de territoire partagé, sur l'existence de communautés hybrides, sur les méthodes de réintroduction d'espèces menacées d'extinction.

Notre réflexion s'est aussi portée sur les enjeux d'un tel centre pour les locaux mais également pour le pays car le centre attire beaucoup de touristes : "*un monsieur et sa famille avaient traversé tout le Costa Rica juste pour pouvoir voir les animaux de ce centre*"¹. Beaucoup de touristes venant à Puerto Viejo ont pour objectif de venir visiter le centre et voir les animaux de prés.

Les thèmes de la protection de l'environnement, de la faune, de la flore, de la biodiversité et de l'écotourisme nous sont apparus comme des thèmes récurrents dans les préoccupations de ce pays. Nous nous sommes alors interrogés sur le double challenge de ce pays : la

¹ D'après des propos recueillis sur le terrain lors de notre volontariat en 2015

protection de la faune et le développement touristique.

La problématique : « **Protection de la faune et développement touristique, un enjeu possible ?** » nous a semblé présenter un intérêt pour notre mémoire de recherche.

D'un point de vue théorique, cette problématique va nous amener à nous intéresser à plusieurs notions. Tout d'abord celle d'espace et de son évolution (humain, animal et partagé). Nous pouvons alors nous interroger sur la co-évolution de ces espaces. Pouvons-nous parler d'espace partagé en nous plaçant dans une vision holiste de la société ? Ensuite à celle de frontières entre le monde animal et humain : existent-t-elles vraiment ? Comment les définir ? Pourquoi a-t-on été obligé de créer un tel concept ? Ou encore à la notion de la relation entre humains et animaux sauvages : comment évolue-t-elle au fil du temps ? Peut-il y avoir une cohabitation entre ces deux parties ? Existe-t-il une proxémie propre à la communauté humanimale (terme défini ultérieurement) ? Change-t-elle selon les cultures ? Modes de vie ? Religions ?

La recherche à mener va être double. Du côté animal nous allons devoir nous intéresser aux différentes formes de protection de la faune (espaces, lois, instances, ONG...) et du côté humain aux différentes formes de tourisme et aux différents types d'interaction homme-animal.

Nous pouvons ici aussi émettre différents questionnements qui seront à vérifier :

- La protection de la faune n'a-t-elle pas été rendue nécessaire par la croissance démographique que la société humaine connaît actuellement ? Mais également par l'essor du tourisme puis du tourisme animalier avec l'envie grandissante de l'humain d'avoir un contact avec les animaux.
- « Protection de la faune » et « développement touristique » sont-ils deux concepts indépendants l'un de l'autre ? Sont-ils en relation ? Ne peuvent-ils évoluer qu'au détriment l'un de l'autre ?
- L'homme et l'animal sont-ils deux entités séparées sur des territoires géographiques distincts ? Nous partirons ici de l'hypothèse qu'ils sont amenés à être en interaction permanente par les conflits de territoire (ex : requins, loup...) et qu'il faut voir plus loin

que la pensée conventionnelle en replaçant l'homme au centre d'un tout et non en supériorité par rapport à un tout afin que les personnes puissent visualiser l'existence d'une communauté humanimale bien présente.

En nous posant des questions sur les interactions et enjeux entre la protection de la faune et le tourisme animalier, nous touchons ici du doigt une notion intéressante : celle de l'éthique environnementale qu'il faut prendre en compte pour un sujet traitant de la protection de la faune. Où nous situer dans cette éthique ? Pour notre sujet, trois grandes visions différentes nous intéressent (B. De Menten, 2013) :

- L'anthropocentrisme (Fig.1) : L'homme se situe au-dessus de la nature, il peut en être propriétaire et en disposer librement sans un quelconque besoin de réciprocité. La nature est pour lui simplement une denrée exploitable. La nature devient objet car l'humain est considéré comme le seul sujet.

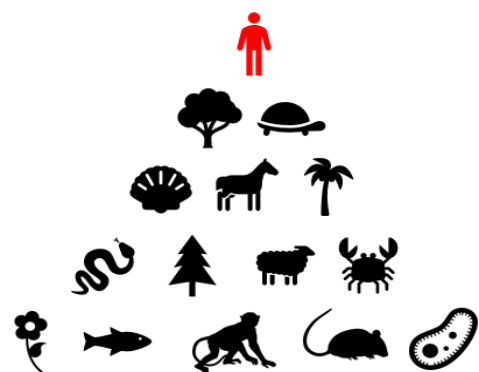


Figure 1 : Schéma représentant l'anthropocentrisme.
Réalisation : Sire T.,2017

- Le biocentrisme (Fig.2): La notion de biocentrisme remet fondamentalement en question l'anthropocentrisme. Dans cette notion il existe également une séparation entre homme et nature mais, contrairement à la vision anthropocentrique, cette fois c'est la nature qui est considérée comme sacrée et au-dessus de l'homme. L'humain est considéré comme un ennemi de la nature. A travers cette vision des choses, l'animal est considéré comme un être doué d'une vie et le tuer pour le consommer devient alors immoral.

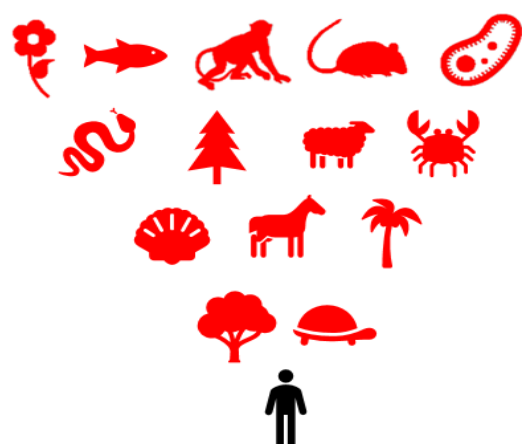


Figure 2 : Schéma représentant le biocentrisme
Réalisation : Sire T.,2017

- L'écocentrisme (Fig.3) : La vision écocentrique est holiste, elle intègre les individus dans un tout. Tous les éléments de la nature sont interdépendants et il n'existe pas de césure entre l'homme et la nature. La protection de la faune est un enjeu majeur dans cette vision.



Figure 3: Schéma représentant l'écocentrisme.
Réalisation : Sire T., 2017

Nous avons décidé, dans ce mémoire, de nous positionner dans une vision écocentrique. En effet, nous partons du principe que si une espèce disparaît, c'est tout l'écosystème qui se déséquilibre et entraîne une réaction en chaîne qui impacte jusqu'à l'humain : « *Quand nous oublions que nous sommes enchâssés dans le monde naturel, nous oublions aussi que c'est à nous-mêmes que nous faisons, ce que nous infligeons à notre environnement* ». (Suzuki, 2003). Nous émettons donc l'hypothèse que tout est en interaction dans le monde. La distance homme-animal évolue en même temps que les frontières géographiques homme-animal ou encore que l'évolution de la protection de la faune qui évolue en parallèle avec celle du tourisme. Si tout est en relation, alors nous pouvons émettre l'hypothèse que l'augmentation du nombre de touristes désireux de découvrir, observer, ou être en contact avec les animaux dans le cadre de leurs loisirs, a amené à la protection de cette faune afin de ne pas mettre en danger les deux partis. Une autre hypothèse émise est qu'il y a une évolution dans les mœurs qui fait passer le tourisme animalier d'un simple récréotourisme à une véritable forme de tourisme plus écoresponsable. Nous pouvons également nous poser la question de savoir pourquoi, de nos jours, l'écovolontariat avec les animaux coûte aussi cher ? Les pratiques sont-elles respectueuses du bien-être animal ? Les touristes prennent-ils le bien-être animal en compte lorsqu'ils chevauchent des éléphants ou alimentent des animaux sauvages avec de la nourriture humaine ?

On peut donc constater ici toute la complexité du sujet qui doit traiter à la fois de l'animal, de l'homme mais également de l'entre deux. Si comme, nous l'avons décrit antérieurement nous nous plaçons dans un positionnement écocentriste, nous sommes obligés d'avoir une vision

d'interrelations entre tous les éléments d'une même société.

Effectivement, s'intéresser à la fois à l'homme et à l'animal dans un environnement donné, c'est rentrer dans une dimension qui met le chercheur dans une posture centrée sur le terrain afin d'y observer les pratiques mises en place. La double recherche « homme – animal » ne peut pas s'effectuer de l'extérieur « sur les animaux », mais doit s'effectuer de l'intérieur « avec les animaux ». Le chercheur va donc être engagé dans son sujet d'étude, comme par exemple Goodall J., qui a vécu au milieu des chimpanzés durant des années afin de se sentir plus animale, pour pouvoir les observer et les comprendre. Il est intéressant d'évaluer la relation homme/animal d'un point de vue humain mais également d'un point de vue animal, ce qui oblige à « penser » en tant qu'animal. C'est ce que font les éthologues qui étudient les comportements d'animaux sauvages en groupe sans contact direct. Par exemple l'observation du comportement des singes en groupes avec des jumelles dans la jungle et donc à distance. Ils reproduisent ensuite leurs comportements avec la posture, le ton de la voix et le regard de l'humain. Il s'agit de connaître à la perfection les animaux mais également de faire comme eux afin de les comprendre et d'observer d'éventuels changements comportementaux et sociaux, en présence d'humains par exemple. Dans notre sujet, le géographe devra avoir cette capacité de devenir à la fois animal et touriste afin de pouvoir au mieux allier la forme de penser des deux partis et réussir à créer une conceptualisation et une spatialisation de l'espace partagé.

Notre posture professionnelle sera celle-là : essayer de penser du côté animal, du côté humain et de l'entre deux. Être avec les animaux sans touristes, être dans l'échange avec les touristes sans les animaux et être avec les touristes auprès des animaux.

3. Méthodologie

La méthodologie suivie pour réaliser notre mémoire d'étude s'est faite en plusieurs temps.

Nous nous sommes intéressés aux revues de presse (articles de journaux, faits divers en France et à l'étranger) et aux actualités télévisées sur ce sujet pour appréhender les problématiques récurrentes autour de la relation homme-animal. Nous avons parcouru livres et magazines sur les animaux et l'écotourisme pour approfondir nos connaissances (comportement animalier, relation homme-animal, protection de la faune, conflits de territoire homme animal et tourisme animalier). Nous nous sommes penchés sur l'art (peintures, cinéma, poésie) représentant les animaux afin de percevoir le regard de l'artiste sur l'espèce animale au fil du temps, reflet de la société du moment.

Nous avons identifié les différents acteurs en lien avec la protection de la biodiversité et du tourisme au Costa-Rica. Ensuite nous avons ciblé la population source à interviewer (touristes et volontaires du centre) pour nos enquêtes de terrain.

Le tourisme animalier va être le socle de notre enquête. Il se caractérise par des interactions visuelles et physiques avec des animaux « sauvages » vivant dans leurs milieux habituels. Si ces pratiques sont associées au principe de l'écotourisme, elles vont être plus respectueuses de la nature, de la faune ainsi que des populations locales et elles intégreront un axe éducatif ou de sensibilisation.

Au cours de ce stage de master, nous chercherons à savoir si la protection de la faune et le développement touristique au Costa-Rica (pays pionnier de l'écotourisme avec une biodiversité étonnante) sont ou non compatibles. Pour cela, en plus des enquêtes de terrain nous avons également basé notre recherche sur des observations de terrain, faisant nous-même partie des volontaires du centre. Les observations et les échanges effectués durant notre stage avec les volontaires et les locaux ont donné lieu à une prise de note qui nous servira ensuite pour l'interprétation des résultats (cf. chap.6).

Au niveau de l'iconographique, le mémoire comportera à la fois :

- Des cartes réalisées avec le logiciel QGIS à partir de cartes en format shapefile trouvées sur internet qui seront déjà géoréférencées dans le logiciel. Il ne nous restera qu'à cartographier les espaces qui nous intéressent selon les différents paramètres que je voudrais représenter et à mettre la légende, un titre, la rose des vents et l'échelle.
- Des photos personnelles ou prises par la structure de stage. Elles auront, pour la plupart, la fonction première de décrire et d'illustrer les propos relatés dans le mémoire. Nous pouvons éventuellement envisager l'analyse d'une ou deux photos pour voir comment est réalisée la publicité du site notamment via les réseaux sociaux ou leur site web.
- Des schémas qui illustrent, pour certains, des situations sur la relation homme-animal et pour d'autres la notion d'espace propre à l'humain qui seront analysées dans le corpus du mémoire. Les schémas réalisés par nos soins ont été fabriqués à l'aide de Power point ou dessinés à la main.

En ce qui concerne les sources bibliographiques. Elles émanent principalement de recherches effectuées sur internet (Cafés de géographie, thèses, articles d'auteurs, revues) et réalisées par le biais du moteur de recherche Google Scholar. Nous avons fait des recherches à la bibliothèque universitaire de lettres de l'université de Saint-Denis ainsi qu'à la bibliothèque départementale de La Réunion pour enrichir la bibliographie. Nous avons également trouvé des sources en effectuant des bibliographies croisées des différents articles, thèses ou livres lus afin d'avoir un corpus bibliographique plus conséquent et de trouver de nouveaux points de vue. Les informations trouvées sur le Costa-Rica viennent soit de sites internet propres au pays (MINAE, SINAC, ICT, INBio) soit d'articles publiés par l'université de San José au Costa-Rica, soit de guides touristiques.

Chapitre 2

La géographie humanimale

1. La relation homme/animal

L'animal de compagnie, l'animal de ferme, l'animal sauvage, l'animal nuisible sont autant d'animaux traités de façons totalement différentes par l'homme. Les nuisibles seront pourchassés et tués alors que les animaux de compagnie seront choyés et même parfois adulés au point de faire partie intégrante de la famille. De même les animaux de ferme seront exploités en surproduction afin d'être sauvagement abattus et mangés pour la consommation humaine alors que les animaux sauvages seront parfois exploités à des fins touristiques, parfois utilisés dans des cirques pour la distraction humaine, parfois braconnés.

Qu'en est-il donc de cette relation homme animal ? Qu'en est-il des termes « animal » et « homme » ? Il nous semble que cette élucidation est nécessaire pour ensuite aborder la relation entre ces deux mondes.

Le terme animal était jusqu'alors, bien souvent défini par rapport à l'homme et même la plupart du temps de façon dégradante. Si l'on s'en tient à l'explication de Florence Burgat, philosophe et chercheuse à l'Inra : "En fait, lorsque les hommes tentent de définir l'animal, ce ne sont pas des animaux qu'ils parlent... mais des hommes ; le concept d'animalité sert avant tout à définir un contre-modèle de l'humain" (Julienne, 2007). Cependant, une évolution est à remarquer lorsqu'on compare la définition du terme animal il y a quelques années et celle annoté dans le dictionnaire de 2018. Aujourd'hui, le mot animal, est défini comme « Être vivant, organisé, doué de mobilité, de sensibilité et se nourrissant de substances organiques (par opp. à minéral, végétal) : l'homme est un animal doué de raison. » (Dictionnaire Larousse 2018). Le fait que l'homme puisse être parlé en terme d'animal avec une singularité qui lui est propre est intéressant pour notre sujet. Selon l'école de Palo Alto, le message explicite verbal n'est qu'un mode de communication. Il existe une communication non verbale (facies, mimiques, gestes, postures...) riche en informations.

Néanmoins, si l'on se porte sur les deux autres définitions écrites dans le dictionnaire, le dualisme entre l'homme et l'animal ressort de nouveau. La deuxième définition énoncée dans le dictionnaire est celle de « Être animé, dépourvu du langage (par opposition à l'homme). » (Dictionnaire Larousse 2018) Comment peut-on savoir si les animaux sont réellement dépourvus de langage ? Ne sont-ils pas à même de communiquer entre eux et donc de posséder un langage qui leur est propre ? La troisième définition, fait plus ressortir le côté péjoratif du terme animal : « Personne grossière, stupide ou brutale ». Dans cette dernière définition, on peut remarquer que c'est un terme utilisé afin de dévaloriser une partie de l'être humain. Le double sens du terme « bête » renforce cette idée de la dépréciation de l'animal. Une corrélation existe donc bien entre les deux mondes et la définition même du mot animal reste anthropocentrée même si des efforts significatifs sont à noter notamment pour la première définition, elle restera néanmoins celle retenue pour notre mémoire.

La définition du terme homme s'attache, elle aussi à une distinction avec les animaux, l'homme est défini par : « Être humain considéré par rapport à son espèce ou aux autres espèces animales ; mammifère bipède, à mains préhensiles, doué d'un langage articulé et caractérisé par un cerveau volumineux. » (Dictionnaire Larousse 2018). Cette définition est propre à l'homme lui-même mais qu'en est-il de la définition de son espèce ? Celle-ci est définie comme « L'espèce humaine (par opp. animal, divinité) ; membres de cette espèce ». On retrouve ici une double opposition à l'animal et aux divinités. Dans quelle catégorie rentre alors l'espèce humaine ? En ce qui concerne notre mémoire, la première définition sera celle retenue bien qu'elle mériterait peut-être d'être repensée dans les années à venir.

L'accent est souvent mis sur la distinction entre l'homme et l'animal mais d'où vient-elle réellement alors que physiologiquement parlant nous descendons des animaux ?

La représentation de l'homme vis-à-vis de l'animal émane tout d'abord d'une composante imaginaire et symbolique. Elle s'est faite au fil du temps et est corrélée avec l'évolution de notre mode de vie. En effet, au commencement, l'être humain était en osmose avec la nature. La pensée animiste, associait un esprit invisible à chaque élément visible. Tout élément de la nature était considéré comme une « personne ». Ce terme à cette époque ne désignait pas les êtres humains mais bien des membres d'une communauté hybride ou les éléments de la nature et l'homme vivaient sur le même plan symbolique. Il y avait un respect de ces

« personnes » et les tuer afin de les utiliser à nos fins nécessitait un rituel. Les ressources étaient utilisées juste pour satisfaire nos besoins, c'était un système d'autosuffisance.

Cependant, cette croyance animiste va changer notamment à partir de la période néolithique. Cette période est marquée par le changement de façon de vivre de l'espèce humaine qui va commencer à se sédentariser. De fait, leur territoire qui était constamment amené à bouger et leur vision écocentrique de la vie va doucement s'estomper pour changer totalement et développer de nouvelles croyances. Leur territoire va devenir le lieu où ils vont bâtir leur nouvelle société. On voit apparaître des villages, champs à cultiver, bétail à élever ; autrement dit, la création de l'agriculture. Les denrées consommées ne vont donc plus être utilisées de la même façon. Là où, précédemment l'homme consommait seulement ce dont il avait besoin, maintenant il va commencer à faire des réserves afin de pouvoir nourrir toute une société.

Ceci va alors marquer le changement de notre pensée envers les animaux non-humains que l'on va commencer à considérer comme inférieurs à notre espèce et exploitables comme on le désire, sous notre dépendance, en oubliant totalement l'interdépendance homme / animal. L'animal va alors être défini par opposition à l'homme. "En énonçant une définition de l'homme située aux antipodes de celle de l'animal, l'homme en tire les conséquences sur le plan éthique, l'appauvrissement de l'être de l'animal est à ce point renforcé qu'il finit par être vu et traité comme une matière innocemment exploitable. Ainsi exclus de la communauté morale, il devient possible de faire des animaux des "choses" mises à la disposition de l'être humain." (Julienne, 2007) commente Florence Burgat.

Cette perception négative de l'animal est apparue conjointement avec de nouvelles croyances, différentes de l'animisme. Un changement d'espace et une nouvelle hiérarchie va donc être créée entre les différentes entités. L'homme va commencer à croire en des divinités qui ne font plus partie de la nature et vivent sur le même territoire que lui, mais qui se situent dans un ciel inaccessible en supériorité par rapport à lui. En dessous, sur Terre, les animaux présents afin de les servir. L'homme va alors se considérer comme une passerelle entre le divin et la nature car il serait le seul être capable de communiquer avec le divin.

L'animal est ensuite constamment défini par des manques vis-à-vis de l'homme, notamment depuis l'Antiquité. Il sera considéré, depuis lors et jusqu'à aujourd'hui inférieur de l'homme pour la majorité de la population, notamment dans les sociétés occidentales où l'on voit le

fossé entre les deux espèces se creuser de plus en plus. Des sous catégories vont même apparaître dans le traitement fait aux animaux. Certains seront jugés sacrés et intouchables, d'autres dignes de devenir des animaux de compagnie, d'autres utiles pour l'agriculture. Certains seront utilisés à des fins scientifiques, tandis que d'autres inspireront le dégoût ou le mal vis-à-vis de la population.

Mais est-ce que cette généralité qui est apparue depuis des siècles ne vient-elle pas simplement d'une non compréhension entre les deux espèces et de notre culture occidentale ?

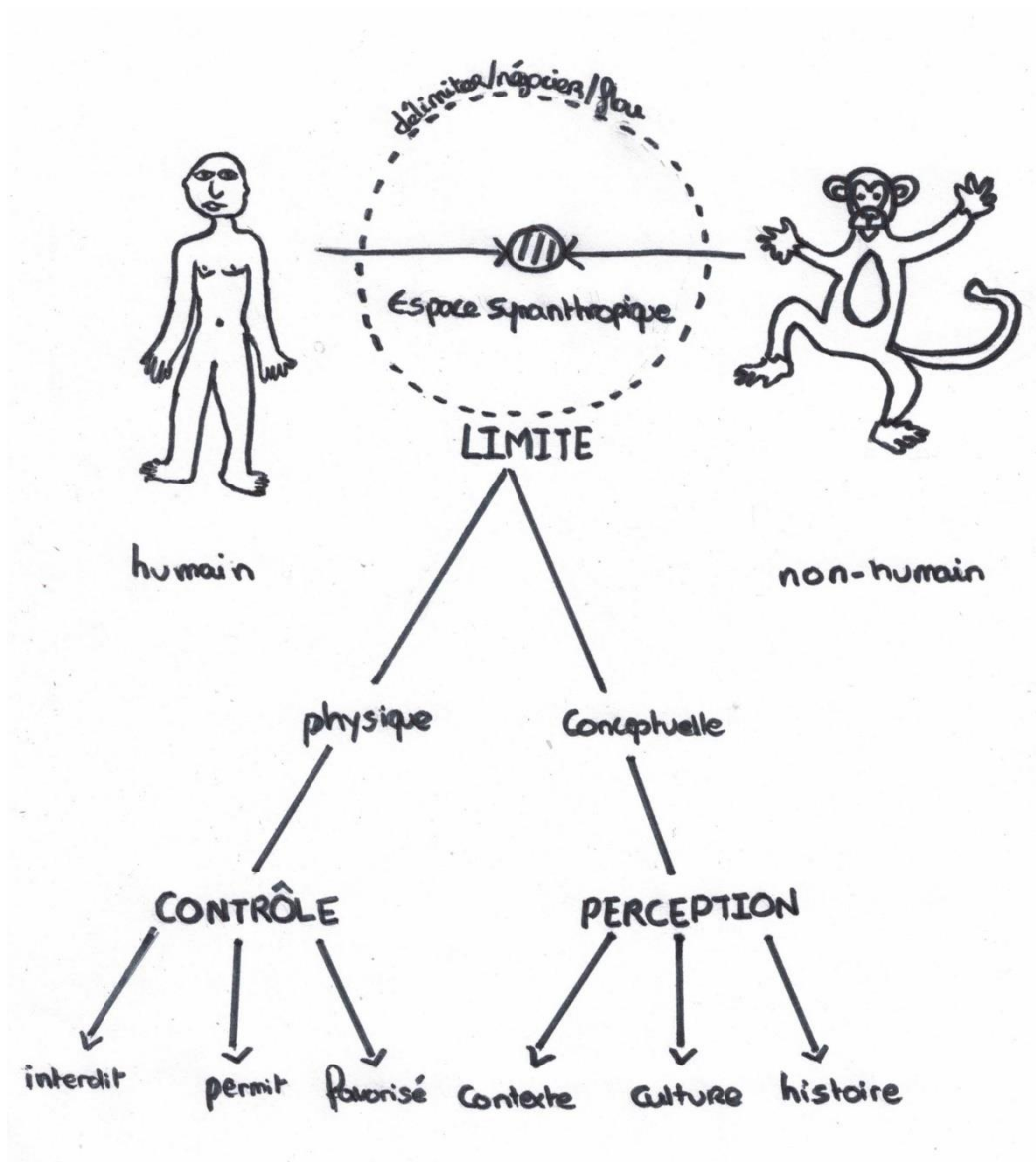


Figure 4: Schéma représentant la relation homme-animal. Remodelage & traduction : S.T,2018 d'après le schéma initialement réalisé par Sarah Gunawan, 2015

En effet, comme le montre le schéma ci-dessus (Fig.4), les frontières de l'espace synanthropique entre humain et non-humains est mis en relation par un grand nombre de facteurs intrinsèques à la culture autant humaine, qu'animale. Si, par l'évolution de Darwin, l'homme reste un animal à spécificité particulière, pourquoi l'animal ne pourrait pas être considéré comme un étranger à notre population qui ne parle pas le même langage ? Ne réagirions-nous pas de la même façon si nous nous retrouvions du jour au lendemain dans un groupe d'inconnus dont nous ne parlons pas la même langue pour apprendre à cohabiter en harmonie ? Le choc culturel et l'absence de communication verbale nous pousserait à trouver un autre moyen de dialoguer et à être confronté à un mode de vie différent. Nous devrions nous adapter et nous accommoder au mode de vie du groupe majoritaire pour ne pas être évincé, blessé ou même tué.

La théorie de Darwin ainsi que l'apparition de l'éthologie, champs d'apprentissages de plus en plus en vogue, ont remis en question les déficits des animaux vis-à-vis de l'homme. Aujourd'hui, les études scientifiques et comportementales sur les animaux, révèlent qu'ils possèdent un langage, utilisent des outils et transmettent des connaissances de génération en génération, autrement dit, possèdent une culture. D'où le fait que commencent à apparaître des thèses défendant le fait que les humains seraient des animaux avec des particularités. Comme le guépard à la physiologie nécessaire adaptée pour courir vite, l'homme aurait le cerveau développé pour pouvoir accomplir des choses. Cependant, malgré ce changement, la pensée conventionnelle de nos jours, continue à placer l'homme en supériorité vis-à-vis de l'animal. Toutefois, quelques courants théoriques commencent également à développer une idéalisation de l'animal qui, par le fait de sa simplicité de vie, serait plus heureux, c'est le principe de l'ataraxie. Pour certaines personnes les animaux vont apparaître comme un modèle à suivre. Contrairement aux humains, les animaux vivent en communion avec leur habitat. Les humains eux le détruisent pour se rendre compte, souvent trop tard, qu'ils auraient dû penser autrement leur aménagement du territoire en essayant de s'insérer dans la nature plutôt que de s'en couper.

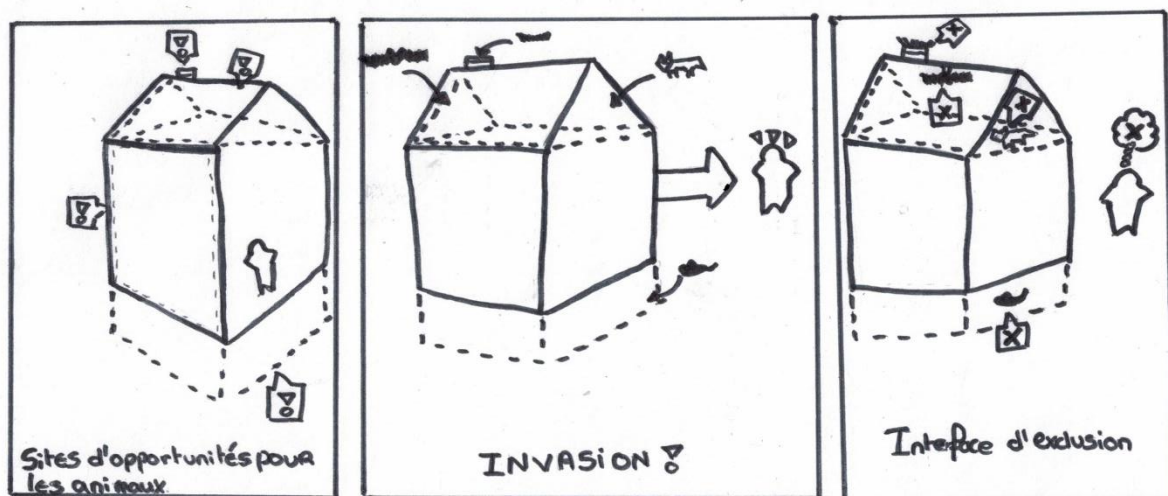
2. La frontière homme/animal

Même si pour des raisons méthodologiques et de clarté nous avons séparé les concepts de « relation » et « frontière », ces concepts entre les deux mondes humain et animal sont intimement imbriqués.

Le but de cette partie sera donc d'étudier la cohabitation possible et existante des animaux sauvages et des humains, ainsi que d'analyser le jeu de relation interférant dans cette cohabitation. Cela nous permettra de réfléchir en profondeur à la question de la place de l'animal en géographie.

De nombreuses personnes vont tuer des animaux ou écraser des insectes seulement parce qu'ils ont empiété sur leur territoire. Cette attitude instinctive, cautionnée par le plus grand nombre, soulève de nombreuses réflexions sur la notion de frontière et partage de territoire.

La notion de frontière est définie comme : « Limite, lisière entre deux choses différentes. » (Dictionnaire Larousse 2018). Cette définition se réfère directement à la notion de limite et donc séparation entre deux entités. Les frontières peuvent être plus ou moins marquées ou plus ou moins floues selon les sujets d'observations. L'éducation reçue, les facteurs culturels et environnementaux nous amènent à avoir des attitudes plus ou moins distantes avec les autres humains comme avec les animaux. La proxémie, étude de ces distances sociales est née de l'éthologie et des observations des comportements animaux entre eux.



Dans le schéma ci-dessus (Fig.5) nous pouvons observer différentes situations.

L'image n°1 présente le refuge de l'homme : sa maison, dont les murs, le toit et toute l'architecture sont censés préserver son intimité des intrusions extérieures.

Mais, comme l'illustre l'image n°2, la maison de l'homme et sa frontière avec le monde extérieur est mise à mal par des intrusions diverses. Dans la conception de cette maison, des zones peuvent être amenées à être utilisées par d'autres individus que l'homme.

Néanmoins d'après l'image n°3, si les animaux s'installent dans les sites favorisés par la construction d'une telle structure, l'humain va se sentir envahi. Va ensuite venir une phase d'exclusion de l'animal car il dérange ou dégrade le bien matériel de l'humain.

Ce schéma confirme que des interactions aux frontières sont belles et bien présentes. Ces interactions peuvent être gérées différemment selon la nature de la relation que l'homme entretient avec l'animal. Dans le champ d'application de notre mémoire, ces frontières sont constamment emmenées à bouger et être repensées. Il ne s'agit donc pas d'une ligne fixe mais bien d'une zone dynamique où des interactions ont lieu.

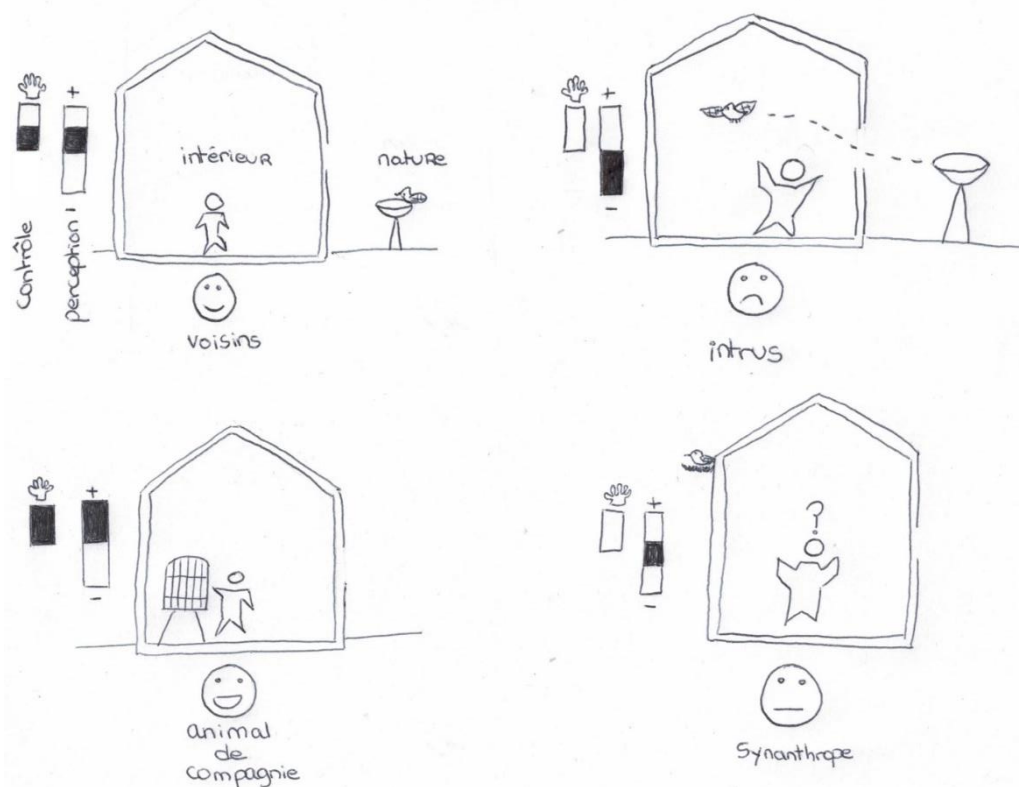


Figure 6 : Schéma représentant les différentes cohabitations homme-animal. Remodelage & traduction : S.T, 2018 d'après le schéma initialement réalisé par Sarah Gunawan, 2015

Selon le schéma ci-dessus (Fig.6), il existe quatre types de cohabitation entre l'humain et l'animal. Parmi ces quatre types de relation, l'auteure a comparé et analysé les facteurs de contrôle et de perception des humains vis-à-vis de la situation rencontrée.

Dans la première situation, l'humain et l'oiseau sont voisins. Chacun possède son propre espace, l'oiseau est présent sans envahir l'espace. L'homme est protégé par l'enveloppe matérielle que constitue la maison. Cette situation permet d'avoir les avantages liés à la présence d'animaux dans une zone limitrophe du territoire humain sans en avoir de conséquences négatives. Tant que chacun reste dans son environnement, l'humain pense pouvoir contrôler la situation.

Dans le deuxième dessin, l'oiseau s'introduit par la fenêtre dans l'enveloppe de la maison. Ceci est perçu comme une intrusion. L'humain n'a plus de contrôle sur l'oiseau, la perception qu'il a donc à ce moment est négative car il se sent attaqué dans son intimité.

Dans la troisième image, l'oiseau est capturé comme animal domestique et vit en cage à l'intérieur de la maison. Son territoire a été réduit à une cage qui se trouve à l'intérieur du territoire de l'homme. Le territoire a été transformé et la frontière entre l'homme et l'oiseau n'est plus la maison mais la cage. Les interactions se passent donc strictement à l'intérieur du territoire humain. La partie sauvage de l'extérieur est ramenée à une simple cage.

Dans le dernier dessin, la situation paraît plus complexe. L'oiseau utilise l'enveloppe de la maison pour y faire son nid. Ceci constitue une sorte de cohabitation entre l'humain et l'animal dans un même territoire et sans contrôle. En effet, l'oiseau dans ce cas n'est pas contrôlé en cage et il est libre de faire ce qu'il veut. Dans cette situation ce sera la notion de culture et de personnalité de la personne concernée qui décidera de l'issue de cette cohabitation. Certains seront contents d'avoir des oiseaux qui nichent dans leur toit et d'autres diront qu'ils dégradent leur maison, qu'il faut les chasser...

Cette série de petits schémas nous amène à réfléchir à la notion de territoire. Les frontières sont-elles réellement bien pensées ? Pourquoi devrions nous parler d'un territoire animal et d'un territoire humain là où nous pourrions parler d'un territoire humanimal ? En questionnant nos représentations, en travaillant sur toute notre façon de penser habituelle et en sortant d'une vision anthropocentrique, ne pourrions-nous pas totalement repenser

l'aménagement du territoire ? Pourquoi devrions-nous développer le territoire humain au détriment du territoire animal au lieu de penser l'ensemble comme un tout ? Penser le territoire comme humanimal, amènerait à revoir le mode de fabrication des infrastructures anthropiques (câbles électriques, routes, maison...) afin de créer un territoire où les conflits d'intérêt seraient réduits ou voire nul et où une cohabitation physique serait possible. Mais pour cela, il faudrait également travailler sur le côté relationnel et éducatif que nous avons vis-à-vis des animaux non humains.

Les individus s'organisent dans l'espace dans lequel ils évoluent. Cependant, la définition de l'espace est complexe car elle peut être cernée de différentes façon selon divers critères. Cette notion d'espace sera considérée différente d'un point de vue humain et animal.

L'humain a tendance à s'approprier l'espace dans lequel il vit de manière anthropocentrée et de se donner une identité forte. L'humain a ce besoin infini de créer des lignes arbitraires afin de créer des limites physiques, d'avoir une appartenance et de dominer. De là viennent souvent les conflits des frontières entre différents pays, cultures et/ou sociétés. Une idée, transmise de génération en génération depuis la nuit des temps et que l'homme a toujours dans la tête, est que le monde appartient à l'homme et qu'il possède tout ce qui est à l'intérieur de ses frontières. Les conflits liés aux enjeux de territoires homme /animal ne seraient-ils pas à considérer comme résultant de cette croyance de domination anthropocentrée ? Or, ne l'oublions pas, nous avons existé bien après d'autres animaux et en sommes même leurs évolutions si l'on s'en tient à la théorie de Darwin. Quel serait donc le droit que nous exercerions sur nos confrères animaux non-humains ? Ils ne possèdent pas le même territoire que nous car ils ne sont pas sédentaires et n'appartiennent donc à aucun territoire.

Si l'on se place du point de vue animal, la notion d'espace est appréhendée de façon différente. Le territoire animal repose sur l'organisation sociale de l'espèce concernée et sur leurs organes sensoriels. C'est un filtre neurologique relié aux sens qui implique que la " réalité " est différente d'une espèce à l'autre : c'est l'"Umwelt" découvert par le biologiste Uexküll Jakob von (1864-1944). De ce fait, deux espèces, fréquentant le même espace peuvent vivre dans deux mondes totalement différents. Chacun, sur un même territoire, posséderait donc son propre monde. Si l'on se place de ce point de vue en intégrant le fait que l'humain

est un animal avec des particularités intrinsèques, cela voudrait dire que nous vivons dans un espace commun avec les animaux, mais avec deux réalités différentes, d'où des conflits de territoire. Peut-être que si l'humain essayait plus de vivre en harmonie avec la nature, il serait capable de cerner et découvrir l'Umwelt des animaux en se basant sur ses cinq sens.

Pour penser autrement ces frontières entre le monde animal et le monde humain, il faudrait appréhender les questionnements soulevés avec une vision holiste. Éviter de penser par le prisme d'une dichotomie entre animaux et humains permettrait d'analyser et mieux définir cette société hybride. C'est S. Whatmore en 2002 qui reprenant les travaux de Latour refuse les dualismes traditionnels entre nature/ culture, humain/ non humain pour parler de géographie et société hybride. Ne serait-il pas opportun de redéfinir un territoire humanimal et exercer un aménagement du territoire différent qui soit adapté à la communauté hybride et pas seulement à l'espèce humaine ? Ne devrions-nous peut-être d'ailleurs pas prendre exemple sur des cultures différentes de la nôtre où la croyance animiste et la vision écocentrique du monde existent toujours ? Une géographie dite hybride, et dans le cadre de notre mémoire dite humanimale, permettrait d'étudier ces communautés humanimales et de repenser à la fois leurs multiples spatialités ainsi que l'éthique qui leur est attachée. La notion de frontières entre ces deux mondes reste donc floue et difficile à définir car on peut remarquer que la proximité des deux mondes est bien réelle et même confondue. De plus ici nous réfléchissons en temps qu'humains appartenant à une société occidentale mais peut-être n'aurions-nous pas le même discours si nous étions dans une autre zone de la planète. La notion de culture va avoir un rôle important à jouer sur les limites mises en place sur ce nouveau monde humanimal. En effet, un bon nombre de facteurs sont décisionnels aux limites et frontières que nous mettons à l'espace synanthropiques entre les animaux non-humains et nous. Il faudrait donc penser à monter des projets adaptés à chaque société hybride en travaillant et analysant le territoire de manière locale et ajustée à la situation.

3. Le processus de réhabilitation et de réintroduction, l'influence d'un territoire partagé

Dans le monde, de plus en plus de structures se créent afin de pouvoir réhabiliter et réintroduire la faune sauvage. Elles sont l'exemple même d'une prise de conscience vis-à-vis des animaux et d'une envie de cohabiter dans un même espace sur du court terme afin de permettre aux animaux de reprendre leur « vie d'antan ». Ces structures récupèrent les animaux blessés et/ou orphelins afin de les réinsérer dans leur milieu naturel. Elles permettent ainsi de voir l'influence de la relation et des frontières entre les hommes et les animaux. Ces structures étant créées par l'homme sont donc plutôt dans une vision anthropocentrique. La question qui se pose alors serait de savoir si ces structures donnent priorité au bien-être et à la protection animale ou à l'avantage financier engrangé par les animaux ? Pour cette partie théorique, nous allons partir du principe que si ces structures ont été créées c'est bien à l'origine pour réhabiliter et réintroduire les animaux et non pour la manne financière.

La réhabilitation des animaux est un processus par lequel les animaux sauvages en captivité sont préparés et entraînés pour survivre une fois réintroduits dans leur habitat naturel. Il existe deux types de réhabilitation : la physique (diagnostic et rétablissement physique) et la biologique.

A l'arrivée des animaux dans ces structures, il est nécessaire de les réhabiliter et ré-entraîner physiquement dans leurs aptitudes pour augmenter leurs possibilités de survie. Cet entraînement est délicat car il implique des manipulations environnementales spécifiques, pour promouvoir le développement d'aptitudes physiques, sociales et diminuer les comportements aberrants qui limitent la réussite de survie. Lors du processus de réhabilitation, les animaux reçoivent des soins pour des problèmes médicaux et/ou handicaps physiques jusqu'à ce qu'ils recouvrent la santé avant une réhabilitation comportementale.

La réhabilitation biologique ou comportementale, a pour but la préparation des animaux pour une réintroduction réussie dans leur milieu. Pour cette réhabilitation il n'existe pas de schéma type d'apprentissages comportementaux. Il diffère selon les espèces. Cependant, divers auteurs (Box 1991, Kleiman 1997), s'accordent sur au moins cinq zones comportementales que les animaux doivent développer durant la réhabilitation pour leur survie une fois qu'ils

seront libérés :

- Orientation et mouvements dans l'espace en impliquant une coordination spatiale, visuelle et locomotive dans l'environnement.
- La recherche d'aliments par eux même.
- Obtention d'un refuge.
- Interactions interspécifiques : qui incluent l'évasion des prédateurs.
- Et les interactions intra spécifiques : où se créent les relations comme la concurrence et les activités coopératives au sein d'un même groupe.

La majorité des animaux accueillis ont souffert de la perte de leur mère ou d'expériences traumatiques. C'est pourquoi l'axe de travail qui semble pertinent serait le contact direct, qui est fondamental pour qu'ils puissent construire de bons mécanismes de défense pour affronter le futur avec succès.

A la suite de cette réhabilitation, le processus de réintroduction se met en place. Selon l'UICN la réintroduction est définie comme la libération des animaux sauvages captifs pour leur bien-être « soit dans les limites de leur aire de répartition (réintroduction) soit en-dehors (introduction) lorsqu'il est avéré que leur bien-être en serait amélioré ». L'UICN souligne que le but pour réintroduire les animaux sauvages est « d'établir des populations viables et autosuffisantes dans leur habitat naturel ». Cela peut se produire si les animaux sont libérés dans un habitat adéquat, s'ils ont eu un processus de préparation ou de réhabilitation et sont suivis postérieurement lors du processus de réintroduction.

Pour réaliser une bonne réintroduction il faut :

- Une stimulation alimentaire
- Une stimulation de l'utilisation de l'espace
- Une stimulation des relations interspécifiques

La réintégration à l'état sauvage des animaux qui ont été en captivité peut être utilisée pour accroître une population qui existe déjà.

L'ambiance sociale est essentielle spécialement pour les espèces avec un fort niveau de sociabilité car elle est nécessaire pour le développement du comportement normal de

l'espèce. On a pu remarquer la diminution de pathologies comportementales sur les individus vivant en groupe sociaux contrairement aux solitaires (Bayne et al. 1991 ; Kessel & Brent 2001). Il est donc important que le groupe soit maintenu comme une unité, excepté pour les plus jeunes qui nécessitent un traitement spécifique par rapport aux heures d'alimentation. Cependant même les plus jeunes doivent être mis dans un groupe pour quelques heures par jour afin qu'ils se socialisent et puissent par la suite s'intégrer au groupe.

Ces structures ont donc comme finalité de réhabiliter et libérer les animaux sauvages aptes à survivre dans leur habitat naturel sans l'influence humaine. Mais est-ce vraiment le cas ? Quels sont les influences subies lors de ces deux processus qui visent à remettre l'animal dans leur habitat naturel ? La temporalité partagée lors des soins et de la réhabilitation n'amène-t-elle pas une proximité qui rend la réintroduction difficile ? L'animal peut-il alors vraiment se passer de l'humain et l'humain de l'animal ? Qu'en est-il à l'intérieur d'une telle structure ? Quelles sont les modifications comportementales engendrées sur les deux entités ? Ne pourrait-on pas voir apparaître ici une communauté dite humanimale ?

Les principes que nous allons traiter dans cette partie vont faire appel à des notions de psychologie du développement de l'enfant et d'interculturalité. Ces notions utilisées pour expliquer le développement et l'adaptation seront ensuite transposées au monde animal et humain (ou humanimal). Les animaux seront alors considérés comme un groupe culturel étranger au notre.

Nous allons tout d'abord commencer avec la théorie de Piaget (biologiste, psychologue du 20^{ème} siècle). Il postule en effet « une continuité entre les processus biologiques d'adaptation de l'organisme au milieu dans lequel il vit et les processus psychologiques, car les facteurs extérieurs et intérieurs du développement sont indissociables et la connaissance résulte toujours d'une interaction entre le sujet et l'objet. » (Tourette C. ; Guidetti M, 2018, p.28). L'individu va s'adapter à son milieu grâce à deux mécanismes : l'assimilation et l'accommodation. Ces mécanismes vont régir les échanges entre l'individu et son milieu.

L'assimilation est un processus à visée adaptative. Elle permet à l'individu d'intégrer des éléments nouveaux en provenance de l'extérieur dans son psychisme. Piaget l'a défini comme « un mouvement d'intégration de l'environnement extérieur dans l'individu » (Tourette C. ; Guidetti M, 2008, p.43). Cependant dans ses recherches, il découvre que ces modifications ne

sont pas toujours possibles car l'organisme ne va pas toujours parvenir à assimiler tels quels les éléments rencontrés. Dans ce cas, pour que l'intégration devienne possible, l'organisme va devoir en passer par des transformations internes. C'est l'entrée dans un deuxième processus, celui d'accommodation.

L'accommodation va être défini par les adaptations de l'individu à son nouvel environnement. Piaget donne l'exemple de la plante qui « provenant d'un autre pays doit s'adapter au changement climatique et au nouveau terrain dans lequel elle a été plantée » (Tourette C. ; Guidetti M, 2008, p.43). Il fait le parallèle avec l'intelligence qui « modifie ces schèmes pour les ajuster aux données nouvelles » (Tourette C. ; Guidetti M, 2008, p.43).

Piaget définit l'assimilation et l'accommodation comme deux mécanismes complémentaires et indissociables l'un de l'autre, incessant va et vient adaptatif entre le sujet et son environnement, double mouvement de l'intérieur vers l'extérieur et de l'extérieur vers l'intérieur.

Par les processus d'assimilation et d'accommodation, un équilibre visant une capacité d'adaptation est donc recherché entre l'individu, et son milieu. Cependant, s'il est constamment recherché, celui-ci n'est jamais vraiment atteint car il s'agit d'échanges constants et dynamiques entre un individu en développement dans un milieu lui-même changeant. C'est donc un processus en perpétuel mouvement où une équilibration cherche à être atteinte. La répétition des expériences du sujet dans son rapport à l'environnement oriente vers ce processus d'équilibration.

L'adaptation est une recherche d'équilibres successifs de plus en plus stables. Un organisme est dit adapté si les échanges entre cet organisme et son milieu favorisent son fonctionnement : plus les échanges sont intenses et plus l'organisme s'adapte.

Selon Piaget : « L'adaptation est inséparable de la fonction d'organisation car c'est en s'adaptant au monde que la pensée s'organise, et c'est en s'organisant qu'elle structure le monde ». Si nous nous en tenons à nos concepts depuis le début du mémoire, cela voudrait dire que pour pouvoir penser un monde humanimal il faudrait prendre soin de revisiter les schémas de pensées qui structurent notre vision du monde pour pouvoir agir sur l'organisation de ce monde. » (Tourette C. ; Guidetti M, 2008, p.44).

Après les concepts de Piaget, nous allons nous attarder sur le concept d'espace transitionnel qui nous semble être un concept intéressant car reliant la notion d'espace à celle de transition. C'est à Winnicott (1975) que revient ce concept qui pourrait avoir toute sa pertinence en géographie humanimale. L'espace traité ici sera assimilé à la définition du XVII^{ème} siècle de Descartes « milieu dans lequel ont lieu des phénomènes observés ». La notion de transition mise en relation avec cet espace, signifierait donc que c'est un espace de passage, un espace de transition où ont lieu des phénomènes transitoires. Cette notion est intéressante car elle va nous permettre de penser les frontières différemment. La frontière définie comme une séparation entre deux « mondes », comme un rempart protégeant l'intérieur du château du danger extérieur sera, ici considérée comme une passerelle (Fig.7) où ont lieu des interactions.

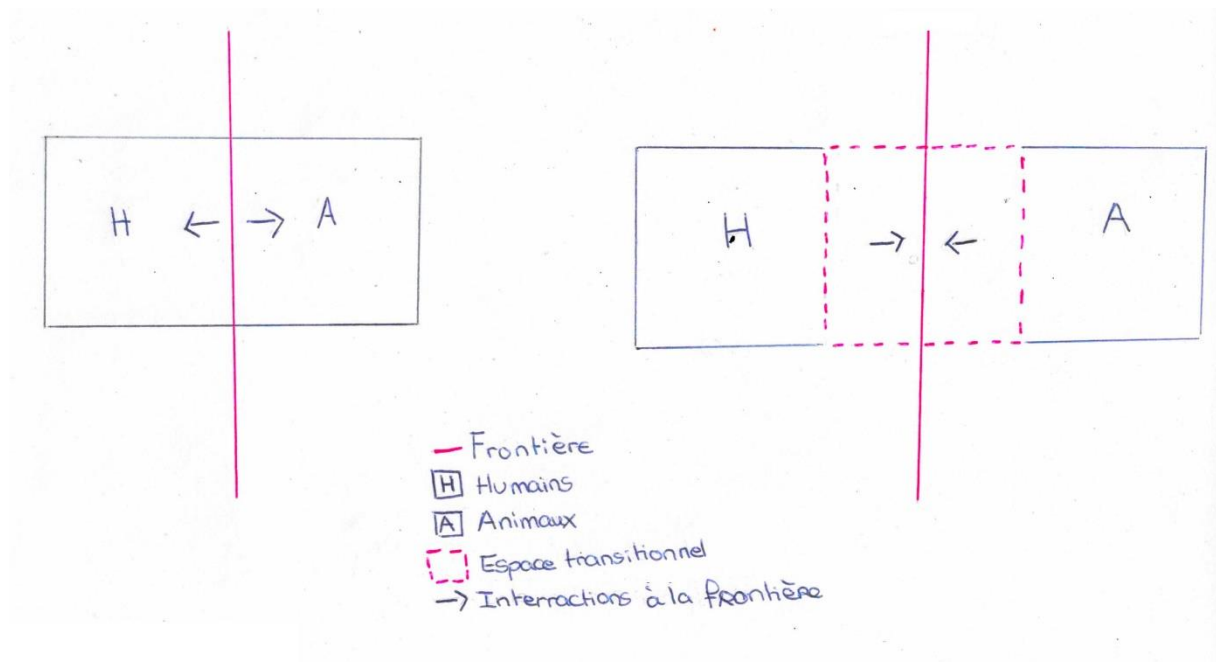


Figure 7 : Schéma représentant la notion de frontière et d'espace transitionnel. Réalisation : S.T,2018

La frontière est alors dynamique. L'idée d'un échange entre les deux mondes entourant la frontière est intéressante car c'est une aire de transition dans laquelle le comportement des individus en présence va se transformer, s'adapter. Les concepts d'interculturalité sont également intéressants pour comprendre les interactions qui se passent au sein de cet espace transitionnel entre les animaux et les hommes.

Prenons l'exemple de deux groupes culturels. Ils peuvent ne pas percevoir les mêmes choses car chacun à sa propre culture, ses propres codes. De ces différences de perceptions, de codes

culturels, peuvent naître de nombreux conflits. Néanmoins, lorsque le partage d'un espace commun est nécessaire des accommodations sont à effectuer pour éviter les conflits. Tout d'abord intéressons-nous à la notion d'enculturation. L'enculturation est l'appropriation de la culture de son propre groupe. Elle est nécessaire pour permettre à l'individu de se structurer, cependant un individu qui change d'environnement et reste ancré dans sa culture d'origine sans aucune adaptation au nouveau monde reviendrait à l'exemple du rempart cité plus haut, avec imperméabilité à la culture étrangère. La frontière est alors fixe, rigide et immuable. Il y a donc séparation entre les deux cultures si celles-ci ne font pas d'effort pour s'ouvrir à l'autre. La notion d'acculturation elle désigne les transformations de la culture d'un groupe ou d'une personne sous l'influence d'une autre culture.

Plusieurs paramètres sont alors intéressants à observer dans ce processus d'acculturation : comment se met en place ce processus ? Quelle est l'étendue de la transformation ? sa profondeur (la distance entre ce qui est affecté par le changement jusqu'au noyau de la culture) ? Sa reliabilité (les changements peuvent s'accorder ou non avec le contexte dans lequel il s'insère) ? Sa vitesse (rythme auquel les changements s'effectuent) ? Cette acculturation sera plus ou moins forte selon si le relationnel entre les deux cultures est amical ou hostile. La durée de contact peut influencer la transformation entre les deux cultures : plus le contact durera, plus la transformation sera importante.

Plus les changements sont étendus, profonds et progressifs, plus ils se feront facilement. Les changements comportementaux et les changements environnementaux ont besoin de s'accorder temporellement.

L'acculturation dépend également du rapport numérique des groupes en présence. Le groupe minoritaire se transforme plus rapidement que le groupe majoritaire. Le rapport des pouvoirs existant entre les groupes a également un rôle à jouer ; le groupe dominé se transformera plus rapidement que le groupe dominant. Selon Bourdieu : « Les classes dominées ne parlent pas, elles sont parlées, dominées jusque dans la production de leur image du monde social, de leurs identités sociales. Elles sont exposées à devenir étrangères à elles-mêmes. » (dir. Camilleri C. ; Cohen-Emerique, 1989, p. 109). Cela expliquerait donc que dans notre société occidentale actuelle, les animaux non-humains soient dominés et parlés par la parole de l'homme.

Entre ces deux processus que sont l'enculturation (avec imperméabilité à la culture étrangère) et l'acculturation (jusqu'à l'absorption de la culture étrangère), une quantité de positionnements sont alors possibles avec diverses manipulations des codes de chacune des cultures. Le terme d'interculturalité est défini par G. Mbodj dans un article de 1982 comme « l'équilibre dynamique entre enculturation et acculturation. »

Selon tous les concepts étudiés ci-dessus, les structures de réhabilitation et réintroduction des animaux peuvent être considérées comme des espaces transitionnels où deux cultures différentes (celles des animaux et celles des humains) cohabitent et interagissent mutuellement. La référence au concept d'interculturalité, comme aux concepts Piagétien qui visent à l'adaptation, présentent de l'intérêt pour mieux appréhender cet espace humanimal résultant d'une co-construction dynamique originale. Des communautés humanimales, même si elles sont transitoires, sont déjà bien présentes dans ces centres. Il est intéressant qu'elles puissent être source d'étude pour la géographie humanimale. Peut-être pourraient-elles même être un modèle pour l'amélioration de notre société ?

Chapitre 3

Le tourisme animalier

1. Un développement récent (perspectives diachronique et synchronique)

Pour l'Organisation mondiale du tourisme (OMT), « le tourisme comprend les activités déployées par les personnes au cours de leurs voyages et de leurs séjours dans des lieux situés en dehors de leur environnement habituel pour une période consécutive qui ne dépasse pas une année, à des fins de loisirs, pour affaires et autres motifs ». Le tourisme est donc chevillé avec le secteur économique par le biais de l'ensemble des services, activités et transports liés à cette activité.

Sur le dictionnaire, le mot tourisme désigne « L'action de voyager pour son plaisir » (Larousse 2018).

Néanmoins, les formes très variées du tourisme rendent cette activité difficile à définir. En effet, il existe différentes formes de tourisme : tourisme sportif, culturel, récréatif, gastronomique, religieux, tourisme vert (paysages et écosystèmes), tourisme animalier etc.

Historiquement, le tourisme a d'abord été une pratique culturelle réservée à une élite avant de devenir un phénomène de masse et de revêtir d'importants enjeux économiques. C'est par la révolution des transports, le développement de l'automobile, les développements technologiques que le tourisme a pu se développer très rapidement en devenant plus facilement accessible à tout un chacun. L'amélioration des conditions sociales, de travail (congrés payés...) et la croissance économique favorisèrent également son développement. Il y eut alors passage d'un tourisme des plus fortunés à un tourisme de masse. Le tourisme est devenu un secteur d'activité économique à part entière au niveau international.

La première agence de voyage est née en 1845 en Angleterre. Depuis ce concept n'a cessé de se développer, de se spécialiser, de s'ajuster à la demande et aux desideratas des voyageurs. Les guides de voyage, apparus dès le XIX^e siècle préconisent ensuite des destinations de plus

en plus ciblées par thèmes, par centre d'intérêt... Les premiers systèmes de réservation à distance ont explosé à l'heure d'internet. A l'ère du numérique se déplacer, se loger, réserver une succession de visites en France comme à l'étranger est devenu beaucoup plus facile qu'il y a cinquante ans en arrière. Le tourisme, source de revenus pour beaucoup de pays en développement, a eu des conséquences économiques, culturelles, souvent positives. Son essor a également eu des conséquences climatiques, sociales, environnementales qui en ont montré les limites. La multiplication des voyages en avion, les nombreuses et grandes croisières, la création explosive d'infrastructures touristiques n'ont pas toujours pris en compte l'environnement et ont beaucoup détérioré les paysages, les écosystèmes et les climats.

Depuis les années 1990 a lieu une prise de conscience de la nécessité de respecter et protéger l'environnement. Une nouvelle forme de tourisme respectueuse de l'environnement se développe, notamment à travers la notion de tourisme durable. Ce tourisme est alors défini par l'OMT comme : "Un tourisme qui tient pleinement compte de ses impacts économiques, sociaux et environnementaux actuels et futurs, en répondant aux besoins des visiteurs, des professionnels, de l'environnement et des communautés d'accueil. "

Il se décline alors en diverses formes de tourisms souvent confondues et floues pour la population (écotourisme, tourisme vert, tourisme alternatif, tourisme solidaire, etc.). Leur point commun est de vouloir se dégager du seul intérêt économique et financier pour devenir un tourisme plus responsable, tenant compte de la nature, de l'environnement, des populations vivant sur place.

Le tourisme animalier, lui est une terminologie récente, aux contours encore peu définis. Dans le sens courant du terme, le tourisme animalier est entendu comme une activité touristique qui s'organise et se décline autour de la visite d'animaux.

Dans une définition un peu plus précise et récente qui cherche à en délimiter le champ d'application, le tourisme animalier se caractérise par des interactions visuelles et physiques entre l'homme et l'animal sauvage vivant dans son milieu naturel (Pihet,2007). Il existe alors toute une palette d'interactions allant de l'observation passive et distante avec l'animal jusqu'au contact physique de proximité.

Le développement du tourisme animalier s'est inscrit dans le temps mais l'intérêt porté par les hommes aux animaux a toujours existé.

La capture de bêtes sauvages étrangères existe depuis l'antiquité. Capturer un animal exotique fut pendant longtemps un signe personnel de conquête, de puissance. S'exposer avec l'animal capturé était un signe de richesse. Au moyen âge les rois, installèrent leur propre ménagerie dans leurs domaines. Cette pratique s'étendit aux aristocrates et seigneurs. Posséder et pouvoir montrer ses captures est signe de domination sur le monde. Certaines ménageries, comme celle de Versailles, sont orientées vers la visite, le plaisir de la curiosité d'animaux inconnus et leur découverte. Elles attirent des curieux, mais aussi des intellectuels et scientifiques. L'élite sociale exprime un intérêt et une curiosité pour les animaux domestiqués ou venus d'ailleurs, le comportement animal amuse, intrigue et intéresse.

En France, la ménagerie de Versailles fut l'ébauche du premier parc zoologique. C'est vers la fin du XVII^e siècle, que les premières ménageries ouvertes au public virent le jour.

Mais c'est lors du XIX^e siècle que le concept de « zoo » se popularise dans le monde mais également dans la société occidentale (grandes villes d'Europe et des Etats-Unis). Cependant, le bien-être animal n'est, à cette époque, pas pris en compte et les conditions de vie des animaux dans ces « zoos » sont plutôt précaires.

Le premier « zoo » sans barreaux visibles et avec des meilleures conditions de vie pour les animaux, qui signe la modernisation de ces structures, est celui créé par Carl Hagenbeck en 1907 en Allemagne (Leipzig, 1927).

A partir de la moitié du XX^e siècle, le « zoo » devient un lieu récréatif pour la population et connaît alors un véritable engouement.

Conjointement à cette passion grandissante pour les zoos, on voit apparaître des mouvements de protection animale qui poussent à l'amélioration du bien-être animal et de l'hygiène au sein des structures. On voit émerger les premiers safaris-parcs conçus pour donner plus de liberté aux animaux en essayant de reproduire au mieux leur habitat naturel. Cette reproduction de leur environnement permet également de satisfaire le désir des touristes qui viennent les voir. Ils préféreront voir les animaux dans un espace naturel qu'enfermés dans une cage.

Le statut juridique de l'animal est longtemps resté attaché à la conception de « l'animal chose ». Dans cette conception, l'animal n'a pas de personnalité propre. Il est simplement un bien meuble que l'on peut acheter et vendre. Mais le statut de l'animal a beaucoup évolué au fil du temps dans de nombreuses parties du monde. L'animal enfin qualifié d'« être sensible » va marquer une grande avancée dans le statut de l'animal .

Au fil des années, la question du bien-être animal a pris une place importante dans l'opinion publique au point de régulièrement remettre en cause l'existence des zoos et d'amener à évoluer toutes les structures détenant des animaux en captivité. Le fait que la faune devienne un « objet » touristique, entraîne une évolution dans les modes de vie et la culture.

Une des grandes spécificités du tourisme animalier, est que ce n'est plus l'animal qui est rapatrié dans l'espace humain urbain mais l'humain qui se déplace dans le territoire animal, pour le rencontrer dans son habitat naturel.

Le tourisme animalier tel que définit récemment, devient un marché touristique très spécialisé. L'observation de la faune et le contact animal en sont les deux grands axes.

Avec le développement de l'écotourisme et la prise de conscience environnementale grandissante, une autre forme de tourisme a vu le jour : « l'écovolontariat ». Ce volontariat consiste à participer, durant son temps libre, à préserver la biodiversité. Les touristes qui voyagent sont de plus en plus en recherche d'une éthique et ne veulent plus simplement voyager pour le « fun ». « L'écovolontariat » participe donc à voyager responsablement, écologiquement et de se sentir utile pour la société humaine. De plus en plus d'associations profitent de cette brèche pour ne faire fonctionner leur association que par le biais des volontaires. En effet, cette main d'œuvre contribue à une participation financière pour l'association et représente un travail conséquent sur le terrain. Cependant, « l'écovolontariat » connaît également des dérives, car un bon nombre de jeunes non diplômés ou récemment diplômés vont s'y inscrire mais sans réellement savoir à quoi s'y attendre et sans formation particulière dans le domaine. Ceci composera une expérience sur leur CV mais pour l'association réceptrice, cela constitue un inconvénient car la main d'œuvre n'est pas qualifiée. Les attentes de la structure et celle du volontaire sont parfois très divergentes et vont parfois à l'encontre de l'éthique.

Une forme de ce tourisme particulier connaît un essor grandissant : « L'écovolontariat animalier ». Cet « écovolontariat » revient très cher et a le vent en poupe. Un grand nombre de personnes veulent partir à la recherche de contact physique avec les animaux souvent au détriment de l'éthique du lieu où ils sont bénévoles. En effet, vu l'engouement connu pour ce genre de tourisme, de nombreuses associations ont vu le jour mais toutes ne sont pas dans une éthique vis-à-vis des animaux. Certaines ont juste pour vocation de permettre de toucher les animaux, de les nourrir et de se prendre en photo ou selfie pour un prix exorbitant. Tout cela leur permet de vivre financièrement de cette activité mais n'a aucun impact positif sur la protection de la faune ou le développement du territoire touristique. D'autres volontaires, à l'inverse, vont dans des structures éthiques mais avec pour principale intention de pouvoir « papouiller » les animaux. Dans ce cas la structure reste dans une dynamique éthique mais c'est le comportement du volontaire qui ne s'inscrit pas dans cette éthique. Ils font alors plus de mal que de bien aux animaux et à la structure.

On assiste ici à ce qu'on pourrait appeler le « volontourisme ». Ce mot a été utilisé de manière négative afin de critiquer des « écovolontariats » effectués, à l'origine dans le domaine humanitaire. La critique est née du constat que les touristes volontaires allaient dans des structures pour aider mais sans bien se renseigner au préalable et sans avoir conscience des enjeux sous-jacents à la cause défendue. Les bénéfices personnels issus d'une telle expérience, leur image de « soignant humanitaire » et la bonne conscience que cette démarche leur procure sont des motivations qui les valorisent socialement mais ne soutiennent pas forcément la cause animale, environnementale ou humaine ni le système d'« écovolontariat » tel qu'il est pensé initialement.

2. Prise de conscience de la nécessité d'un territoire touristique animalier protégé

De manière certes peut être un peu caricaturale car plus nuancée dans la réalité, trois modèles de développement sont possibles entre tourisme et protection de la faune.

- Soit, nous sommes dans une optique libéraliste avec le risque de favoriser alors le tourisme donc la manne économique et financière et d'assister à l'extinction de certaines espèces.
- Soit, nous sommes inscrits dans une politique de protection à outrance mais dans ce cas-là nous renforçons les frontières humain/ non humain et ne favorisons pas le tourisme animalier. Cette option aurait pour conséquence un accroissement des braconniers qui savent exactement où venir attraper les animaux qui seront confinés dans des espaces spécifiques.
- Soit, nous nous inscrivons dans un double mouvement de protection animale maintien du tourisme et par conséquent de l'économie (cf. chap.3-3).

Dans notre inconscient collectif, l'animal sauvage est un danger pour l'homme. Les contes, fables, mythes et légendes sont toujours là pour garder trace de ce pouvoir de l'animal sur l'homme (le récit d'Adam et Ève, la chèvre et les 7 biquets, les trois petits cochons, le chaperon rouge...). Dans les représentations humaines, l'animal sauvage est jusqu'à la fin du XXème siècle perçu comme dangereux. Ce n'est que tardivement qu'il sera doté de représentations positives en lien avec la nature, avec les notions de liberté, d'indépendance, qui font rupture avec la condition humaine.

Historiquement, dans nos récits humains, il n'est jamais trop question de la protection de l'animal contre l'homme mais beaucoup plus question de la protection de l'homme contre l'animal. La réalité actuelle présente un tout autre tableau. De nombreuses espèces animales sont menacées par l'homme, en danger ou en voie d'extinction. Les raisons de ces mises en danger qui sont nombreuses sont souvent le fait d'actions humaines : le réchauffement climatique, l'augmentation des gaz à effet de serres, la pollution des océans, de l'air, des sols

par des pesticides, des engrais, des produits chimiques, ont eu de nombreuses conséquences sur la faune et la flore. La surexploitation des ressources (l'agriculture ou pêche intensive), le braconnage, le trafic ou le commerce d'animaux sauvages pour des fins diverses et variées (fourrure, peaux, ivoire, écailles, vente d'animaux exotiques aux touristes, viande, pharmacie, sciences...) sont des ressources économiques qui vont à l'encontre du bien-être animal. Par une urbanisation massive, la construction de routes, d'autoroutes, de parkings, d'industries, les habitats des animaux ont été fragmentés ne leur permettant plus des refuges ni une circulation sécurisée. Les espèces invasives introduites par l'homme qui vont s'établir et se répandre en dehors de leur zone de répartition géographique habituelle contribuent à un déséquilibre des écosystèmes. Ainsi, de nombreux aménagements orchestrés par l'homme ont totalement modifié leur l'environnement naturel des animaux.

Ces nuisances peuvent être nombreuses et catastrophiques pour l'environnement : pollution, déchets laissés sur site, moyens de transport polluants et bruyants, menace des sites naturels, bétonnage, flux constant de visiteurs source de destructions, dégradation des écosystèmes. Par son extension le tourisme a beaucoup empiété sur l'environnement : des lieux sauvages, ou déserts, dont l'espace était essentiellement occupé par la faune sauvage ont été exploités par l'homme pour satisfaire sa soif d'aventure, de découverte, d'exploration. L'urbanisation, les aménagements pour satisfaire un tourisme de masse se sont accompagnés de nuisances sonores et visuelles qui effrayent les animaux et perturbent leur communication. Les réseaux sociaux montrent également le fléau du moment en ce qui concerne le tourisme animalier : l'augmentation croissante de photos et selfies avec des animaux sauvages s'avère dangereux pour la santé physique et comportementale des animaux.

Depuis le XIX^{ème} siècle, parcs et réserves sont des territoires de protection des animaux. L'engouement récent pour le tourisme animalier va de pair avec la possibilité, pour les visiteurs, de voir les animaux dans leur milieu naturel, tel un explorateur de les surprendre dans leur vie sauvage. Pouvoir les approcher, les observer de près, participe du plaisir de la découverte. De ce fait des circuits sont organisés à l'intérieur d'espaces protégés. Des circuits de découverte ou d'observation à distance sont organisés dans le respect d'une éthique environnementale. Mais certaines dérives existent et certains circuits semblent plus proches de l'attraction touristique. Dans certains pays, centres, et contextes, tout est mis en place pour

favoriser le contact avec l'animal, le toucher, le prendre, le nourrir, se photographier avec. Dans ce cas de figure les retombées économiques de l'attraction touristique l'emportent sur l'éthique.

Il est très régulier de voir sur les médias et réseaux sociaux des débats éthiques sur le tourisme animalier. Le tourisme développé au détriment des animaux, notamment la monte d'éléphants dans les pays de l'Asie du sud-est ou encore les tours dans le désert à dos de chameaux, soulève la question de l'utilisation animale à nos propres fins. Peut-on réellement évaluer le bien-être animal lors d'un contact avec l'humain ? Cette question est légitime à se poser. Si nous considérons, comme nous l'avons discuté antérieurement, que l'homme est un animal singulier et que les différences de langages ne permettent pas de dialoguer avec les animaux, sur quels critères nous baserons-nous ? Il existe des différences significatives entre tous les êtres humains vis-à-vis des animaux. Tous revendiquent des idéologies différentes : végétariens, végétaliens, pesco-végétariens, végétaliens. De plus, à cela s'ajoute le facteur culturel et religieux (pas de bœuf, pas de porc, pas d'œufs...) qui amènent encore à d'autres réflexions. En ce qui concerne le tourisme animalier, la maltraitance des animaux semble être le critère de référence qui permet aux gens sensibilisés de repérer un tourisme animalier malsain. Reprenons l'exemple des éléphants. Combien de publications, articles de journaux ou documentaires traitent du fait que les éléphants sont enlevés tout petit à leur mère et maltraités afin de pouvoir servir au mieux les touristes sans avoir d'incident. Le fait de monter cet animal participe donc de la maltraitance de ces animaux où l'aspect financier a pris le dessus sur le bien-être d'un être vivant. La question que nous sommes alors amenés à nous poser est la suivante : Pouvons-nous effectuer ce genre d'activités sans nous sentir concernés par la question éthique ?

Les conséquences négatives de toutes ces actions humaines ont conduit à des politiques de protection de l'environnement et à la création d'organisations protectrices des animaux. A des rythmes différents, politiques et mouvements de protection de la nature ont vu le jour à échelle mondiale.

Les politiques, la législation concernant la protection et conservation de la faune et de la flore ont beaucoup évolué tant au niveau national qu'international.

Au niveau législatif, de nombreuses disparités existent cependant selon les pays et parfois même à l'intérieur de certains pays par la présence d'une mosaïque de réglementations communales, provinciales, régionales. Les lois nationales sont preuve d'un engagement de toute une nation et les accords internationaux permettent de tendre vers une orientation homogène des actions concernant la protection de l'environnement et de la faune sauvage. De nombreuses ONG militent également pour la cause animale et pour l'intégration de valeurs éthiques dans les lois. La mise en danger de certaines espèces est en lien étroit avec la dégradation ou destruction de leur environnement. Pour cette raison c'est souvent le milieu naturel en général qui cherche à être protégé par les textes.

Pour protéger et préserver les écosystèmes et les habitats, une régulation, qui pourrait être considérée comme excessive dans certains cas, interdit ou modère l'afflux touristique de certains lieux. L'UICN a catégorisé la gestion des différentes aires protégées (annexe 4). Ce classement (Fig.8) comporte à la fois des zones très protégées où le niveau d'intervention de l'homme est très peu ou pas présent du tout (cat.I) et des zones moins protégées où l'intervention de l'homme est plus importante (cat.V).

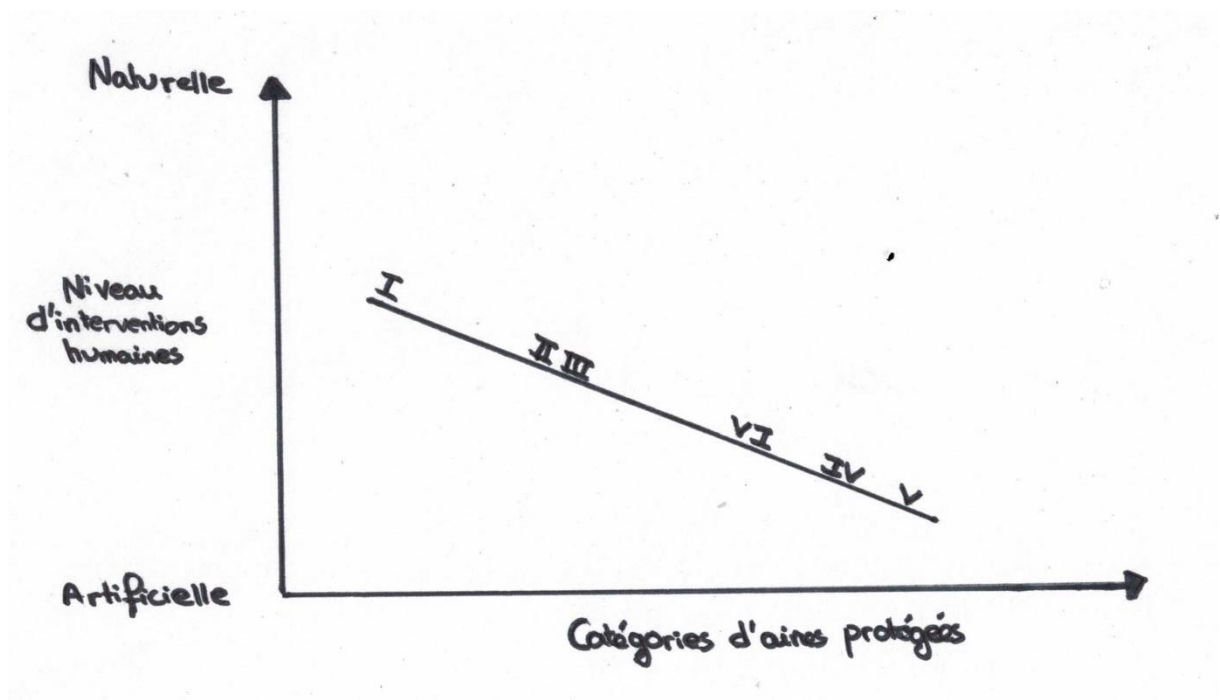


Figure 8 : Graphique du classement des aires protégées définies par l'UICN. Réalisation : ANCA,1995 ; PHILLIPS, 1996.

Parmi les deux catégories les plus préservées et naturelles, nous avons :

- La « **Réserve naturelle intégrale** » (cat.I.A) défini par l'UICN telle que : « Les aires de protection stricte sont mises en réserve pour protéger la biodiversité ainsi qu'éventuellement, des caractéristiques géologiques/géomorphologiques. Les visites, l'utilisation et les impacts humains y sont strictement contrôlés et limités pour garantir la protection des valeurs de conservation. Ces aires protégées peuvent servir d'aires de référence indispensables pour la recherche scientifique et le suivi régulier. » (Borrini-Feyerabend G.; Dudley N.; Jaeger T.; Lassen B.; Pathak Broome N., Phillips A. et Sandwith T., 2014)
- La « **Zone de nature sauvage** » (cat.Ib) qui selon l'UICN sont : « Vastes aires, intactes ou légèrement modifiées, qui ont préservé leur caractère et leur influence naturelle, qui ne contiennent pas d'habitations humaines permanentes ou significatives, et sont protégées et gérées afin de conserver leur état naturel. » (Borrini-Feyerabend G.; Dudley N.; Jaeger T.; Lassen B.; Pathak Broome N., Phillips A. et Sandwith T., 2014)

Ces deux aires permettent de conserver de manière stricte les écosystèmes présents. Ce sont des zones contrôlées et plutôt réservées à des fins scientifiques. Dans ce cas l'humain est en quelque sorte exclu et contrôlé de façon à ce qu'il ne dégrade pas la nature.

Cette situation qui paraît idyllique pour la conservation de la biodiversité a néanmoins un inconvénient majeur. La création de zones délimitées par des frontières prédéfinies à priori conçues pour la préservation de la faune va contribuer à indiquer aux braconniers avec exactitude où capturer des animaux sans que personne ne les voit. Ces zones seront protégées de façon différentes selon les pays. Des pays développés vont pouvoir mettre plus d'argent afin de payer des agents pour protéger leur zone alors que des pays en voie de développement ou sous-développés ont d'autres préoccupations plus importantes liées à la survie de leur population. Cette situation est plutôt basée sur une vision dualiste où pour protéger la nature de l'homme, il faut les séparer ou les contrôler très strictement.

Dans le monde, différents espaces voués à la protection du tourisme animalier existent. Certains sont des espaces où l'humain a fait une place à l'animal mais ces espaces sont pensés, organisés et architecturés par l'homme. C'est le cas de la plupart des zoos, dans lesquels les animaux en voie de disparition ou menacés peuvent être protégés mais où il appartient à l'homme de penser l'espace animal et de gérer l'écosystème des animaux.

D'autres sont des espaces naturels déjà existant mais où les animaux sont « regroupés » dans un espace clôturé ou délimité par des limites naturelles. C'est le cas des parcs naturels d'animaux sauvages. Ces lieux où les animaux sont "rassemblés" peuvent-ils aller de pair avec la protection de la faune ?

Pour sortir d'une vision dualiste où va être privilégié soit le tourisme (et donc l'humain) soit la préservation de la biodiversité (incluant la faune) il convient de trouver un équilibre pour à la fois permettre le développement de l'économie et protéger la faune.

3. Le co-développement du tourisme et de la préservation de la faune

Etymologiquement, *co*, préfixe qui vient du latin, signifie avec. Le co-développement, serait donc le développement de la préservation de la faune avec le tourisme. Dans cette optique nous serions dans un mode gagnant-gagnant où le développement de l'un ne se ferait pas au détriment de l'autre. Nous pourrions alors parler d'homéostasie et de réciprocité. Les deux aspects seraient pris en compte au même niveau dans une option d'équilibre. Le développement effectué devrait donc être harmonieux et dans le respect d'un ensemble.

Le point de tension principal entre ces deux unités se situe entre le côté éthique (avec respect de la biodiversité et donc de la faune) et le côté financier et économique (qui fait fi de cette éthique). Cependant, nous pouvons nous demander si ce n'est justement pas cette tension, révélée souvent par des associations de protection de la nature avec des revendications précises, qui est à l'origine de la défense de cette biodiversité. C'est, du coup ce lobbying qui aurait permis une avancée en termes de préservation de la faune.

En ce qui concerne le tourisme, qui est au cœur de notre sujet d'étude, il s'effectue actuellement de façon générale, beaucoup moins au détriment de l'environnement qu'il y a quelques années. Même si d'énormes efforts sont encore à faire, l'équilibre écologique et le maintien de la biodiversité sont beaucoup plus souvent pris en considération. Le tourisme, participe au développement et à l'aménagement des territoires et ses retombées économiques sont souvent considérables. Il est source de développement de l'attractivité du pays, il crée de la consommation sur le territoire, il est également créateur d'emplois. Il contribue également grandement à l'entretien des espaces naturels et à la sauvegarde d'animaux dont certains auraient pu être en voie de disparition. Initiatives publiques (création de parcs naturels, réserves,) mais également initiatives privées (ex : centres de réhabilitation et de réintroduction.) ont participé à cette préservation d'espèces en danger.

Le tourisme est devenu un moyen pour faire vivre les centres de protection animale privés qui ne sont pas financés par des politiques d'état. Ces centres qui œuvrent à la sauvegarde de certaines espèces menacées jouent un rôle important dans la cause animale : sensibilisation à la maltraitance, à la sauvegarde d'espèces, au maintien de la biodiversité, des écosystèmes.

Allié à un respect de l'environnement, à une prise en considération des populations locales et à une protection de la biodiversité, le tourisme est dit responsable.

Dans le cadre d'une exposition photo de l'OMT dans des grands salons professionnels, ce texte était écrit : « L'écotourisme se veut une réponse « durable » à l'inquiétante montée d'un tourisme de masse insuffisamment conscient des menaces qu'il fait peser sur l'environnement. Le développement d'un tourisme tourné vers une consommation de plus en plus rapide et « rentable » des voyages, où chacun pense avoir le droit de découvrir jusqu'à la parcelle la plus reculée du monde, participe à la menace qui pèse sur le renouvellement des ressources naturelles telles que l'eau douce, les forêts et les récifs coralliens et met en péril la survie de nombre d'espèces vivantes, trop souvent exposées à la curiosité de touristes s'imaginant dans des zoos à ciel ouvert ». (OMT,2009)

Ce texte résume très bien cette tension entre tourisme et protection de la biodiversité et de l'environnement.

De création récente, le terme d'écotourisme composé de l'abréviation éco (écologie) et tourisme est révélateur de la volonté d'associer protection et développement. Effectivement ces deux orientations semblent difficilement indissociables pour tendre vers un équilibre nécessaire d'une part au développement d'une région et d'autre part à la préservation de sa richesse. L'origine du concept d'écotourisme est imprécise mais il a été mis en avant par les institutions internationales en charge de la conservation de la biodiversité comme l'UICN, le WWF, ainsi que par les organisations internationales promouvant le tourisme comme l'OMT et la TIES.

A priori, ce serait Gerardo Budowski le pionnier de ce concept, dans l'article « *Tourism and environmental conservation : Conflit, Coexistence or Symbiosis ?* ». Dans cet article, datant de 1976, est décrit pour la première fois l'impact de l'activité touristique sur l'environnement.

Nous pouvons voir qu'en 1976 la problématique actuelle de notre mémoire était déjà d'actualité au travers du questionnement « tourisme et conservation de l'environnement : conflit, coexistence ou symbiose ? »

Pour sa part, Geraldo Budowski, dans cet article déjà ancien, défendait l'idée que l'industrie du tourisme allait connaître un grand avenir basé sur les richesses naturelles offertes par l'environnement. Il préconisait déjà l'alliance des responsables du tourisme avec les défenseurs de l'environnement pour aller vers un juste équilibre ne pénalisant ni les uns, ni les autres et pour œuvrer vers ce qu'il nommait « une meilleure qualité de vie » pour les uns et pour les autres.

Comme beaucoup d'autres défenseurs de l'environnement, Geraldo Budowski, a joué un rôle important dans la prise de conscience collective de la nécessité d'un environnement et d'un territoire animalier protégé.

L'écotourisme s'est développé après le mouvement environnemental des années 1970, lui-même né en réaction au tourisme de masse des années 1960.

La première définition de l'écotourisme date de 1991 : « L'écotourisme est un voyage responsable dans des environnements naturels où les ressources et le bien-être des populations sont préservés » et fut proposée par la TIES.

Certains pays sont très avancés en matière d'écotourisme. C'est le cas du Costa Rica, devenu une référence pour la préservation de l'environnement. Depuis plus d'un siècle, le Costa Rica est connu pour sa tranquillité politique, pour ses choix en faveur de l'éducation, pour son système démocratique. Tous ses pays voisins immédiats, eux, sont connus pour leur insécurité et leur instabilité politique. Or, Le potentiel touristique d'un pays, s'il ne bénéficie pas d'un contexte favorable à sa mise en valeur et à sa médiatisation en reste à l'état de potentiel et ne reçoit pas de touristes.

Pour que développement de l'économie touristique et protection animale puissent se développer simultanément de manière durable et attractive dans un pays il faut que le contexte général du pays y soit favorable.

Enfin pour que l'écotourisme puisse se développer dans des régions où le braconnage est fréquent, il faut pouvoir convaincre les populations locales (dont les braconniers) que des centres et/ou réserves de protection animale et le tourisme animalier rapportent plus, tant au niveau économique que social, que le braconnage. Si les populations locales sont sensibilisées, concernées, mais aussi impliquées, dans le grand projet de protection animale, elles participeront plus à la lutte contre la corruption. Un projet créateur d'emplois, source de revenus, proposant un statut social, sera beaucoup plus attrayant qu'une simple sensibilisation à la prise de conscience de la nécessité d'un territoire animalier protégé. Une implication qui a du sens pour la population locale, lui permettra de participer avec plus de conscience collective à la protection de la richesse naturelle de son territoire, source d'enrichissement grâce aux retombées économiques de ce tourisme protégé.

L'idéal pour optimiser ce projet, c'est lorsque les communautés locales elles-mêmes sont impliquées dans les opérations touristiques sur leurs propres terres.

Les impacts socioéconomiques du tourisme sur un territoire attrayant par ses richesses fauniques sont nombreux. Pour optimiser le positif de ces impacts et en réduire le négatif pour l'environnement, les espaces humains et non humains ont dû être pensés, définis, organisés. Le challenge est de pouvoir accueillir un flux de touristes tout en préservant l'environnement, les animaux et les équilibres biologiques de la croissance économique.

Des concepts à la réalité du terrain costaricien

Chapitre 4

Le terrain d'étude : La côte caraïbe sud du Costa-Rica

1. Le Costa Rica, pionnier de l'écotourisme

1.1. Présentation du pays



Figure 9 : Carte de localisation du Costa Rica. Réalisation Sire T, 2018

Délimité au nord par le Nicaragua, au sud par le Panama et encadré par la mer des caraïbes à l'est et l'océan pacifique à l'ouest (Fig.9), le Costa Rica compte presque 5 millions d'habitants² (2018), essentiellement concentrés dans les terres centrales. La capitale est San José.

Depuis 1948, le Costa Rica est un pays neutre et est la première nation du monde à avoir constitutionnellement supprimé son armée. Dès lors, le pays se distingue par son modèle de

² D'après le site web : PopulationData.net

développement donnant la priorité à l'éducation, à la santé et à la protection de l'environnement.

S'étirant sur 51 000 km² (soit un territoire un peu plus grand que la Suisse et 10 fois plus petit que la France), le Costa Rica possède l'un des environnements les plus diversifiés au monde. Coupé en deux sur toute sa longueur, du Nicaragua au Panama, par des chaînes de volcans, ce pays présente des différences climatiques très marquées entre la région pacifique (où l'on parle majoritairement espagnol) et caraïbe (où l'on parle plus souvent anglais). Ces régions se distinguent également par une faune et une flore dissemblables.

Le climat du Costa Rica est marqué par deux saisons :

- Une saison sèche (décembre à avril)
- Et une saison des pluies (avril à novembre)

De manière générale, on peut distinguer trois aires climatiques :

- La côte caraïbe, humide et semi-marécageuse qui connaît beaucoup de précipitations.
- La côte pacifique, plus sèche.
- Et la zone centrale, au relief élevé, dont la végétation est sèche.

Le Costa Rica accueille à lui seul plus de 6% de toutes les espèces végétales et animales de la planète entre montagnes, plages, et forêts (Beaurepère, 2017).

Sur sa superficie réduite, le Costa Rica possède une diversité étonnante d'écosystèmes. Douze zones de vie et huit zones de transition s'y côtoient grâce à des conditions climatiques et topographiques exceptionnelles : forêts tropicales sèches, forêts tropicales humides, marais, mangroves, lagunes herbacées, plaines... Cette richesse en habitats, a favorisé l'apparition d'une biodiversité unique au monde (dont 1,3 % de la faune sont des espèces endémiques) : On y dénombre en effet 615 espèces/10 000 km² alors que les États-Unis n'en comptent que 104. C'est cette incroyable biodiversité qui a fait du Costa Rica la destination privilégiée des amoureux de la nature. Cette diversité exceptionnelle est due à l'emplacement géographique du Costa Rica, entre Amérique du Nord et Amérique du Sud, ce qui est propice aux mouvements d'animaux. Les influences océaniques de l'océan Pacifique et de la mer des Caraïbes, ayant chacun un climat particulier, jouent également un rôle.

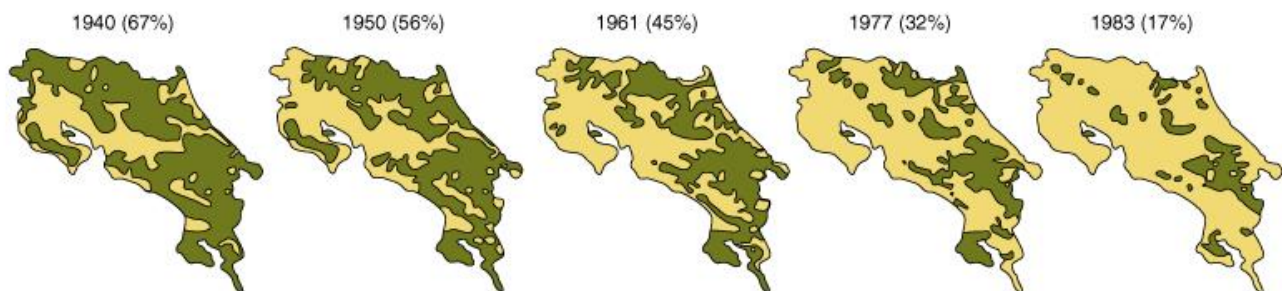
A l'époque, les revenus du Costa Rica provenaient essentiellement de l'agriculture : plantations de café et bananes mais, aujourd'hui, le principal moteur de l'économie du pays est le tourisme.

Toutefois, tout ne fût pas rose pour ce petit pays. En effet, aux alentours des années 1950, dans toute l'Amérique centrale, une importante vague de déforestation a vu le jour.

1.2. La déforestation à l'origine de changements

Dans tout l'isthme centraméricain, on a plus déboisé dans les 40 dernières années que dans les 450 années antérieures.

Le Costa Rica n'a malheureusement pas échappé à cette triste réalité (Fig.10). La part du territoire boisé dans la superficie totale du pays est passée de 75 % en 1950 à 25 % en 1985. Lorsque dans les années 50 on détruisait en moyenne 30 000ha de forêt au Costa Rica, ce chiffre atteignait 50 000ha dans les années 80.



Copyright 1999 John Wiley and Sons, Inc. All rights reserved.

Figure 10 : Carte de l'état de la déforestation au Costa Rica entre 1940 et 1983

Forêts tropicales (sèches et humides), mangroves, toutes ont été affectées par une déforestation massive. Un vol en avion au-dessus du Costa Rica nous a permis de prendre conscience de ce phénomène. En survolant l'intérieur des terres, nous avons pu remarquer que la forêt dense a laissé place par endroits à de vastes étendues de plantations.

Les causes de la déforestation sont multiples. Son ampleur est liée à la poussée démographique qu'a connue le pays et à la répartition nouvelle des costariciens qui se concentrent à 60% dans la seule vallée centrale. L'impact écologique de cette évolution s'est fait sentir dans tout le pays : croissance des besoins alimentaires, développement des réseaux

routiers et des flux liés à la distribution, extension des villes, développement d'un réseau de centrales hydroélectriques et de barrage sur la ligne des eaux.

Le pâturage pour l'élevage de bétail est devenu le principal concurrent de la forêt. L'industrie de la coupe du bois a contribué à la destruction de grandes régions. Les cultures de café, de banane ou les cultures vivrières, à un moindre niveau, ont aussi participé aux raisons de la déforestation.

D'après de récentes enquêtes du *World Resources Institute*, le Costa Rica est l'un des pays où les forêts ont été défrichées le plus vite (presque 4% par an). Néanmoins, la déforestation est toujours rapide et en raison du manque de moyen pour engager des gardes forestiers, certains secteurs reculés de parcs nationaux ont aussi été déboisés illégalement.

L'abattage massif d'arbres a eu des conséquences sur le sol : l'absence de protection végétale, a favorisé son érosion et entraîné son lessivage et son appauvrissement ainsi qu'un ensablement des cours d'eau.

Un autre problème majeur est celui de l'amplification du braconnage. En effet, la déforestation a rendu plus accessible les forêts très denses avec une biodiversité importante qui étaient jusque-là protégées par leur couverture végétale importante.

Si certaines zones restent encore protégées, sans intervention humaine, c'est parce que dans certaines régions, les routes et les ponts étant en mauvais état, la pénétration de l'homme à l'intérieur des terres est de fait limitée, donc la biodiversité intacte.

Le climat au Costa Rica avec ses fortes pluies, ses fréquents tremblements de terre, son importante humidité et érosion amènent une détérioration rapide des infrastructures mais également des câbles électriques qui peu entretenus favorisent l'électrocution de nombreux animaux. Pour ces animaux, les câbles électriques jouent le rôle de passerelle d'une zone à une autre là où la route a fragmenté leur habitat.

L'absence de signalisation pour les traversées d'animaux au niveau des routes, même si elle est existante et bien développée dans certaines régions, est quasi inexistante dans d'autres (dont dans la côte caraïbe) et nombreux sont alors les animaux blessés ou écrasés lors de leur traversée de routes.

Les conséquences de cette déforestation massive auraient pu être dramatiques pour la survie de la biodiversité animale (et végétale) mais paradoxalement, cette période de grande déforestation, la crise des ressources traditionnelles (bananes, café) au cours des années 80, ont amené le Costa Rica à se saisir de manière opportune des retombées de cette expérience pour devenir promoteur d'une discipline nouvelle : la protection de la nature et l'écotourisme.

1.3. La résilience du Costa Rica

Ce petit pays appelé « la Suisse de l'Amérique centrale » est alors devenu l'un des pionniers de l'écotourisme et de la protection de la biodiversité alors que chez tous ses proches voisins règnent à plus ou moins grande échelle, la corruption, la pauvreté et l'instabilité politique. Le Costa Rica œuvre afin d'allier au mieux le territoire humain et le territoire animal. La déforestation avait mis en danger de nombreuses espèces d'animaux, leur territoire étant de plus en plus réduit au profit de l'homme mais une politique de conservation de la biodiversité a pu rééquilibrer cette tendance.

La politique de conservation de la biodiversité de ce pays va jouer un rôle important à deux points de vue. Tout d'abord au niveau local il va permettre de préserver l'équilibre naturel des écosystèmes mais également permettre la mise en valeur du patrimoine et valoriser l'économie du pays. Ensuite au niveau international, l'intérêt touristique du pays ne va cesser de croître et aura une influence sur l'économie du pays et son image de leader dans l'écotourisme.

Plusieurs facteurs ont contribué à ce que le Costa Rica soit un pionnier de l'écotourisme.

Pays sans armée depuis 1949, le Costa Rica n'ayant pas de dépenses militaires consacre depuis plus d'un demi-siècle l'essentiel de son budget à des politiques sociales et environnementales.

Le Costa Rica est un pays qui, à partir des années 1980, se positionne progressivement dans le paysage du tourisme mondial. Les revenus tirés du tourisme dépassent ceux de la production de bananes et de café et la majeure partie des bénéfices provenant de cette activité reste dans le pays et contribue à l'augmentation du niveau de vie de la population locale.

De plus, de par ses choix politiques, le Costa Rica fait figure d'exception et renvoie à l'international, l'image extrêmement positive d'un pays pacifique, démocratique, éduqué, sans armée, contrairement à ses pays voisins, politiquement instables. La politique étrangère du Costa Rica se voulant neutre, le pays a pu lier rapidement des bonnes relations avec les États-Unis.

Ce pays dispose de beaucoup d'atouts. En peu de temps il est possible de passer de la mer à la montagne, ce qui attire autant des sportifs (pays du surf, du vtt...), que des familles. Il dispose également de beaucoup de ressources pour les passionnés de la nature avec son immense biodiversité.

Il s'engage aussi dans la protection de sa faune et de sa flore afin de pouvoir préserver ses ressources tout en ayant su mettre en valeur des activités touristiques originales (voyages dans la canopée par des ponts suspendus pour observer faune et flore, trajets en barques ...).

Au vu de ces différents atouts de base, il n'est pas surprenant que l'écotourisme ait pu prendre toute sa place et soit en plein essor. Par le biais de l'écotourisme, le gouvernement veut que les revenus engendrés par cette activité servent à valoriser des projets environnementaux en dynamisant l'économie locale. L'écotourisme doit avoir un impact positif, par exemple, en faisant payer la visite d'un parc naturel, dont les revenus permettront de faire travailler la population locale.

Plus de 70% des voyageurs étrangers au Costa Rica, visitent au moins un espace naturel, et la moitié d'entre eux viennent ici uniquement pour la faune et la flore³. La popularité du pays est telle qu'entre la fin des années 1980 et le milieu des années 1990 la moyenne annuelle de visiteurs a doublée ; aujourd'hui près de 1,4 millions de touristes choisissent le Costa Rica chaque année. Le gouvernement a su mettre un point d'honneur à éduquer la population locale par des campagnes de sensibilisation. Il a su promouvoir auprès de cette population la valeur économique du tourisme et ses conséquences positives sur tous les secteurs d'activités. L'écotourisme, en plus d'être source d'emplois pour les costariciens (emplois directs ou stimulation de l'économie périphérique) a été pour eux un puissant vecteur d'éducation. La population costaricienne est désormais consciente de la valeur de son environnement naturel.

³ D'après le site web : Geotourweb.com p.48

Le gouvernement du Costa Rica s'est attaché à rendre accessible l'écotourisme à un large éventail de la population favorisant ainsi la sensibilisation à l'environnement de la population locale et des étrangers.

L'État costaricien intervient dans le développement touristique du pays à travers le contrôle de son image. Il s'efforce de projeter, à l'international, l'image d'un pays qui est pacifique, écologiquement évolué, riche d'une exceptionnelle biodiversité et dont le territoire est majoritairement protégé pour pouvoir profiter de l'engouement croissant au niveau mondial pour le tourisme durable. Protecteur de la biodiversité de l'environnement, des acquis ancestraux, des traditions et des populations indigènes, il attire la reconnaissance internationale, renforçant ainsi sa puissance économique.

Pionnier de l'écotourisme et de la biodiversité, le Costa Rica envisage de devenir d'ici à 2021 le premier état du monde à atteindre la neutralité climatique. Ce pays fait preuve d'une certaine avance dans la prise en compte du développement touristique par l'État par un programme de certification de l'écotourisme piloté comme un des éléments d'une stratégie nationale publique.

1.4. Les faiblesses de l'engagement écotouristique

Cependant, le Costa Rica est un pays où la corruption reste très importante autant dans la politique que dans les forces de l'ordre. Les autochtones parlent « d'un manque de volonté politique ». L'aménagement du territoire au Costa Rica est un domaine où les actions de formation et les réglementations sont encore particulièrement insuffisantes et où nous pouvons remarquer une inapplication partielle des lois votées. La zone caraïbe est plus particulièrement concernée, c'est la plus grande zone de corruption du pays, celle qui est la plus délaissée par le gouvernement.

De par ce manque d'application pratique, il est fréquent de voir des lieux pratiquant l'écotourisme s'éloigner des principes qui y sont rattachés. La raison majeure de cette mise en pratique est la forte explosion touristique qu'a connue le Costa-Rica. Les diverses infrastructures touristiques du pays sont plus intéressées par le profit que par la conservation de la biodiversité et de l'environnement. Selon les autochtones, il ne sera pas rare de voir un hôtel « écotouristique » déverser ses eaux usagées directement dans l'océan ou la rivière au lieu de mettre en place un traitement des eaux usagées.

Le Costa Rica ne possède pas de plan écologique. Les parcs nationaux, les refuges et les réserves biologiques disposent de leurs propres plans de gestion (gestion décentralisée) ce qui peut être problématique notamment sur fréquentation de certains sites. Par exemple, nous pouvons mettre en opposition quelques zones protégées comme le parc Corcovado ou la Amistad qui acceptent un nombre restreint de visiteurs par jour au parc Manuel Antonio qui fait partie des zones à absence de réglementations, qui est sûr fréquenté (environ 1000 personnes par jour en haute saison) et qui commence à présenter des signes de dégradations environnementales importantes. Bien que le gouvernement prenne des mesures en vue d'améliorer ces problèmes, celles-ci sont insuffisantes. Ce parc reste un parfait exemple du non-respect des lois et de la destruction de l'environnement pour implanter des infrastructures lourdes telles qu'hôtels et restaurants en vue de faire du profit.

1.5. Les acteurs impliqués dans l'écotourisme et la préservation de la biodiversité

L'écotourisme et la préservation de la biodiversité au Costa Rica impliquent plusieurs acteurs (Fig.11).

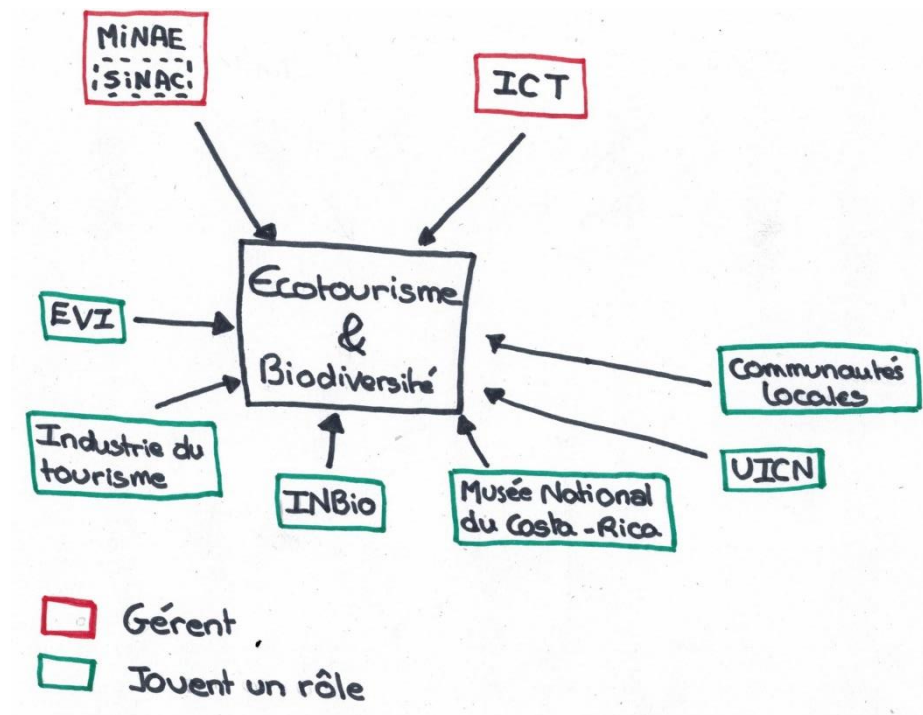


Figure 11 : Organigramme des acteurs impliqués dans l'écotourisme et la préservation de la biodiversité au Costa Rica. Réalisation : Sire T., 2018

Pour ce schéma, nous avons décidé de regrouper ensemble les termes d'écotourisme et de biodiversité car ces deux notions sont étroitement liées avec des fortes interactions entre elles.

L'écotourisme est géré par deux administrations très puissantes, l'institut costaricien du tourisme et le ministère de l'environnement et de l'énergie.

- **L'Institut Costaricien du Tourisme (ICT)** crée en 1955, est chargé de promouvoir le développement touristique. L'un de ses objectifs est également de pouvoir améliorer le niveau de vie des costariciens, tout en préservant un équilibre socio-économique, la protection de l'environnement et de la culture. Grâce aux nombreux efforts des relations publiques et de promotion de la destination l'image du pays est largement diffusée à

l'extérieur avec les slogans « Costa Rica sans Additif Artificiel » et « Pura Vida » (Vie Pure). L'ICT réussit sa mission car au milieu des années 1980, la nature tropicale est un paramètre déterminant dans le choix de nombreux visiteurs.

L'ICT essaye également d'encourager un tourisme interne depuis les années 1980 afin de pouvoir rentabiliser les infrastructures lors des saisons basses du tourisme international en mettant en place des tarifs préférentiels pour les locaux. Cette mesure va permettre de gagner des bénéfices tout en permettant une éducation environnementale vis-à-vis de la population locale qui va participer au développement touristique et mieux connaître son territoire. Cela leur permettra ensuite de se sentir acteur de la protection et de mieux conserver la biodiversité dont le pays dispose.

En mettant en œuvre en 1997 un label de certification pour la durabilité touristique, conçu pour pousser les entreprises touristiques à adopter une démarche éco-responsable, l'Institut costaricien du Tourisme (ICT) a été novateur en la matière.

- **Le Ministère de l'environnement et de l'énergie (MINAE)** : est l'institution chargée de la mise en œuvre, la gestion et l'administration de la biodiversité au Costa Rica. Cette agence gouvernementale coordonne la participation des institutions publiques et privées pour tout ce qui a trait à la mise en œuvre des politiques, des stratégies et des actions liées à la conservation et aux ressources naturelles du pays. Elle gère les parcs nationaux et les réserves de la faune du Costa Rica.

Par l'existence du MINAE, l'état a cherché à poser un cadre institutionnel approprié pour la protection globale des ressources naturelles du pays. Le MINAE s'est fixé comme l'un de ses principaux objectifs la consolidation du système national des aires de conservation (SINAC).

Il assure également le leadership dans le domaine de l'énergie : Le Costa Rica produit 95% d'électricité verte grâce à ses centrales hydroélectriques, à ses sources thermales et à l'énergie éolienne.

Le MINAE a développé plusieurs programmes de conservation de la faune en danger d'extinction. Il vise à améliorer la législation environnementale, le renforcement des politiques de préservation des animaux et la sensibilisation du public.

- **Le Système national d'aires de conservation (SINAC)** est l'une des unités du MINAE. Le SINAC est spécialisé dans les politiques relatives à la conservation. Administrativement, le SINAC est un système composé de sous-systèmes appelés zones de conservation.

Onze zones de conservation ont été créées avec une gestion décentralisée de la biodiversité et la participation active des communautés locales entourant les aires protégées.

- **L'association Eco Voluntariat International (EVI).** L'Eco Voluntariat International est une association créée en 2014 dont le but est d'intervenir pour la protection des espèces animales et de l'environnement dans le monde, ainsi que de consolider un lien respectueux entre les humains et la nature.

L'association agit grâce à des projets de soutien, de communication et de sensibilisation.

- **Les communautés locales** jouent également un rôle important pour l'écotourisme. C'est en premier lieu, leur territoire et lieu de travail qui attirent les touristes. Les locaux sont des acteurs clés pour la préservation des ressources naturelles tant, à l'intérieur qu'à l'extérieur des aires protégées. C'est à travers eux, leur implication et leur éducation au respect de l'environnement, ainsi que leurs connaissances locales ou traditionnelles que les touristes pourront à leur tour être interpellés, sensibilisés à ces questions.
- **L'industrie du tourisme** inclut tous les organismes qui offrent des biens et services aux touristes, comme les opérateurs touristiques, les agents chargés de l'organisation des voyages, le personnel des hôtels et petites auberges ou encore les guides touristiques. Pour l'écotourisme, les membres de l'industrie du tourisme sont des alliés importants car ils sont en mesure d'exercer une influence sur les voyageurs. Ils peuvent les encourager à adopter un comportement respectueux vis-à-vis de l'environnement et limitant les impacts négatifs sur les aires protégées. Les agences réceptives de tourisme du pays proposent par exemple un tourisme authentique et responsable. L'industrie du tourisme joue également un rôle clé dans la promotion de l'écotourisme en parvenant jusqu'aux voyageurs au moyen de publications, par internet et par d'autres modes de promotion.

- **L'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (UICN)** : L'UICN est l'autorité mondiale pour la conservation de la nature et des ressources. Son objectif est de promouvoir le développement durable et la conservation de la biodiversité. Il est constitué de plus de 1000 organisations membres dont une centaine d'organismes gouvernementaux, 800 non gouvernementaux (ONG) et la société civile pour une stratégie commune de développement durable. L'UICN a une liste rouge qui permet de connaître l'état de la biodiversité dans le monde. Le *RSG (Re introduction Specialist Group)* est l'unité de L'UICN spécialisée dans la réintroduction.
- **L'Institut National de la Biodiversité (INBio)** crée en 1989. Il cherche à connaître la biodiversité en partant du principe que le meilleur moyen de la conserver est de l'étudier, la valoriser et l'utiliser pour améliorer la qualité de vie des êtres humains. C'est une organisation de la société civile à caractère non gouvernemental et sans but lucratif. Elle est reconnue d'intérêt public et elle œuvre à l'étroite collaboration de divers « organes » du gouvernement, des universités, des entreprises et des institutions publiques et privées à l'intérieur et à l'extérieur du pays.

Cette institution a plusieurs objectifs :

- Faire l'inventaire du vivant sur le territoire Costaricien.
- Conserver la biodiversité
- Assurer la communication et l'éducation de la population (costaricienne mais également étrangère). Une grande partie de cet objectif se centre sur le INBioparque, un parc thématique inauguré en 2000 dont le but est de familiariser les visiteurs à la richesse naturelle du Costa Rica.
- Mettre en place un projet « Bioinformatique » qui a pour but de développer et appliquer des outils informatiques pour aider au processus d'administration et d'analyse des données sur la biodiversité. Ces données collectées sont transférées au Musée National du Costa Rica.
- Chercher l'application commerciale des ressources de la biodiversité. L'INBio s'est avérée être une institution pionnière dans l'établissement des conventions pour des recherches sur des substances chimiques présentes dans les plantes, insectes,

organismes marins et microorganismes qui peuvent être utilisées dans les industries pharmaceutiques, médicales, biotechnologiques, cosmétiques, nutritionnelles et agricoles.

L'INBio a été créée à partir d'une initiative nationale pour se convertir dans une dynamique internationale qui cherche à intégrer la conservation et le développement. Par exemple l'application de la connaissance scientifique de la biodiversité aux activités économiques comme l'écotourisme, la médecine, l'agriculture...

- **Le Musée National du Costa Rica** fondé en 1887 et ouvert au public en 1930 qui est une institution destinée à préserver et à promouvoir l'histoire du pays. Le musée est organisé autour de trois grandes thématiques, elles-mêmes divisées en divers secteurs.

Le secteur en relation avec la biodiversité s'appelle : « Histoire naturelle ». Cette partie est dédiée à l'étude et la préservation de différents animaux, roches, insectes en plantes.

Pour cela, ce secteur est séparé en quatre sous-secteurs.

- « **L'herbier national** », qui regroupe un bon nombre d'espèces de la flore du Costa Rica (environ 200 000 types de plantes et d'herbes).
- « **L'ornithologie** », qui rassemble 10 000 spécimens d'oiseaux (empaillés ; sous forme de squelettes et en nidifications).
- « **L'entomologie** », où l'on peut observer 19 272 spécimens de papillons diurnes et 12 648 spécimens d'autres insectes.
- Et « **la mastozoologie** », qui compte 1735 spécimens de mammifères. Cela représente 154 espèces soit 65% de la faune du pays.

Ce musée permet donc de découvrir l'histoire naturelle du pays afin de connaître au mieux sa biodiversité.

Afin de préserver la biodiversité et dans le cadre de leur action éducative, les parcs jouent également un rôle d'acteurs car ils initient les touristes à l'écologie par le biais de la promotion d'associations telles que Conservation Internationale, Ligue de conservation de Monteverde, *Rainforest Alliance* (association pour la défense des forêts pluviales basée à New York), *World society for the production of animal...*

2. Des outils pour la conservation de la biodiversité au niveau national

2.1. Une politique novatrice

Suite à cette déforestation, qui fût une grande menace pour les écosystèmes et la biodiversité, suite à l'effondrement de l'économie des ressources habituelles (essentiellement bananes, café), et suite à l'expansion de l'économie liée au tourisme (boom du tourisme en 90), le pays a su mettre en place une politique de conservation de la biodiversité par l'application de plusieurs mesures et lois.

2.1.1. Politique de reboisement et implication de la population locale

En 1988, le gouvernement a institué une politique favorisant le reboisement. Des arbres ont alors été plantés sur une superficie de 647 ha. Une politique de reboisement intensif s'est ensuite poursuivie. A titre d'exemple, plus de 5 millions d'arbres ont été plantés pour la seule année 2007. Cette stratégie de reboisement est financée depuis 1996, par une taxe sur les énergies fossiles qui permet d'allouer 3,5% des sommes perçues au fond national de financement des forêts, lequel rétribue les propriétaires terriens pour qu'ils conservent leur parcelle forestière.

Conscientes des dégâts écologiques, de la déforestation et de ces répercussions sur la faune, plusieurs associations se sont créées ou mobilisées pour favoriser l'effort de reboisement. Ce sont des organisations à but non lucratif. Leur principale mission est d'éduquer les gens sur l'importance de protéger la forêt, d'arrêter la détérioration de l'environnement, de restaurer les écosystèmes qui constituent des habitats pour la faune. Ces associations mettent à contribution les petits paysans du pays « les campesinos ».

Depuis plus de 20 ans, le groupe Arbofilia, l'une des plus connues de ces associations, a, à titre d'exemple, mis sur pied un ambitieux programme de « régénération écologique ».

Des biologistes travaillent à l'éducation des paysans pour ce qui est de la plantation d'arbres et de la reforestation. En retour de cette aide technique, les associations les invitent à s'engager à ne jamais couper d'arbres, à ne pas brûler de champs (une pratique qui était courante au Costa Rica) et à ne pas chasser des animaux menacés d'extinction.

Toutes les mesures de reboisement mises en place depuis les années 85 ont permis au Costa Rica de récupérer 25% du territoire boisé, passant de 25% en 1985 à 50% en 2013 (chiffres du MINAE).

2.1.2. Protection des réserves et des parcs nationaux

Dès les années 60, l'État a pris la décision de protéger les écosystèmes les plus exceptionnels.

Le Costa Rica a actuellement plus de 27% de son territoire terrestre et plus de 9% de son territoire maritime en zones écologiques protégées. Nombreuses sont ces zones strictement protégées de toutes extractions en ressources naturelles. A l'origine de la mise en place de la protection des réserves et des parcs nationaux, deux écoles s'opposaient :

- La première dite « parquiste » s'inspirait de l'expérience nord-américaine de parcs gérés par l'État en dehors de la participation des populations rurales.
- La seconde, dite du « développement durable » associe les populations rurales dans une gestion à long terme des ressources et intègre les cycles économiques et écologiques. Elle met en valeur la ressource essentielle de la zone, la biodiversité.

Les premiers parcs et réserves protégés, l'ont été sur le modèle du réseau des parcs naturels des Etats-Unis (Modèle parquiste).

Les parcs constituaient une partie très importante des aires protégées avec 8% du territoire national. Cependant celui-ci a subi un infléchissement lorsque les thèses du libéralisme de la banque mondiale et du FMI se sont imposées aux pays en voie de développement. Ces institutions ont alors favorisé le retrait de l'État et l'émergence des groupes privés, le plus souvent étrangers, qui sont, par exemple, à l'origine de la réserve biologique de Monteverde dans la cordillère de Tillàran.

Peu à peu le contexte national et international est devenu favorable à une stratégie de développement associant écologie et économie qui s'est imposé au début des années 1980 à la suite d'une prise de conscience des enjeux de l'environnement par les milieux économiques et financiers.

Le Costa Rica étant un tout petit pays le fait de vouloir protéger les forêts était perçu comme un frein à la prospérité des agriculteurs et éleveurs. Il fallait donc protéger un maximum les forêts tout en essayant de faire travailler les habitants de la région.

Avec le soutien de la Communauté économique Européenne, le gouvernement costaricien a mis en œuvre une stratégie de concertation, entre les différents acteurs économiques et écologiques. Ces espaces de concertation qui réunissaient les compagnies bananières, les exploitants agricoles et les écologistes visaient à trouver un consensus entre axe des projets de rentabilisation de l'environnement et axe des projets d'exploitation agraire, forestière et touristique.

La clé du succès était dans la conviction que le tourisme rapporterait plus de revenus qu'une exploitation tout en gardant la nature intacte.

Plus de 27 % du territoire a été aménagé pour être protégé au sein de plus de 190 réserves biologiques, parcs nationaux, réserves forestières, refuges nationaux de la vie sylvestre et zones protégées dont 13 % dans le cadre du système de parcs nationaux, afin de sauvegarder les différents biotopes ainsi que la faune et la flore du pays. C'est l'un des pourcentages les plus élevés mondialement car il représente approximativement 1100000 ha de territoires protégés.

L'état par l'intermédiaire du SINAC (Système National des Aires de Conservation) a également élaboré un projet afin de regrouper les parcs nationaux, les réserves privées et les forêts nationales proches sur le plan géographique pour créer onze zones de conservation couvrant tout le pays.

Ce système a permis de créer des plus vastes zones d'habitats, permettant ainsi de gérer un ensemble plus grand ou peuvent résider plus d'espèces ainsi que confier l'administration des parcs nationaux à des organes régionaux pour permettre une gestion plus individualisée.

En 1963, la *Reserva Natural Absoluta* (Réserve nationale absolue) Cabo Blanco devint la première zone naturelle protégée au niveau fédéral. Ce parc fût créé par le suédois Nils Olaf Wesberg après 3 ans de démarches et 30 000 dollars nécessaires à l'achat des 1172ha que comprend maintenant la réserve.

En 1995, on comptait plus de 125 sites protégés par le gouvernement, notamment des parcs naturels, des réserves de faune, de flore et de forêt. Le succès poussa aussi les propriétaires à créer des réserves privées.

Le pays est également inscrit au patrimoine mondial UNESCO par le biais de trois de ces sites naturels :

- Parc national La Amistad, qui se situe entre le Costa-Rica et le Panama (1983)
- Parc national de l'île Coco (1997)
- Et la zone de conservation du Guanacaste (1999).

Cependant, si le fonctionnement du système des parcs nationaux paraît idéal sur le papier, un rapport publié par la SINAC souligne que beaucoup de parcs ne sont en fait pas protégés. Presque la moitié de ces parcs est détenue par des propriétaires privés. Le gouvernement n'a pas le budget suffisant pour racheter ces parcs, ni pour aménager les réserves privées. À l'intérieur du pays, les responsables des aires protégées doivent résoudre un problème d'importance capitale. Il faut continuer de convaincre les fermiers de ne plus tuer les pumas et les jaguars qui dévorent leur cheptel ainsi que dissuader les braconniers qui vont enlever les animaux pour les revendre sur le marché noir.

Les parcs se situant dans des régions reculées notamment dans la zone Caraïbe, subissent un problème majeur financier. En effet, les visites dans ces parcs sont très rares et par conséquent ceux-ci vont souffrir d'un manque de ressources humaines.

2.1.3. Protection de la faune par les lois

- **Interdiction des animaux sauvages dans les cirques**

Très en avance pour la protection des animaux sauvages, en 2002 déjà, le Costa Rica votait une loi interdisant les animaux sauvages dans les cirques.

- **Interdiction des delphinariums**

Ce pays a également interdit les delphinariums en 2005 en jugeant que les conditions de vie des dauphins dans ces espaces trop éloignés de leur habitat naturel vont à l'encontre du désir de sensibiliser le public à la protection de la biodiversité. La loi interdit la mise en captivité des cétacés.

- **La chasse commerciale interdite au Costa Rica**

En 2012, l'assemblée du Costa Rica a adopté une modification de la loi sur la vie sauvage en interdisant la chasse sportive commerciale. Cette loi est une loi d'initiative populaire soutenue par 177 000 citoyens (le système d'initiative populaire existe au Costa Rica depuis 2005). La chasse ne sera donc plus tolérée que dans le cadre de recherches scientifiques et de contrôle des espèces. La réglementation sanctionnera les contrevenants par des amendes pouvant atteindre 3.000 dollars (2.300 euros).

« CE QUE DIT LA LOI :

Interdiction de chasse des animaux sauvages

– Interdiction de domestiquer des espèces sauvages comme les singes, les iguanes, les aras, les paresseux et certaines espèces d'oiseaux

– Le respect des traditions indigènes dont les us et coutumes seront identifiés et autorisés par la loi

– la loi renforcera l'obligation de l'Etat d'assurer les activités de développement et de production liées à la gestion de la faune.

– Cette loi ne concernera pas les entreprises de pêche qui continueront leur activité sous la loi INCOPESCA »

Cette loi est historique et le Costa Rica encore une fois est un précurseur en Amérique latine.

- **Loi sur la protection animale**

En 2013 une grande manifestation pour une loi contre la maltraitance des animaux avait eu lieu dans les rues de la capitale. Des milliers de Costaricains accompagnés de leurs animaux avaient défilé dans les rues de San José pour demander un texte de loi punissant sévèrement les actes de cruauté sur les animaux.

En février 2015, le Costa-Rica a fait la une des journaux à cause d'un cas de maltraitance animale particulièrement barbare. Un toucan a été défiguré par des adolescents, qui l'ont frappé à coups de bâton et l'ont laissé pour mort. Le bec brisé, l'animal ne pouvait plus boire ni manger et était donc condamné à mourir. Par le biais des réseaux sociaux l'information s'est propagée à grande vitesse et a émue jusqu'à la presse anglaise.

Suite à la diffusion de photographies de l'animal mutilé, dans le pays, de nombreux costariciens se sont à nouveau mobilisés pour demander à ce que ses agresseurs soient traqués et punis.

Cette requête n'a pu aboutir puisqu'il n'y a actuellement aucune loi au Costa Rica qui punisse la maltraitance animale.

Dans les pays d'Amérique latine, il n'y a jamais de sanctions, contre les agresseurs d'animaux. Mais au Costa Rica le gouvernement tente de préserver aux yeux du monde son image de pays protecteur de la faune et de la flore.

En 2015, suite à l'agression du toucan et au cours d'une conférence de presse, où il évoquait la cruauté envers les animaux, le président a dénoncé de récents cas « sauvages et barbares » et, s'appuyant sur la mésaventure du toucan, il a déclaré : *« Je profite de cette opportunité pour lancer un appel aux différents groupes politiques, qu'ils s'accordent sur un projet de loi, afin que nous ayons les outils pour punir ce type de comportement qui est clairement inacceptable ».*

Le Costa Rica sera, à notre avis, le premier pays d'Amérique latine à adopter prochainement une loi sur la protection de la maltraitance animale.

- **Fermeture des Zoos**

En fermant les zoos, affirmant qu'il n'est plus question de détenir des animaux sauvages en captivité, le ministre de l'environnement René Castro, affiche une posture progressiste « *Nous nous débarrassons des cages avec la volonté d'interagir avec la biodiversité dans les parcs botaniques de manière naturelle. Nous ne voulons d'animaux en captivité ou enfermés d'aucune manière que ce soit ; hormis les rares cas où il faudrait en sauver l'espèce.* » Cette nouvelle loi entrée en vigueur en 2013 devait conduire à la fermeture de deux grands zoos du pays. Ceux-ci seront ensuite transformés en parcs ou jardins botaniques urbains. L'idée est de les aménager afin d'accueillir naturellement les oiseaux et les mammifères, en recherche d'espaces verts dans la ville. Les iguanes qui se promènent souvent dans les rues de la ville pourront par exemple y trouver refuge. Les animaux des zoos, eux, seront soit libérés dans la jungle, soit amenés dans des réserves naturelles.

Certaines de ces lois devancent celles de nombreux pays. La France par exemple a toujours des animaux sauvages dans les zoos, et des delphinariums. Ces lois qui visent à la protection de la faune et du maintien de la biodiversité visent également à protéger le premier plan économique du pays à savoir le tourisme. En effet, le Costa Rica est la première destination pour l'observation animalière au monde et la protection de toutes ces espèces est essentielle.

Cependant, d'après l'article du journal Le Monde : « Non, le Costa-Rica n'a pas fermé ses zoos et libéré ses animaux en captivité » de Maxime Vaudano en date du 01/09/2015, l'application de cette loi n'est toujours pas entrée en vigueur. Le gouvernement s'heurte à la *Fundazoo* qui administre les deux zoos en décidant d'arrêter de leur verser une aide financière et en boycottant l'arrivée de nouveaux animaux dans ces zoos. La mise en vigueur de cette loi devrait être effective en 2024, sous conditions que le nouveau président qui sera élu en 2018 ne change pas d'avis d'ici là.

Un autre problème se pose pour la mise en place de cette mesure. En effet, les animaux, habitués toute leur vie à vivre en captivité, ne pourront plus vivre leur vie d'animal sauvage. Le contact humain a modifié leur comportement et ils n'ont pas appris instinctivement à survivre dans la nature. Des espaces de transitions devront donc être mis en place pour leur réapprendre à vivre dans la jungle ou, à les préserver tout en ayant un espace adapté plus

grand que des cages. Le concept d'espace transitionnel qu'utilise Winnicott en psychologie pourrait prendre tout son sens dans un espace dit humanimal où les animaux, trop longtemps au contact des humains verraient leurs comportements modifiés et devraient alors suivre une « thérapie » de réadaptation.

2.2. L'éducation environnementale et les programmes de protection de la biodiversité

De nombreuses institutions gouvernementales et non gouvernementales sont impliquées dans la protection de l'environnement. L'éducation environnementale est élaborée pour s'intégrer à l'éducation scolaire et universitaire. Elle s'adresse aussi à la population responsable des dégradations, aux touristes et à la population autochtone.

Associé à L'INBio, l'INBioparque effectue en accord avec l'État, des actions d'informations et d'éducation sur l'importance de la biodiversité et de sa conservation. Visiteurs, touristes, scolaires, l'INBioparque cherche à atteindre tous les publics. Son parc écologique est ouvert au public et possède aussi un musée sur la biodiversité costaricienne.

Rainforest Alliance est une ONG internationale engagée pour la protection et la conservation des écosystèmes et de l'environnement. Elle est responsable de programmes de développement du tourisme durable en Amérique centrale.

Le Service des parcs nationaux est impliqué dans la formation continue des professeurs de science, il effectue des conférences dans les écoles sur la conservation.

L'Organisation des études tropicales. Cette organisation non gouvernementale organise un programme d'éducation environnementale en direction des enseignants, étudiants et habitants de ces zones.

Les programmes d'éducation et de préservation de la biodiversité sont multiples au Costa Rica. Maintes associations sont impliquées dans des programmes de protection de la nature. De même, de nombreux refuges d'animaux, parcs, réserves, vont au-delà du simple accueil du touriste, en faisant de la sensibilisation au respect de la biodiversité.

3. Présentation de la zone d'étude (côte caraïbe)

La côte caraïbe borde le pays à l'est, du nord au sud et est longée par l'océan atlantique. Elle se caractérise par une succession de plages de sable blanc et noir bordées par la forêt tropicale (*Fig.12 & 13*).

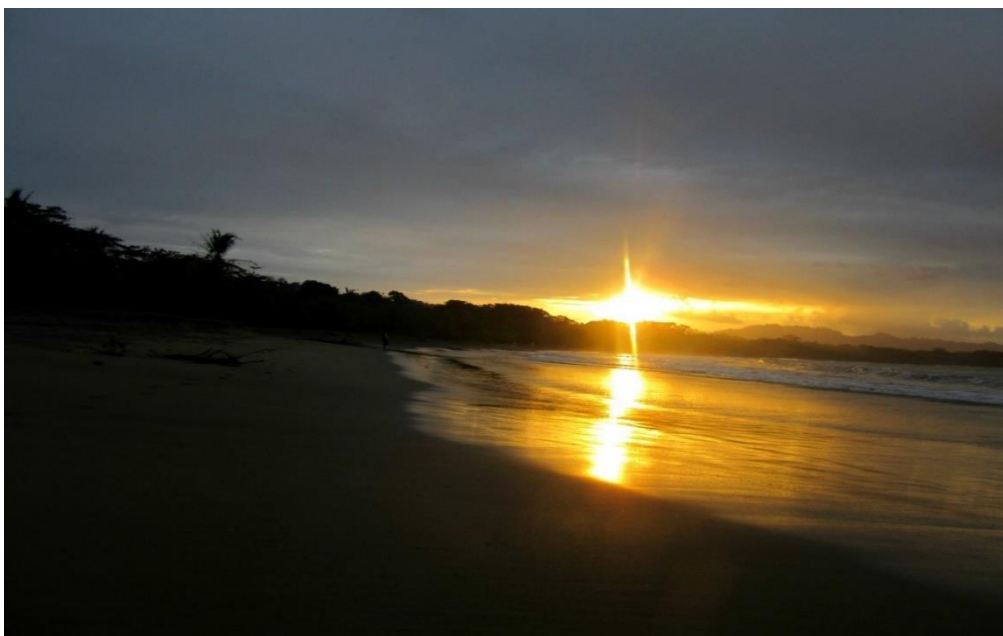


Figure 12 & 13 : Respectivement, photos d'une plage de Manzanillo et d'une plage de Puerto Viejo, Clichés : S.T, 2015

Un véritable contraste économique et culturel existe entre la côte pacifique facile d'accès et cette région longtemps contrainte à l'isolement. Au 16ème siècle, le relief montagneux, l'importance de la jungle et le paludisme ont contraint les Espagnols de s'y installer. Cette région a donc connu un développement beaucoup plus tardif que la côte pacifique. En comparaison à la région pacifique, elle manque de soutien politique et financier de la part du gouvernement fédéral de San José. Elle est très peu interconnectée d'un point de vue routier au reste du pays et pour aller en bus visiter d'autres zones du pays, un passage par la capitale est obligatoire (Fig.14). Ceci peut être très embêtant car cela constitue une perte de temps majeur pour les touristes venant visiter la zone contrairement à la côte pacifique mieux desservie.

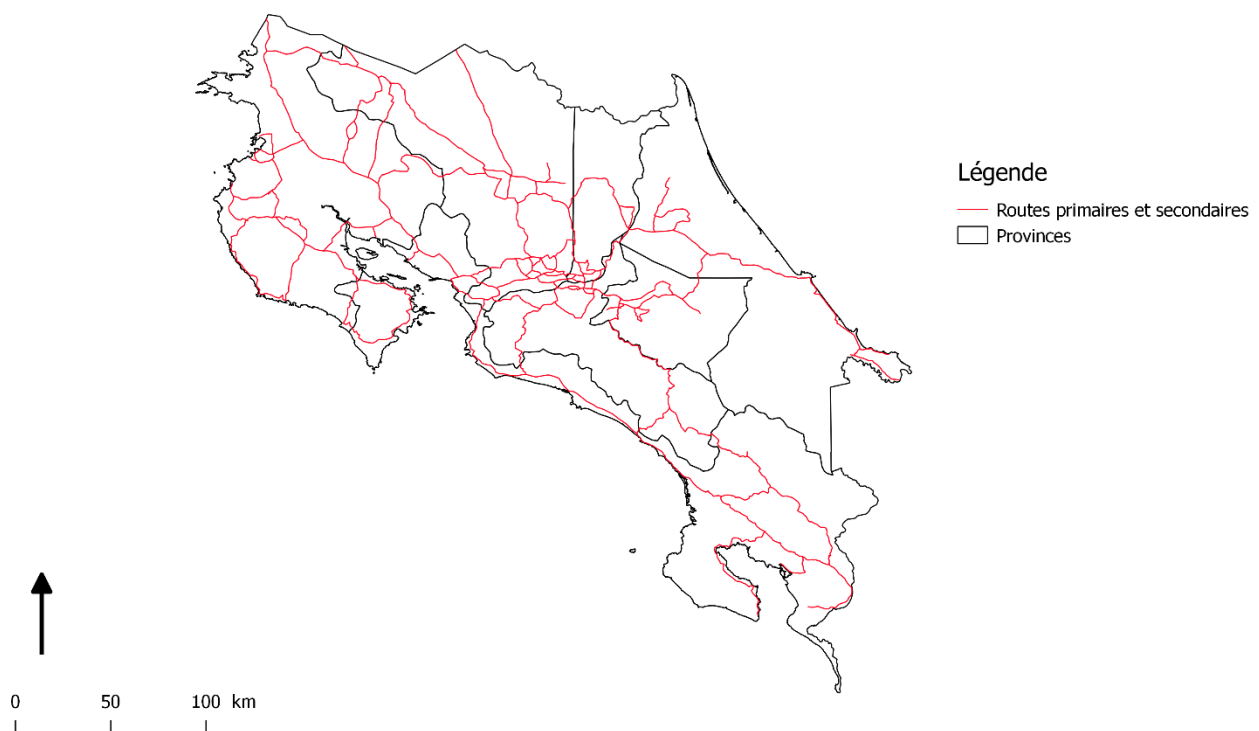


Figure 14 : Carte du système routier au Costa Rica. Réalisation : Sire T.,2017

Tout comme dans le pays, la corruption reste importante autant dans la politique que dans les forces de l'ordre. Les autochtones parlent « d'un manque de volonté politique ». L'aménagement du territoire est un domaine où les actions de formation et les

réglementations sont encore particulièrement insuffisantes et où nous pouvons remarquer une inapplication partielle des lois votées. La côte caraïbe, en plus d'être la plus grande zone de corruption du pays, est un point de passage important pour les trafiquants de drogue. Son patrimoine naturel est devenu la cible des braconniers. Le port de Puerto Limón, plus grand port du pays et la localisation proche de la frontière panaméenne favorise encore plus ce trafic. En effet, l'un des quartiers de Puerto Limón est habité par la mafia costaricienne qui récupère les animaux sauvages pour les faire passer illégalement au Panama et les envoyer ensuite aux États-Unis comme animaux domestiques ou pour revendre la peau quand il s'agit par exemple de félins (d'après les propos recueillis près d'un agent du MINAE)

Cette province est l'une des plus multiculturelles du Costa Rica, avec 17% de Jamaïcains (ou Afro-caribéen), un certain nombre d'asiatiques (spécialisés dans le petit commerce) et des communautés indiennes (Bribri et Cabécar) qui tentent de conserver leurs coutumes.

Chapitre 5

Le Jaguar Rescue Center, un projet touristique et environnemental novateur

1. Description du centre de réhabilitation et réintroduction de la faune

1.1. Localisation géographique

Le JRC et la Ceiba se situent aux alentours de Puerto Viejo de Talamanca, au sud de la province de Limón (Fig.16). La province de Limón s'étire sur 190km de longueur. Elle est limitée par le Panama au sud-est et par le Nicaragua au nord-est (Fig. 15).

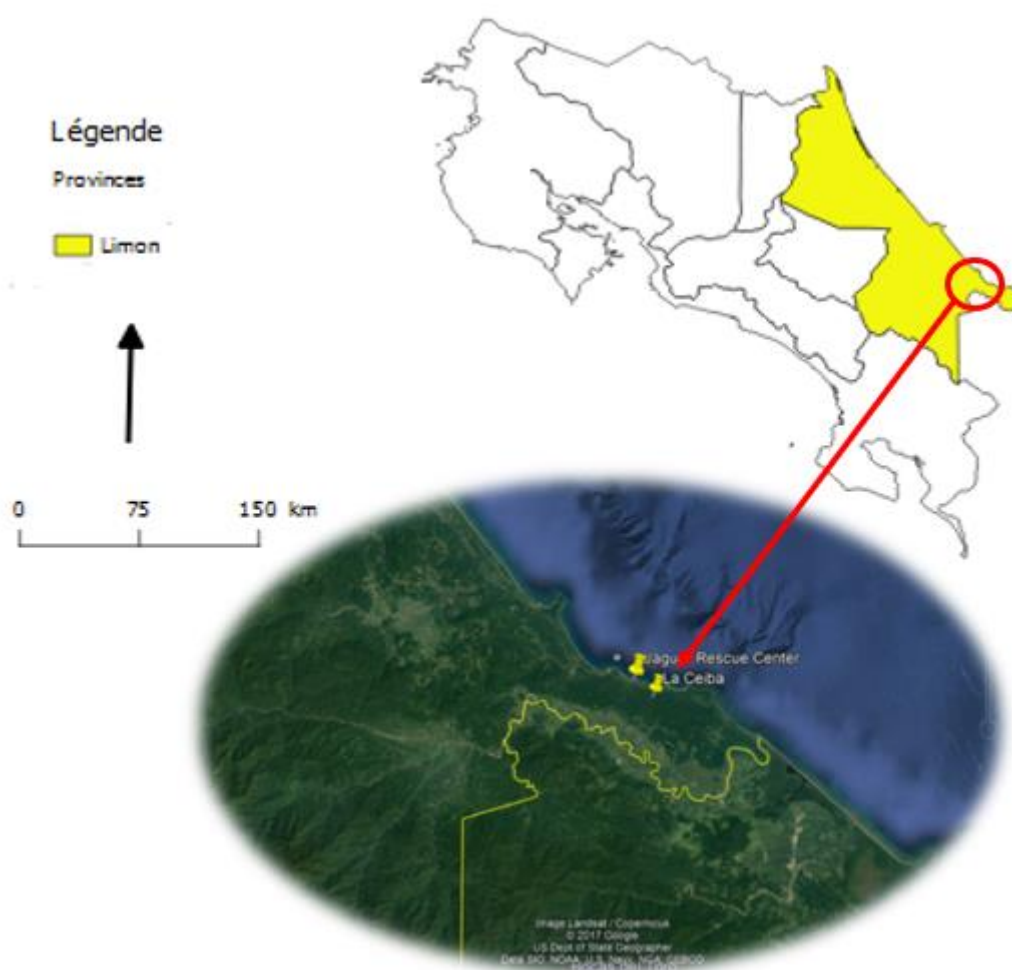


Figure 15 : Carte de localisation de la province de Limon. Réalisation : Sire T., 2017

Figure 16 : Localisation du JRC et de la Ceiba ; Source : Google Earth, 2017

1.2. Origine du JRC

Le *JRC* est une association à but non lucratif. Il est spécialisé dans la réhabilitation d'animaux sauvages et leur éventuelle réintroduction dans leur habitat naturel. Le projet d'un tel centre, a vu le jour grâce à Encarnación Garcia et Sandro Aliviani, biologistes de formation. Encarnación est diplômée en biologie à l'université de Barcelone et possède 15 ans d'expérience avec des mammifères et plus particulièrement des singes. Elle a travaillé 8 ans de sa vie dans un zoo de Barcelone avec le célèbre gorille albinos " Flocon de neige". Sandro a dédié sa vie aux animaux dès son enfance. Il est le fondateur du groupe *Atrox*, spécialisé en élevage de reptiles et d'amphibien.

En 2004 ils ont décidé de quitter l'Europe pour aller vivre au Costa Rica. Lorsqu'ils se sont installés, les personnes locales, sachant que deux biologistes vivaient ici, ont commencé à leur amener des animaux blessés. Suite à la prise de conscience de la maltraitance des animaux sauvages dans cette zone et au grand flux d'animaux qui étaient menacés par la déforestation et le braconnage, leur projet a vu le jour. En 2008 a été créé le centre *JRC*.

Pourquoi Jaguar ?

Le premier animal ramené au centre était un bébé jaguar. Sa mère avait été assassinée par des fermiers locaux, parce qu'ils pensaient qu'elle avait tué deux chèvres. Le petit était très déshydraté et malade. Malgré tous leurs efforts, en plus de n'avoir pas encore beaucoup de matériel disponible (ils n'avaient pas encore prévu de monter ce centre) il est mort. Juste après cette perte, Encarnación et Sandro ont voulu honorer le bébé jaguar, c'est ainsi que le nom ***Jaguar Rescue Center (JRC)*** est né.

De plus, pour les porteurs de ce projet, le jaguar représente l'esprit du roi de la jungle et sa mémoire vit dans chacun des animaux qu'ils sauvent. Depuis 2007, plus de 500 animaux ont été réintroduits. L'esprit du bébé jaguar continue à faire avancer le travail du centre à travers la mission " ***Aidez-nous à les aider*** ». Le jaguar est également l'animal le plus chassé en Amérique et c'est le symbole de la nature. Il reflète donc parfaitement la vision du centre qui a été créé à son nom.

1.3. Les acteurs concernés dans le bon fonctionnement du centre

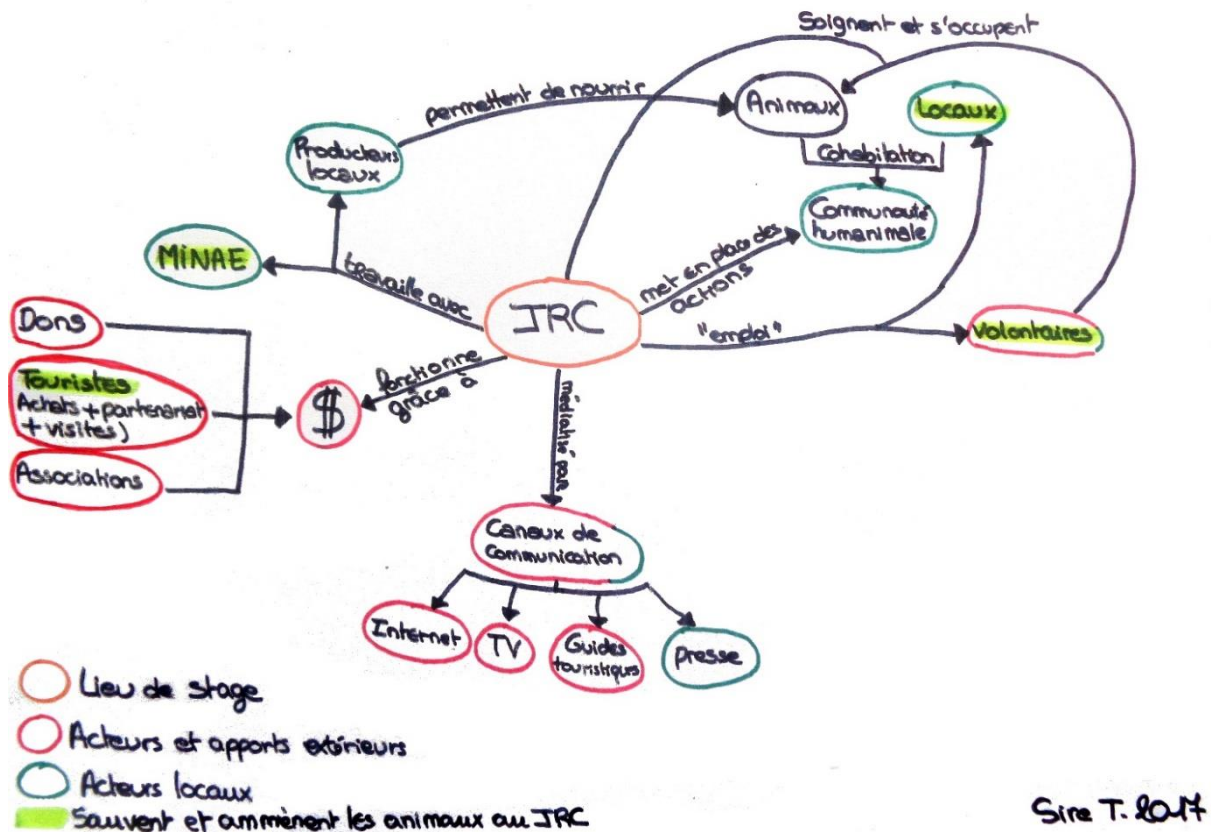


Figure 17 : Organigramme des différents acteurs mobilisés

La direction du centre est gérée par Encarnación Garcia. Depuis le décès de Sandro dans le courant de l'année 2015, la partie économe du centre est gérée par le beau-frère d'Encarnación : Joan Garolera. Le JRC emploie sept « salariés » pour le centre : un jardinier, une cuisinière, un vigile pour la nuit, un homme à tout faire, un ouvrier qui gère ces employés pour la main d'œuvre et ne travaillent qu'en cas de maintenance et/ou création de nouvelles installations et deux femmes qui s'occupent de la laverie. En ce qui concerne la Ceiba⁴, quatre « employés » travaillent sur place : un « manager » des animaux, deux hommes d'entretien qui s'occupent également de l'enregistrement des clients et une cuisinière (tous sont nicaraguayens et ou costariciens). Cependant, il faut savoir qu'au Costa Rica, dans la zone

⁴ Réserve naturelle de 50 hectares gérée par le JRC.

caraïbe sud notamment, il n'y a pas toujours de contrat de travail et les embauches se font un peu de bouche à oreille par engagement oral. Il est donc très difficile de savoir exactement le nombre « d'employés » de la structure. Le centre travaille essentiellement avec un système d'éco-volontariat. Les volontaires venus du monde entier, par leurs compétences diverses et variées, contribuent au bon fonctionnement du centre.

Le *JRC*, ne reçoit pas de subventions d'état. Il fonctionne majoritairement avec des donations. Leur slogan « Aidez-nous à les aider » qui figure sur leur page web, décline tous les types de produits dont ils ont besoin pour fonctionner : donations en argent mais aussi beaucoup en produits divers et variés utiles au fonctionnement (lait en poudre, couches, seringues, produits d'hygiène, gazes, thermomètre, couvertures...). La propriétaire du centre organise tous les 6 mois environ, une campagne de collecte de fonds par le biais d'une page internet. Les visites guidées, la vente de souvenirs dans le magasin du centre (Fig.18) et la restauration rapide proposée à la cafétéria du *JRC* (Fig. 19) sont une autre source de revenus.



Figure 18 : Photo du magasin de ventes de souvenirs et des tickets d'entrée. Réalisation : Sire T., 2018

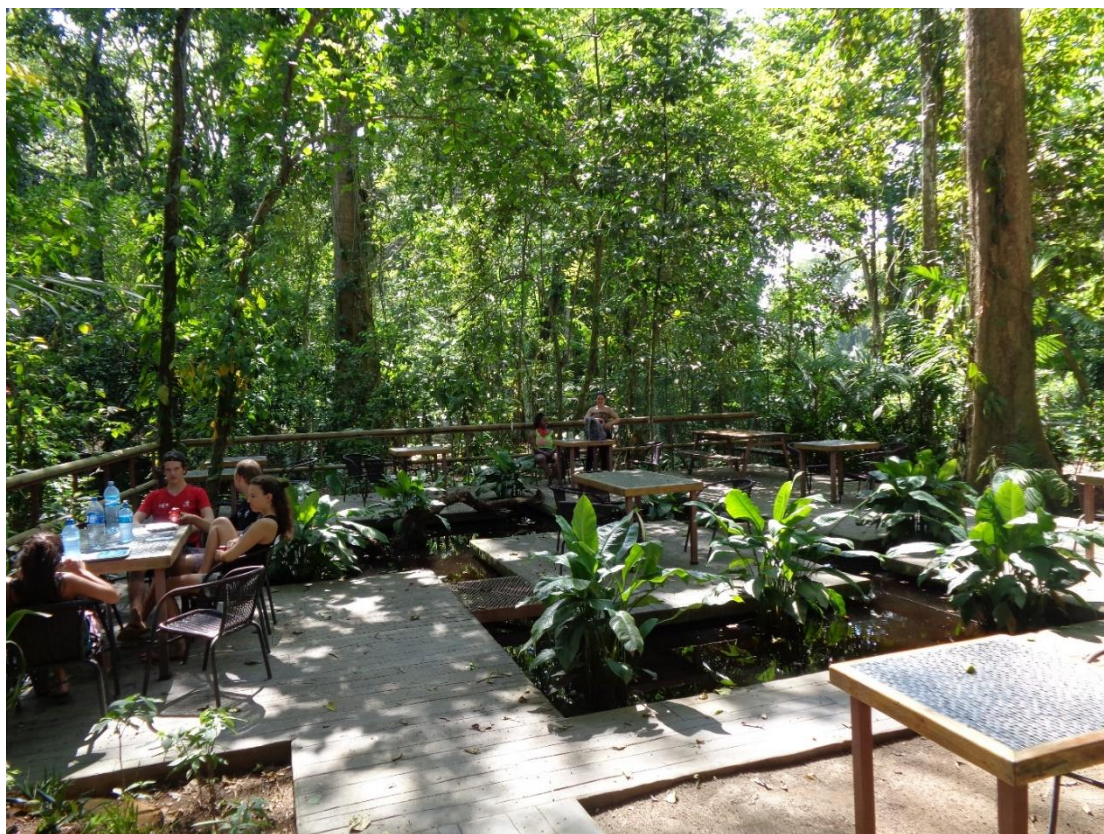


Figure 19 : Photo de l'extérieur de la cafétéria du JRC. Réalisation : Sire T., 2018

De plus, les volontaires participent financièrement au maintien et à l'entretien du centre et permettent de développer l'économie locale. En effet, le volontariat dans ce centre est payant et il n'y a aucune contrepartie matérielle pour l'aide fournie (ni logés, ni nourris, ni blanchis). Les visites guidées participent au projet de la protection de l'environnement par la sensibilisation des visiteurs à la protection de la biodiversité, à l'éducation et au respect de la nature et des animaux.

Le JRC, se démarque des autres centres par sa forte image. En effet ce centre possède un très bon site web où l'on peut trouver toutes sortes d'informations (Fig. 20) et il est très médiatisé de différentes manières.

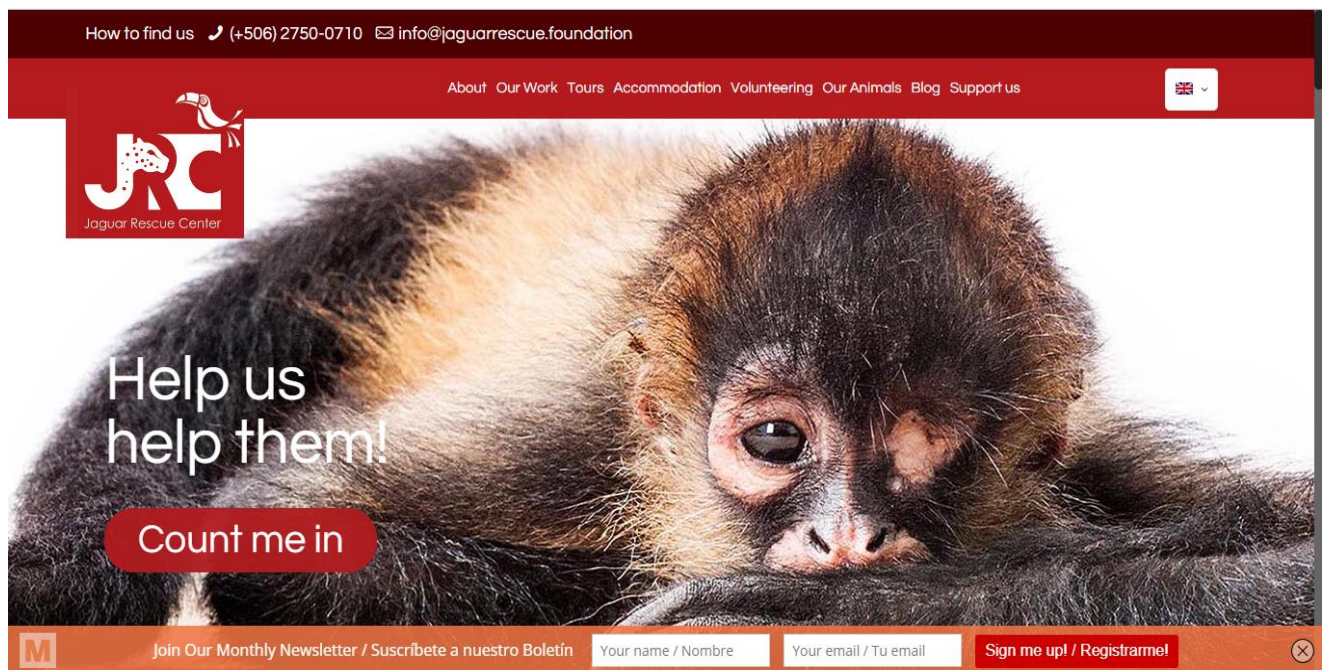


Figure 20 : Capture d'écran de la page d'accueil du site web du JRC. Réalisation : Sire T., 2018

Différentes chaînes télévisées, sont très intéressées par ce centre afin de créer des documentaires : BBC, Arte... De plus le JRC est maintenant connu de par le monde à travers la nouvelle publicité d'Ikea, tournée en 2015, dans la forêt à côté du centre avec les animaux recueillis par ce dernier.

Il est également connu du fait du nombre de personnes qui en parlent sur leur blog dans toutes les langues et dans différentes parties du monde. Par les guides touristiques tel que le *Lonely planet* ou le *Petit futé* ainsi que par certaines agences de voyage ou hôtels.

Les commentaires ainsi que les avis de *Tripadvisor* le placent en très bonne position des activités à réaliser à Puerto Viejo. C'est l'un des attraits touristiques incontournables à effectuer dans la zone caraïbe du pays (Fig. 21).

Puerto Viejo

▼

S'INSCRIRE

Puerto Viejo : informations

Hôtels

Locations vacances

Vols

Restaurants

Activités

...

Amérique centrale

>

Costa Rica

>

Limón (province)

>

Puerto Viejo

>

Puerto Viejo : toutes les activités

Sortir Puerto Viejo

>

Activités Puerto Viejo, Costa Rica

Voir la carte

<

Toutes les activités

Vos critères

Supprimer tous les filtres

Activités de plein air

Visites sur le thème de la nature et des espaces sauvages

Activités de plein air

✓

Visites sur le thème de la nature et des espaces sauvages (32)

Surf, planche à voile et kitesurf (10)

Camping et randonnée (8)

Écocircuits (8)

Plongée sous-marine et avec tuba (6)

Rafting et tubing (6)

Équitation et promenades (6)

Plus

▼

Météo rapide Puerto Viejo

Mois	Maximale	Minimale	Précip
mai	27°C	22°C	14 cm
juin	28°C	23°C	13 cm
juil.	28°C	23°C	10 cm
août	28°C	23°C	13 cm
sept.	28°C	23°C	12 cm
oct.	28°C	23°C	19 cm

Plus d'infos météo pour Puerto Viejo

Source :

Weather Underground

C°

|

F°

Trier par :

Classement

Réserver en ligne

Nous avons trouvé d'excellents résultats, mais certains sont à l'extérieur de Puerto Viejo. Résultats à 16 kilomètres de Puerto Viejo.

Limitier la recherche à Puerto Viejo.

Caribe Horse Riding Club Cocles

380 avis

N° 1 sur 4 Activités de plein air à Cocles

Correspondance parfaite: Visites sur le thème de la nature et des espaces sauvages

Plus d'infos

Jaguar Rescue Center

4 256 avis

N° 2 sur 33 Activités de plein air à Puerto Viejo

Correspondance parfaite: Visites sur le thème de la nature et des espaces sauvages

1 option de réservation

Caribe Fun Tours

134 avis

N° 3 sur 33 Activités de plein air à Puerto Viejo

Correspondance parfaite: Visites sur le thème de la nature et des espaces sauvages

2 options de réservation

Gecko Trail - Day Tours

456 avis

N° 4 sur 33 Activités de plein air à Puerto Viejo

Correspondance parfaite: Visites sur le thème de la nature et des espaces sauvages

Plus d'infos

Terraventuras Jungle Expeditions

382 avis

N° 7 sur 33 Activités de plein air à Puerto Viejo

Correspondance parfaite: Visites sur le thème de la nature et des espaces sauvages

5 options de réservation

Figure 21 : Capture d'écran des activités sur le thème de la nature et des espaces sauvages à réaliser à Puerto Viejo. Réalisation : Sire T. d'après le site web Trip Advisor, 2018

80

Le JRC possède également une page *Facebook* avec environ 25 000 mentions « j'aime » qu'ils actualisent fréquemment et qu'ils utilisent pour demander des donations lorsque le besoin s'en fait sentir (notamment pour le matériel) et faire suivre aux gens les différents animaux recueillis, leur vie dans le centre et les actions menées par le centre (conférences, journées de sensibilisation...). Le JRC est également relativement connu localement grâce à des articles de presse, par exemple la visite du président au centre en avril 2014.

En ce qui concerne l'approvisionnement de nourriture pour animaux, le JRC travaille et s'approvisionne depuis six ans avec un marchand ambulant en camion qui vend les fruits et légumes, achetés préalablement à différents producteurs locaux (Fig.22).



Figure 22 : Camion de fruits et légumes fournissant le JRC le lundi et le jeudi. Réalisation : Sire T., 2018

Pour la viande et le poisson ils sont achetés au marché local en négociant bien l'affaire (les prix de la viande et du poisson au Costa Rica sont relativement cher). Le centre dépense environ 2500 dollars par semaine seulement pour la nourriture des animaux.

Le centre accueille en permanence une bonne centaine d'animaux : primates, reptiles, amphibiens, oiseaux, félins... Les animaux peuvent arriver au centre de trois manières différentes.

- **Les locaux**, qui retrouvent des animaux orphelins appellent le centre : parfois, c'est parce qu'ils ont un serpent chez eux, parce qu'un animal est blessé, attaqué par un chien ou trouvé sur le bord de la route ou en ville.
- **Les touristes**. Au même titre que les personnes locales, ils ramènent un animal blessé ou appellent pour qu'un intervenant du centre aille chercher les animaux qu'ils trouvent blessés ou des bébés abandonnés.
- Et pour finir **les agents du MINAE** qui suite à des embuscades ou des dénonciations, vont récupérer les animaux qui sont chez les gens de manière illégale (bébé singe ou bébé puma par exemple).

Les soins aux animaux, sont réalisés par un vétérinaire qui fait également partie des volontaires. Lorsque le centre n'est pas en mesure de réaliser une opération, les animaux sont envoyés à l'université vétérinaire de San José pour les faire opérer là-bas. L'université vétérinaire dispose d'un plateau technique plus adapté, et plus performant pour des soins ou opérations plus complexes.

Après une période dans le centre, qui peut varier de quelques jours ou semaines à des années, les animaux sont relâchés dans leur habitat naturel. Dans les premiers temps de la création du centre, les animaux étaient relâchés sans autorisation dans la forêt voisine. Depuis environ trois ans, le centre comporte une « nouvelle structure » qui lui est rattachée pour mener à bien cette mission de manière légale : La *Ceiba* !

Le *Ceiba* est une réserve naturelle située sur le refuge silvestre Manzanillo-Gandoca. Elle comporte 50 hectares de forêt vierge où le *JRC* réintroduit la plupart des espèces en voie d'extinction du pays. Ce refuge occupe 70% du caraïbe sud et l'on retrouve 90% de la biodiversité de tout le Costa Rica.

1.4. Fonctionnement des visites du *JRC* et de la *Ceiba*

1.4.1. Les visites du *JRC*

Le centre organise des visites guidées du Lundi au Samedi à 9h30 et à 11h30. Il n'est pas autorisé de visiter le centre librement, seulement en compagnie des guides. Ceci va dans le sens des programmes d'information, d'éducation, de respect à l'environnement à destination du public qui est ciblé au travers de ces visites. Il y a également des visites privées possibles sur réservation. Les visites « normales » durent environ 1h-1h30 coutent 20\$ par personne et sont gratuites pour les enfants de moins de 10 ans. Le nombre de personnes en groupes en visites varient constamment selon la saison. La moyenne des groupes durant la période de mon stage était d'environ 15-20 personnes. Cependant nous étions entre 5-10 groupes par jour toutes langues confondues (anglais, français, espagnol et même quelques fois italiens).

Les visites privées, elles sont différentes, elles coutent 60\$ par personne (2 personnes min) et sont gratuites pour les enfants de moins de 10 ans. Si une personne veut effectuer une visite seule elle devra payer 60\$. Elles durent 2h-2h30. Pour ce genre de visites, les personnes sont seules avec le guide (5 personnes maximum) et peuvent avoir une meilleure interaction avec les animaux et les voir de plus près.

1.4.2. Les visites à la *Ceiba*

Il y a deux possibilités de visites guidées à la *Ceiba* :

- Une visite diurne qui commence à 7h30 avec un petit déjeuner biologique, suivi d'une randonnée de 2h dans la jungle, accompagné d'un guide pour voir des animaux sauvages. Ce tour coûte 60\$/personne et 15\$/enfants de moins de 10 ans et inclus des bottes. Il est nécessaire de réserver au préalable.
- Une visite nocturne qui commence avec un diner biologique local à 18h30, suivi d'une randonnée de 2h dans la jungle, accompagné d'un guide pour voir des animaux sauvages. Ce tour coute 60\$/personne et 15\$/enfants de moins de 10 ans et inclus des bottes et une lampe frontale. Il est nécessaire de réserver au préalable.

2. Les processus de réhabilitation et de réintroduction des animaux.

2.1. La réhabilitation

Lorsqu'un nouvel animal arrive au centre, il est très rapidement pris en charge par la propriétaire et le vétérinaire, afin de faire une fiche signalétique et médicale de l'animal (espèce, poids, âge approximatif, état physique, santé, lieux d'origine, origine de la venue...). Chaque individu a sa propre fiche où toutes les analyses y sont notées (sang, urines...) les traitements et le régime alimentaire afin de tenir une base de données fiables pour améliorer les processus et garantir à l'individu libéré d'être en bonne santé et qu'il ne soit pas un risque pour la population sauvage ni humaine. Lorsque l'animal n'est que légèrement blessé, les responsables essaient de programmer la réhabilitation la plus rapide possible afin d'éviter que le singe ne s'adapte à l'être humain. La réintroduction d'un animal blessé légèrement sera d'autant plus rapide si sa provenance géographique est connue avec précision.

Depuis mars 2018, un logiciel informatique a été mis en place dans le centre afin de pouvoir conserver toutes ces données et avoir un suivi de l'animal durant toute la période de son séjour dans le centre et une fois relâché. Ce logiciel étant très récent il n'est pas accessible à tout le monde et continue d'être amélioré afin d'en avoir une utilisation la plus facile qui soit.

Selon l'âge de l'animal arrivé, celui-ci suivra un traitement différent. Par exemple s'il est tout bébé (de quelques jours à 3-4mois) il sera pris en charge par la propriétaire biologiste qui s'en occupera jour et nuit. En effet ils doivent être nourris toutes les 2h.

Tout nouveau pensionnaire arrivé (adulte ou adolescent) sera mis en quarantaine (cages séparées des autres) pendant minimum 2 semaines, le temps pour le vétérinaire de vérifier qu'il n'a pas de maladies. L'ignorance de leur passé ne permet pas de savoir s'ils ont déjà été en contact avec d'autres animaux contaminés ou non. Si les personnes qui travaillent avec les animaux en quarantaine sont amenées à toucher un autre animal, elles doivent bien se désinfecter toutes les zones touchées par l'animal et changer de vêtements, mesures d'hygiène obligent.

Une fois accueillis dans le centre, un processus de réhabilitation, première étape du processus de réintroduction, de l'animal à la vie sauvage va être mis en place.

Des comportements aberrants sont présents chez la majorité des animaux sauvages qui ont été capturés comme animaux de compagnie confisqués par la police ou qui sont des animaux en captivité prolongée. Un manque de socialisation, de référence comportementale, d'inaptitudes physiques dues à la captivité, sont fréquents.

Pour appliquer les processus de réhabilitation et de réintroduction des animaux (*termes définis chap.2*), le JRC, suit une politique dite "*hangs-on*", c'est à dire de travail en contact direct avec des animaux.

Dans leurs débuts, Encarnación et Sandro avaient essayé les techniques « *hangs-off* » (technique visant la réintroduction, avec un minimum de contact humain) mais le pourcentage de réussite de la réintroduction était de 20% au lieu de 40 % avec la méthode « *hangs-on* ». Leur expérience au fil du temps leur a enseigné que les animaux élevés sans contact direct développent une conduite atypique qui crée un grand stress. Cela amène inévitablement à l'agressivité et à la frustration.

Selon les propos d'Encarnación « *On ne peut pas être parfait ; ce qu'on essaye de faire c'est de faire de notre mieux pour sauver les animaux et leur permettre d'avoir un futur meilleur. Nous changeons et affinons sans cesse notre technique grâce aux animaux qui nous font acquérir de l'expérience.* ». Lorsqu'ils ont changé de méthode, le résultat a été très positif et a confirmé le succès de leur mode de fonctionnement.

La méthode « *hangs-on* » consiste à appliquer en interne le mode de vie des animaux à l'état sauvage mais avec les moyens disponibles, autrement dit, les humains. La méthode consiste à ce que l'humain agisse comme s'il était la mère des bébés animaux récupérés dans le centre. La méthode sera ajustée à chaque espèce pour avoir un impact plus ou moins fort sur les animaux. Par exemple le contact avec des félins ou des paresseux sera beaucoup moins fort que le contact avec les singes qui sont très proches du mode de fonctionnement humain en groupe à l'état sauvage.

Chaque espèce et chaque animal à l'intérieur d'une même espèce est différent. La réhabilitation peut donc être plus ou moins longue et parfois ne peut malheureusement pas aboutir à une réintroduction. Certaines espèces sont plus faciles à réintroduire que d'autres. Par exemple un paresseux, animal solitaire vivant dans les arbres, sera plus facile à réintroduire que des félins à qui il faut réapprendre à chasser, découvrir le territoire et

réintroduire dans une forêt vierge. En effet le problème des félins est que s'ils ne sont pas réintroduits loin d'installations humaines, ils auront tendance à venir manger le cheptel des fermiers ou à rentrer dans les maisons pour aller voler de la nourriture. On peut ici bien remarquer un changement relationnel de l'animal au contact des humains d'où le terme de communauté humanimale.

2.2. La réintroduction

2.2.1. Le processus de réintroduction dans le centre à travers l'exemple des singes.

L'arrivée dans le centre permet de faire un bilan de l'animal et d'entrer dans une première phase du processus de libération. Le processus de libération des animaux est très variable mais pour des bébés arrivés orphelins, elle dure en moyenne 3-4 ans. Durant cette période, vont avoir lieu de nombreux apprentissages dont l'acquisition d'une autonomie suffisante, l'adaptation à l'environnement et l'habitat naturel, la capacité d'auto alimentation...

Concernant les singes adultes ou bébés saisis par la police chez des particuliers ou sur des marchés lors de trafics, le processus de réintroduction sera plus long :

- S'il s'agit d'un adulte, en plus de lui apprendre la socialisation, ainsi que lui faire découvrir son milieu naturel, la forêt, il faudra également lui apprendre les aliments qu'il peut ou non manger. Ce processus prendra plus ou moins de temps selon les individus.
- S'il s'agit d'un bébé. (Les bébés orphelins retrouvés par des personnes locales ou par des touristes au bord des routes, dans un jardin, sur le dos de la maman morte), tout dépendra de l'âge auquel il aura été retrouvé.

Mais dans tous les cas il devra suivre le programme de réhabilitation du centre et sera réintroduit vers 3-4 ans, si son comportement et ses capacités physiques le permettent.

Pour cela il y a deux « lieux » de prédilection : **La cage et la forêt.**

Dans un premier temps, les nouveaux arrivants seront mis dans des cages accolées à celles des singes présents dans le centre depuis longtemps. Cette technique de rapprochement vise

à ce qu'il y ait un premier contact progressif visuel et olfactif. Au bout d'un certain temps qui sera déterminé par leur observation comportementale les responsables biologistes, essayeront un premier contact direct contrôlé par leurs soins. Ces contacts vont être de courte durée et seront effectués quotidiennement afin que l'étrangeté de l'autre, inconnu, s'estompe jusqu'à ce que les singes s'habituent les uns aux autres. Une fois habitué, le singe peut officiellement aller avec les autres rejoindre les singes de son espèce dans la cage.

Cette première étape de réhabilitation bien stabilisée, dans un deuxième temps, les singes vont être amenés à la forêt tous les jours.

Le matin, des volontaires partent avec les singes adultes ou singes d'environ 1an à la forêt pour y passer la journée. Il y aura une rotation de volontaires l'après-midi.

Les bébés singes (d'environ 6 mois à 9 mois) seront amenés dans la forêt seulement l'après-midi pour commencer à se familiariser avec leur environnement. Ils n'y sont pas accompagnés toute la journée car ils seraient alors fatigués et manifesteraient des comportements dépressifs. Cette technique quotidienne de sortie permet aux singes de fortifier leur musculature, de reprendre une forme physique. Cela leur permet également d'être en contacts progressifs et réguliers avec des singes sauvages déjà présents dans la forêt.

Les singes peuvent ensuite être réintroduits définitivement dans la forêt à côté du centre lors de ces sorties s'ils se sentent prêts. Lorsque le singe a atteint l'âge d'être réintroduit mais qu'il ne part pas ou qu'il devient trop dangereux pour tous les volontaires, celui-ci sera transféré à la *Ceiba* pour une autre méthode de réintroduction.

2.2.2. Le processus de réintroduction à la *Ceiba*

La *Ceiba* joue un rôle d'espace transitionnel pour les animaux entre leur lieu de confort (au *JRC*) et leur milieu naturel. Si on compare ce processus aux mécanismes anthropiques ; cela représenterait un endroit où l'enfant se situe dans un paramètre de sécurité mais où il peut apprendre par lui-même, à son rythme à prendre son indépendance. Ce processus se retrouve également dans les locaux du *JRC* cependant, celui-ci peut être faussé via une présence humaine trop importante et un attachement affectif plus présent. En amont du passage de l'animal du *JRC* à la *Ceiba*, un choix est fait par la propriétaire après avoir étudié le comportement de l'animal à travers le processus de réhabilitation. Ce temps d'observation

permet d'évaluer si l'animal développe des règles de conduite normales et si ses modes de fonctionnement anormaux ou non adaptés réduisent pour qu'il puisse être libéré. En effet, certains animaux n'arriveront pas à être réintroduits directement à partir du centre car ils nécessitent un éloignement du noyau familial.

Les individus réhabilités et qui ont l'âge adéquat seront considérés aptes pour être libérés. La libération se réalise par deux méthodes :

- **La cage de pré libération ou de libération douce qui est considérée comme une stratégie de réintroduction modérée.**



Figure 23 : Montage photo représentant les cages de pré libération à la Ceiba. Réalisation : Sire T., 2018

Cette méthode consiste à mettre l'animal à libérer dans une grande cage (5x5x2) semi ouverte (ouverte le jour, fermée la nuit), dans la zone où il va être relâché pour qu'il soit en contact et s'habitue à son habitat naturel (Fig.23). Après l'avoir laissé ici durant une période de temps, on le laisse sortir mais avec l'option de revenir lorsqu'il le souhaite pour se fournir en eau et aliments. L'apport en aliments et en eau est un appui pour qu'il ait le temps de se familiariser davantage à son nouvel environnement et qu'il apprenne à s'alimenter par lui-même. Peu à peu, cet apport sera retiré afin qu'il puisse dépendre plus de l'environnement jusqu'à ce que finalement il ne revienne plus.

- **La cage fermée et sécurisée qui permet de mettre l'animal en confiance doucement.**

Cette autre méthode employée, consiste à les mettre dans des cages à la *Ceiba* mais ils ne sortiront pas d'eux même. Ce sont des cages fermées mais qui permettent un contact visuel avec l'extérieur (cage en plein milieu de la forêt vierge, Fig.24).



Figure 24 : Photo représentant la cage fermée et sécurisée à la Ceiba. Réalisation : Sire T., 2018

Les animaux sortiront tous les jours avec les employés ou volontaires de la *Ceiba* et iront faire un tour dans la forêt. Le principe sera le même que celui appliqué au centre mais avec moins de contact humain et un contact avec leur habitat naturel accru. Si l'animal décide de quitter le volontaire ou l'employé et d'aller dans la jungle, le volontaire ou l'employé devra donc l'attendre jusqu'à ce qu'il revienne. Il peut aussi le laisser dans la jungle si celui-ci ne veut pas revenir. Après une période d'expérimentation avec cette méthode l'employé de la *Ceiba*, évalue la capacité de l'animal à passer à l'étape suivante. En accord avec les propriétaires et le vétérinaire, il va décider de changer de technique et de le passer dans l'autre cage si celui-ci ne s'est pas déjà réintroduit de lui-même.

Une fois les animaux réintroduits, le *JRC* effectue un suivi post-libératoire qui permet d'évaluer

la réussite ou l'échec du programme. Sur la base de ces informations, ils décident de la continuité ou du changement de programme.

Il y a trois ans, le *JRC* employait l'observation directe avec une équipe d'observation de longue durée, pour suivre l'état des individus libérés. Les animaux libérés s'identifiaient par des marques diagnostiques naturelles (caractéristiques faciales, marques, cicatrices et des patrons de coloration.). Depuis début 2018, avec la mise en place du logiciel informatique permettant de recueillir toutes les informations, un puçage est maintenant effectué sur tous les animaux avant de les relâcher afin de pouvoir ensuite une traçabilité informatique du lieu et de l'état de santé de l'animal réintroduit. Néanmoins, comme je le disais précédemment, ce sont des changements relativement récents qui n'étaient pas encore opérationnels.

3. Éthique écotouristique et protection animale

Pour qu'un projet soit qualifié d'écotouristique, il faut qu'il réponde à différents principes :

- La protection et la valorisation du patrimoine naturel et culturel.
- L'éducation des touristes et des autochtones.
- L'appropriation de l'activité par la population locale.
- Le bien-être de la population locale.
- Les visites en groupes restreints.

Le *JRC*, à travers ces divers projets répond plutôt favorablement à tous ces principes.

3.1. Les diverses initiatives du centre en écotourisme et protection animale

La côte étant touristiquement attractive, Puerto Viejo de Talamanca, petit village de pêcheurs, subit régulièrement un afflux touristique important. De plus en plus de structures touristiques voient donc le jour (auberges de jeunesse, restaurants, écoles de surf, bars, cafés... Fig.25).



Figure 25 : Montage photos d'une école de surf, d'une auberge de jeunesse, un magasin de location de vélo et un magasin de vente de vêtements. Réalisation : Sire T.,2018

La création de ces infrastructures et du développement urbain que connaît actuellement notre société ont commencé à créer un conflit territorial entre animaux et humains que cette zone ne connaissait que peu précédemment car très peu habitée et touristique. Le JRC a donc commencé à s'intéresser et à vouloir améliorer ces conflits territoriaux en essayant de devenir le « porte-parole » des animaux et en mettant en place des projets et initiatives qui pourraient profiter autant aux humains qu'aux animaux.

L'esprit du centre qui est de dynamiser le territoire de façon écotouristique (dans un certain respect de l'environnement) se fait donc aussi de manière implicite. En effet l'atmosphère créée par la volonté de vouloir protéger et aider les animaux, édifie, petit à petit, une solidarité entre les touristes (volontaires inclus) et les locaux. Nous voyons donc se dessiner un espace transitionnel où les personnes deviennent plus ouvertes et attentives à l'animal et où la cohabitation entre les deux entités s'améliore.

En plus de ces structures (*JRC* et la *Ceiba*), le centre effectue divers aménagements aux abords de l'unique route qui traverse la côte caraïbe et dans les écoles aux alentours de Puerto Viejo. Cet espace correspond à la proximité du territoire où les humains se sont installés et ont commencé à « urbaniser ».

Dans sa politique qui se veut écotouristique, le *JRC* mène des projets en vue de contribuer à la protection de la biodiversité et de la faune dans la zone Caraïbe sud du pays, à la sensibilisation des locaux afin de favoriser au mieux la cohabitation entre humain et animaux à travers plusieurs projets :

- **Un projet d'amélioration sur la question des ordures**

Le *JRC* initie la mise en place d'un système de containers pour jeter les ordures. En effet au Costa Rica, les gens sortent et laissent directement leur sac poubelle dans la rue en attendant que le camion vienne les récupérer. Sur la côte caraïbe et dans les zones un peu reculées, le ramassage des ordures n'est pas quotidien. Même s'il existe des zones de dépôt des sacs poubelles (les gens laissent les sacs à peu près aux mêmes endroits) ils ne sont pas ou mal protégés et débordent souvent (Fig.26&27).



*Figure 26 et 27 : Respectivement, photos d'un tas d'ordures présent sur la route bordant la côte caraïbe (entre Puerto Viejo et Playa Cocles) et d'un container trop plein.
Réalisation : Sire T., 2018*

Le problème posé par ce mode de fonctionnement est que les animaux errants, viennent déchiqueter les sacs poubelles et ingèrent tous les détritux trouvés à l'intérieur. Cela contribue à la pollution du paysage en plus d'un danger évident d'intoxication alimentaire ou de mort pour les animaux qui les mangent. Certains sacs plastiques vont par exemple

s'envoler, s'accrocher à la tête d'un oiseau et le faire mourir. Le projet de mise en place de containers, par le JRC (Fig.28), sera ensuite suivi d'un projet d'éducation à leur utilisation, lors de ces interventions d'éducation à l'environnement.



*Figure 28 : Photo de containers mis en place pour le tri sélectif par le JRC.
Réalisation : Sire T., 2018*

- **Un projet visant à favoriser la traversée des routes sans danger majeur pour les animaux**

Faisant suite aux grandes déforestations dans la zone caraïbe costaricienne et à la fragmentation de leurs habitats, les animaux se sont retrouvés confrontés aux dangers de la traversée de route. Le centre a initié la mise en place de câbles en cordes verts (Fig.29) pour pouvoir permettre aux animaux de traverser d'un côté à l'autre de la route sans passer par les câbles électriques. En effet la présence de câbles électriques, mal entretenus, représente une des majeures raisons de la venue des pensionnaires au centre ainsi que de la mort des animaux dans cette zone. Il faut savoir qu'au Costa Rica, notamment pendant la saison des pluies, les câbles électriques se dégradent très rapidement et qu'ils ne sont réparés en général que sous une forte pression locale ou lorsqu'il y a un incident particulier. Le JRC œuvre, en ce moment, contre l'institution qui gère le réseau électrique au Costa Rica. Le but serait enfin de leur faire enterrer et protéger

les câbles électriques dans la zone caraïbe du pays pour un meilleur bien-être des animaux.



Figure 29 : Photo de la mise en place de moyens alternatifs pour faire traverser les animaux. Source : JRC,2017

- **Un projet d'éducation environnementale**

Le centre s'est positionné pour faire de l'éducation environnementale (Fig.30). L'éducation environnementale consiste à mettre en place des actions de prévention, de sensibilisation tant pour les visiteurs autochtones, que pour les touristes.

Exemples d'éducation environnementale mis en place :

- Invitation d'écoles avec visites guidées spéciales pour chacune et explications aux élèves visant à les sensibiliser en fonction de leur âge.
- Sensibilisation à l'éducation environnementale des volontaires du centre dans des écoles.

Le JRC participe également à beaucoup de conférences scolaires comme extrascolaires et met en place des stands et des journées à thèmes : Il y a par exemple « le jour des paresseux » (Fig.31). Cette journée à thème vise à expliquer aux enfants les différents types de paresseux et associer l'information à la prévention : ne pas s'en approcher pour les toucher ; avoir le bon réflexe s'ils en voient un blessé, savoir qu'il est illégal d'avoir des animaux sauvages en animal de compagnie...



Figure 30 et 31 : Respectivement, photo de l'intervention d'une volontaire du JRC dans une école locale et photo de l'intervention de l'équipe du JRC pour le « jour international du paresseux », où des activités ont été mises en place pour sensibiliser les enfants à la protection et aux modes de vie de ces animaux. Source : JRC, 2015

Ces diverses actions font du JRC un symbole touristique et environnemental fort dans la zone. Il n'agit pas seulement au sein d'une structure délimitée par des bâtiments mais va directement au contact de la population et essaye de trouver des alternatives permettant une meilleure cohabitation sur des aménagements urbains mis en place (routes, câbles électriques). L'accent mis sur la volonté de vouloir éduquer et sensibiliser les enfants aux problèmes environnementaux et au comportement à avoir à l'égard des animaux est un atout fort pour l'évolution de cette zone. En effet cela permettra de créer une société où la cohabitation et le respect de chaque entité (animaux et humains) serait mis à l'honneur.

Le projet du JRC peut être qualifié d'écotouristique car il en respecte les différents principes. Axé sur le développement durable il s'inscrit dans une démarche positive pour la société.

Dans les initiatives citées précédemment, nous pouvons constater que la protection et valorisation du patrimoine naturel et culturel et l'éducation des touristes et autochtones étaient vérifiées. Lors des visites, les groupes se veulent en nombre plutôt restreints (cela dépend des visites mais en majorité, cela n'excède pas une vingtaine de personnes par guide).

En ce qui concerne la population locale, la dynamique du centre s'instaure dans une économie locale. En effet, le centre, travaille majoritairement avec de l'éco-volontariat. C'est un travail d'engagement volontaire au service de la protection de l'environnement et du développement durable. Le volontaire offre de son temps, de son savoir, de sa motivation et de son énergie sans recevoir en contrepartie de rémunération. En plus il participe lui-même financièrement pour aider à couvrir les frais de fonctionnement de l'organisme.

Cette démarche, où le volontaire n'est ni hébergé, ni nourri par la structure favorise l'économie locale. Par conséquent, cela va dynamiser la zone caraïbe sud car les volontaires doivent s'héberger, se nourrir, sortir pour faire la fête, ou réaliser des activités touristiques, du sport... Les locaux se sont donc saisis de cette opportunité pour développer les infrastructures touristiques adéquates. Par conséquent on peut en déduire que le projet ne nuit en rien à la population locale. Cette dernière profite des avantages apportés par les touristes venant visiter le centre et par les volontaires y travaillant. Les retombées économiques liés aux choix du *JRC* contribuent donc au bien-être de la population locale.

3.2. Les limites et dérives d'une économie qui se veut durable

Cependant, lors de la mise en place de tel projets, qui paraissent parfaits en théorie, on note souvent des faiblesses invisibles au premier regard. Il faut alors se questionner afin de les analyser et de repérer si elles restent mineures par rapport à l'ampleur du projet global afin de savoir si le projet pourrait réellement être durable et bénéfique ?

La première réflexion à avoir serait donc sur l'éthique écotouristique suivie par le centre.

Dans ce centre qui paraît idyllique, certaines insuffisances et certains dysfonctionnements sont tout de mêmes présents. Les projets qui comportent des infrastructures (câbles en corde verte, containers) bien qu'innovateurs et mis en place restent dans un périmètre proche du *JRC* ou seulement dans celui-ci (par exemple pour les containers). Les projets prennent beaucoup de temps à se mettre en place et ne sont pas réellement aboutis, peut-être car ils n'ont pas été suffisamment préparé en concertation en amont.

En quelques années, le centre a évolué de manière fulgurante de par la publicité et son image autant à l'international qu'au niveau national. Il s'agrandit et met en place de meilleures

infrastructures et matériel pour s'occuper des animaux ce qui est positif. Néanmoins, il change petit à petit sa politique vis-à-vis des volontaires. En effet en 2015, plus le volontaire restait de temps, moins il devait payer cher. Cela ressemblait plus à une contribution financière (de l'ordre de 50\$ pour plus de 3 mois à 150\$ pour 2 semaines) afin d'aider le centre qu'à une vraie entreprise. Le souci commercial ne prenait pas le pas sur les motivations d'aide aux animaux et indirectement d'aide à la population locale (hébergement, fête, nourriture...). Or en deux ans, les conditions pour devenir volontaire dans le centre ont changé et ont maintenant une connotation plus négative. Effectivement, actuellement, le temps minimum de volontariat est fixé à un mois mais le volontaire doit payer 350\$ et effectuer 3 semaines au centre et une semaine à la *Ceiba*.

De plus, le *JRC* effectue une publicité sur son site et à travers les échanges par mail avec les volontaires, d'un écohostel créé par le beau-frère de la propriétaire et sa femme à proximité du centre. Cette structure permet autant aux touristes qu'aux volontaires d'être hébergés s'ils le désirent. Il respecte des normes environnementales pour être considéré d'écohostel. Toutefois, la création d'une telle structure défavorise la population locale et indirectement le *JRC*. De fait, l'argent revient aux propriétaires de l'écohostel et non pas au centre ni aux locaux. Les volontaires ne sont pas informés que cette structure n'est en rien rattachée au *JRC* en ce qui concerne la manne financière. Par conséquent, les volontaires voient une aide supplémentaire pour le *JRC* en se logeant dans cet écohostel, mais en réalité, il n'en est rien.

Dans ce cas peut-on continuer à dire que le centre agit prioritairement dans une politique écotouristique ?

La position statutaire du centre est paradoxale car s'ils ne reçoivent plus animaux ils n'auront plus d'argent et cela signifierait donc la disparition du centre. Même si la volonté énoncée par les propriétaires est « de ne plus avoir aucun animal orphelin ou blessé à réhabiliter et réintroduire », on remarque que l'ampleur du projet général est telle que le centre a autant besoin des animaux que les animaux ont besoin de lui. En ayant été sur le terrain, à contrario du projet explicite, nous avons pu constater que certains animaux accueillis sont réintroduits volontairement le plus tard possible au détriment de processus de réintroduction. Cette réintroduction plus tardive que la normale se révèle souvent vraie quand il s'agit d'animaux

comme les félins ou les singes plus attractifs pour les touristes que serpents, iguanes ou autres petits animaux.

Au demeurant, une autre incohérence est à relever. Nous avons stipulé précédemment, que pour une démarche écotouristique il fallait être en groupe restreint et que le *JRC* respectait cela car les groupe ne dépassaient pas une vingtaine de personnes par guides. Cette observation qui était en vigueur il y a trois ans a beaucoup changé depuis. Au cours de notre stage, nous avons pu être choquée du nombre de touristes présents lors des tours publics amenant un stress supplémentaire aux animaux. Le stress rejaillit également sur les volontaires car l'image du centre étant importante, tout doit être terminé avant que les touristes n'arrivent. Les groupes sont toujours d'une vingtaine de personnes par guide mais les guides sont environ sept (voire plus) par tours en différentes langues. Soit environ une centaine de personnes par tour présents en même temps dans le centre. Cela veut dire qu'il y a environ, dans la matinée 200 personnes présentes (données qui changent selon les périodes et les jours). Le *JRC* a également instauré un partenariat avec les bateaux croisières qui arrivent à Puerto Limón. Durant la période de notre stage, tous les dimanches (jour où normalement le centre est fermé au public), une centaine de personnes de la croisière débarquaient pour avoir une visite. La visite est plus courte que celle effectuée en temps normal mais nous sommes en droit de nous demander si cela ne nuit pas aux animaux de ne pas avoir de jours sans une présence humaine importante.

De plus, deux types de tours existent dans le centre : le tour public (20\$ pour 1h30 de visite) et le tour privé (60\$ pour 2h de visite). La première remarque que nous pouvons faire est que le prix en deux ans a augmenté de 2\$ pour les tours publics et de 10\$ pour les privés. Les volontaires du centre, dont les guides, œuvrent à la future réintroduction des animaux sauvages. Par conséquent les guides sont formés, pour expliquer aux personnes durant les tours publics, qu'il ne faut pas toucher les animaux pour favoriser une meilleure réintroduction et que la loi costaricienne est plus stricte à ce sujet depuis janvier 2015. Cependant, les tours privés dispensés dans le centre sont conçus afin de permettre aux touristes d'entrer davantage en interactions avec les animaux. Nous pouvons donc constater ici une contradiction flagrante entre ce qui est stipulé aux visiteurs des tours publics et privés. Dans ce cas où est la logique ? Peut-on toucher les animaux si l'on dépense plus d'argent ?

Il y a donc un détournement de valeurs autant humaines (éthique vis-à-vis des animaux et des locaux) que financières (création de structures qui vont bénéficier plutôt aux étrangers et/ou au centre, augmentation de la donation pour être volontaire...). On peut donc bien voir que le côté financier intervient de manière parasitaire dans ce projet.

Le modèle écotouristique qui s'applique donc à travers ce centre et le pays en général est-il bien au final écotouristique ? Ce type d'aménagement du territoire permet-il réellement de créer une communauté humanimale avec une meilleure cohabitation ?

Même si certains travers et imperfections nous sont apparus, la philosophie du *JRC* reste cependant majoritairement éco touristique. De nombreux combats en faveur de la protection de la faune sont continuellement menés par le *JRC* contre l'état. Le dernier de ces combats est contre les compagnies électriques du Costa Rica. Le *JRC* œuvre pour pouvoir faire enterrer les câbles électriques qui sont à l'origine de nombreuses blessures et morts chez les animaux. Ce combat, qui vise à améliorer la vie des animaux dans la zone caraïbe sud du Costa Rica est toujours d'actualité aujourd'hui, et reste un sujet tendu.

Encar, biologiste, travaillait antérieurement dans un zoo qu'elle a quitté car il ne travaillait pas dans l'esprit qu'elle défendait. S'installant par la suite au Costa Rica, pays pionnier dans la protection de la faune, elle a développé sa façon de voir afin de transformer son centre d'abord de « sauvetage » en véritable outil de réadaptation et libération des animaux. Formations de guide à l'écotourisme, sensibilisation et éducation des visiteurs, agrandissement des locaux, acquisition de plus de terrains et de matériel, les mesures mises en place pour améliorer le centre et créer un vrai projet écotouristique ne cessent de se développer. L'achat de la *Ceiba* par exemple a été un grand projet d'extension afin de cheminer au mieux et de manière légale vers la réintroduction des animaux dans leur milieu naturel.

Chapitre 6

Réalisation du travail d'enquête

1. L'enquête CAP (Connaissance ; Attitude ; Pratique ou KAP)

Sur le terrain, nous souhaitons vérifier notre hypothèse, à savoir : **le développement touristique n'est pas incompatible avec la protection de la faune**. Cette hypothèse sera vérifiée grâce à une enquête recensant les avis des touristes visitant le *JRC* et des volontaires y travaillant. Il s'agira tout d'abord d'appréhender la relation des touristes et volontaires avec les animaux et d'en saisir leurs attentes. Il faudra ensuite analyser cette relation pour voir sur quels fondements elle se base et savoir si elle entraîne ou non des changements comportementaux. Le but final de l'enquête est de voir de plus près cette interface homme/animal et tourisme/protection de la faune, d'en repérer le champ d'application et les limites

Afin de réaliser une enquête, il faut procéder en plusieurs étapes. Tout d'abord, il s'agit de choisir la forme de l'enquête. Pour ce faire il faut d'abord avoir un regard critique et éclairé sur différentes méthodologies, notamment la qualitative et la quantitative, pour savoir laquelle correspondrait le mieux.

- La méthodologie quantitative est basée sur des données extensives, collectées de manière directe par des questions généralement fermées entraînant un traitement statistique. La démarche de cette méthodologie consiste souvent à expliquer un phénomène à un moment précis et donc à s'appuyer sur des variables explicatives. L'accès aux données est indirect. La posture du chercheur dans cette méthodologie est dite objectivante, il va chercher à mesurer et expliquer un phénomène de l'extérieur. Ses hypothèses sont préalablement établies et il va chercher à les valider grâce aux données des enquêtes. Le contexte est, peu ou pas pris en compte pour les variables choisies.
- La méthodologie qualitative met plus l'accent sur le côté intensif et approfondi de la recherche. L'objectif est de décrire et d'analyser les processus sociaux et éventuellement

leur évolution. Elle intègre vraiment le contexte dans l'étude et permet d'avoir un accès direct aux acteurs. Le chercheur se positionne dans une démarche inductive et dans une attitude compréhensive. Pour les enquêtes, la collecte de données se fait généralement de manière semi ou non directives et permet d'accéder de plus près aux opinions et représentations abruptes des personnes interrogées.

Nous avons alors choisi d'effectuer la méthodologie d'enquête CAP (Connaissances, Attitudes, Pratiques) car elle nous permettra de faire une recherche basée à la fois sur du quantitatif et du qualitatif, notre sujet se trouvant à la fois dans les sciences de nature et dans les sciences sociales cela nous paraît être la meilleure option possible. L'approche écosystémique et pluridisciplinaire de la géographie, fait d'elle, la science apte à créer le lien essentiel entre sciences sociales et sciences de la nature (Mathieu, 1992).

L'élaboration des questions a été anticipée afin d'en tirer des résultats significatifs : choix des questions et leurs formulations, questions ouvertes, fermées en fonction du résultat recherché et du traitement des données.

La première partie du questionnaire a pour objectif de connaître l'individu interrogé. Les questions vont porter sur : la personne même et les motivations de ses choix à travers des questions fermées et/ou à choix multiples. Ensuite, nous chercherons à voir leur connaissance et perception des différents concepts utilisés dans notre mémoire (humanimalité, tourisme animalier, écotourisme) à travers des questions ouvertes.

Dans un deuxième temps, nous avons cherché à voir les attitudes des personnes enquêtées vis-à-vis des animaux. Cela nous permettra de faire des liens entre les connaissances qu'ils ont et leurs attitudes vis-à-vis de leurs connaissances.

Pour finir, nous avons cherché à voir les pratiques des gens et si elles étaient en corrélation avec leurs connaissances et attitudes et voir ce que nous pourrions en faire ressortir.

Il a également fallu faire une première expérience afin de tester les questions. Les tests vont permettre de compléter et/ou changer les questionnaires de façon adaptée à la situation. Ce test a été effectué sur 8 personnes (2 personnes par langues ainsi que 2 volontaires). Ensuite, nous avons rencontré les touristes des différents groupes formés par langue (groupe

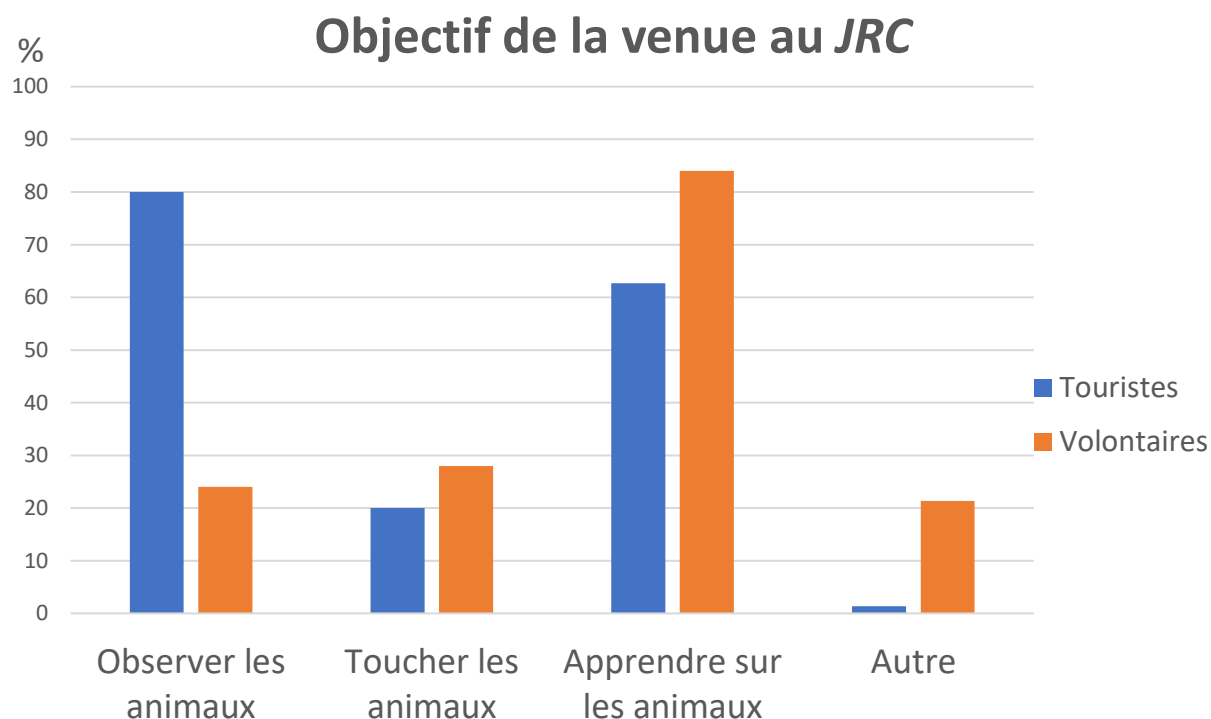
anglophone, hispanophone et francophone) visitant le *JRC*. Il a fallu prendre en compte le contexte local, pour ajuster les questions et notre démarche et traduire le questionnaire en anglais et espagnol.

La technique de collecte des données a également été anticipée. Nous avons choisi de faire un questionnaire papier que nous avons ensuite transformé en donnée informatique. L'idéal aurait été de pouvoir imprimer ces questionnaires afin de pouvoir laisser les personnes enquêtées répondre par elles même. Cependant, pour des problèmes logistiques et financiers dû au coût de l'encre dans cette zone du Costa-Rica, nous avons dû nous adapter et effectuer les questionnaires de vive voix. Le nombre de personnes interviewé a dû être revu légèrement à la baisse (150 au lieu de 200-250 prévus initialement). La réalisation s'est faite sur la période totale du stage (3 mois).

Nous avons pu questionner les touristes à la cafétéria du centre, lieu stratégique où finissent les visites guidées. Ce lieu est stratégique car c'est l'endroit où les personnes viennent se poser pour se rafraichir ou se restaurer, ils sont donc plus ouverts à répondre car ils disposent de temps et sont détendus.

Il a fallu, une fois les enquêtes complétées, rentrer les données dans l'ordinateur afin de pouvoir ensuite les traiter. Toutes les questions ouvertes ont dû être analysées à la main pour pouvoir les exploiter en analysant les récurrences dans les réponses ou en les laissant telles qu'elles. Nous avons pu ensuite conclure, tout en ayant un avis critique sur notre sujet en fonction des résultats pour répondre à notre problématique.

2. Interprétation des résultats



*Figure 32 : Graphique représentant les attentes du public cible concernant la visite du JRC.
Réalisation : Sire T., 2018*

L'étude des réponses aux enquêtes, nous permet de dégager quelques tendances.

Nous allons tout d'abord commencer par analyser le public source, leurs attentes sur leur voyage et leur visite au JRC. Ceci nous permettra de voir si le territoire est bien dynamisé par les touristes et volontaires visitant le JRC (cf.chap.5) et si ce centre s'ancre bien dans une éthique écotouristique.

D'après le graphique 1 (Fig.32), 80% des touristes viennent avec pour objectif de pouvoir observer de près des animaux sauvages « qu'ils n'ont pas l'habitude de voir dans leur habitat naturel »⁵. 63% d'entre eux viennent avec l'optique d'apprendre des choses sur eux.

Ces statistiques permettent de mettre en évidence le désir d'apprendre et d'avoir une

⁵ Propos recueillis lors des enquêtes en 2018

ouverture culturelle. En effet la corrélation entre ces deux objectifs pour les touristes prouve qu'ils sont en recherche de contact avec l'animal. Ils souhaitent l'observer et apprendre ses coutumes. Les touristes se placent dans le même contexte similaire au tourisme culturel où ils vont se déplacer afin de découvrir une culture différente de la leur. La majorité des touristes sont donc dans une vision écotouristique de leur voyage car ils jouent un rôle indirect dans la protection de la faune en préférant voir et apprendre des choses sur les animaux que les toucher.

Pour les volontaires le désir d'un contact physique direct avec les animaux est un peu plus présent que pour les touristes. Les volontaires s'attendent plus à toucher les animaux de par la nature du travail qu'ils viennent fournir au JRC. Tout comme les touristes, leur envie d'apprendre à propos des animaux (84%) domine sur le contact physique avec eux (28%).

La colonne « Autre » est relativement élevée pour les volontaires. Cela s'explique par le fait qu'elle regroupe juste un type bien précis de réponses. « Autre » pour les volontaires équivaut à la réponse « expérience de volontariat sur le CV ». La seule donnée « Autre » pour les touristes est la réponse d'un homme chilien qui était venu pour prendre des informations car il possédait lui-même un centre de réhabilitation et réintroduction au Chili et voulait s'inspirer d'un modèle de centre dont il avait connaissance qu'il fonctionnait bien.

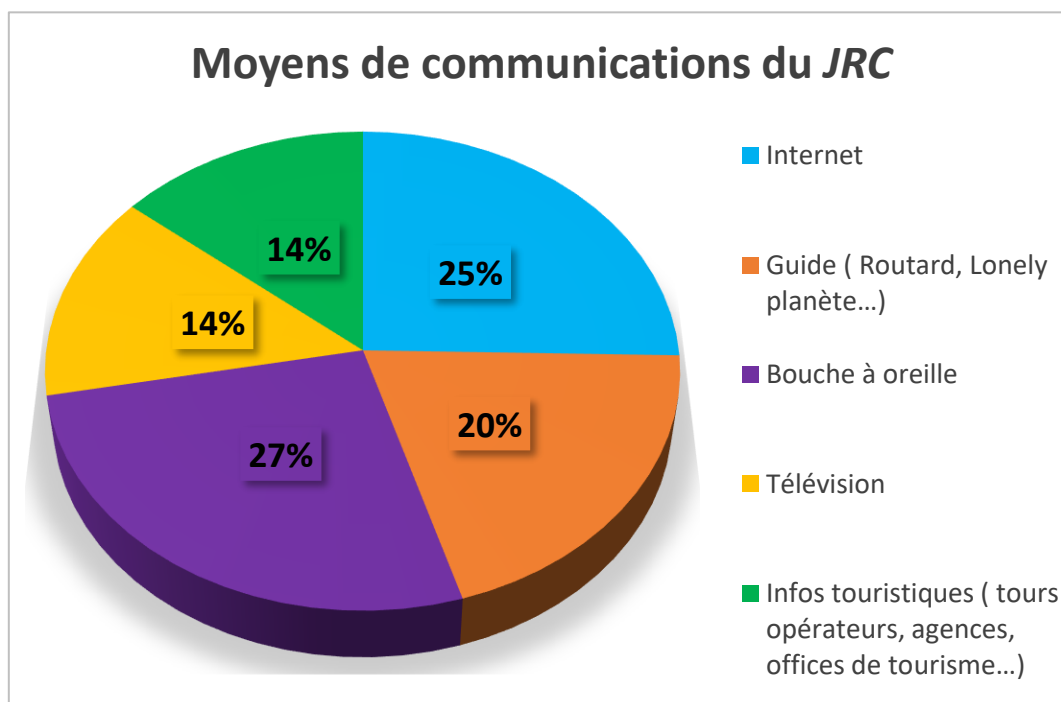


Figure 33 : Graphique représentant la façon dont la population enquêtée a connu le JRC. Réalisation : Sire.T, 2018

La communication médiatique et publicitaire du *JRC* est importante (Fig.33). Les moyens utilisés pour faire leur publicité sont diverses (Internet, Guide de voyage, télévision, bouche à oreille, informations touristiques). Les trois principaux qui ont permis de connaître le *JRC* dans notre cas d'études sont : le bouche à oreille (27%), internet (25%) et les guides de voyage (20%). Par ces moyens, l'image donnée à l'international est très positive, attirant une forte clientèle étrangère. Leur image se base sur la volonté d'allier développement touristique et préservation de la faune, attirant ainsi à eux beaucoup d'amoureux des animaux. Leur éthique écotouristique ressort dans chaque outil médiatique utilisé, des réseaux sociaux à la télévision ou encore au bouche à oreille. Ils savent apporter une expérience positive aux gens qui ont envie de la partager à d'autres et l'information se répand ainsi en discutant les uns avec les autres.

Au niveau des questions ouvertes sur nos concepts de mémoire (humanimalité, tourisme animalier et écotourisme), nous pouvons observer des récurrences de certains mots ou idées (Fig.34, 35 & 36).

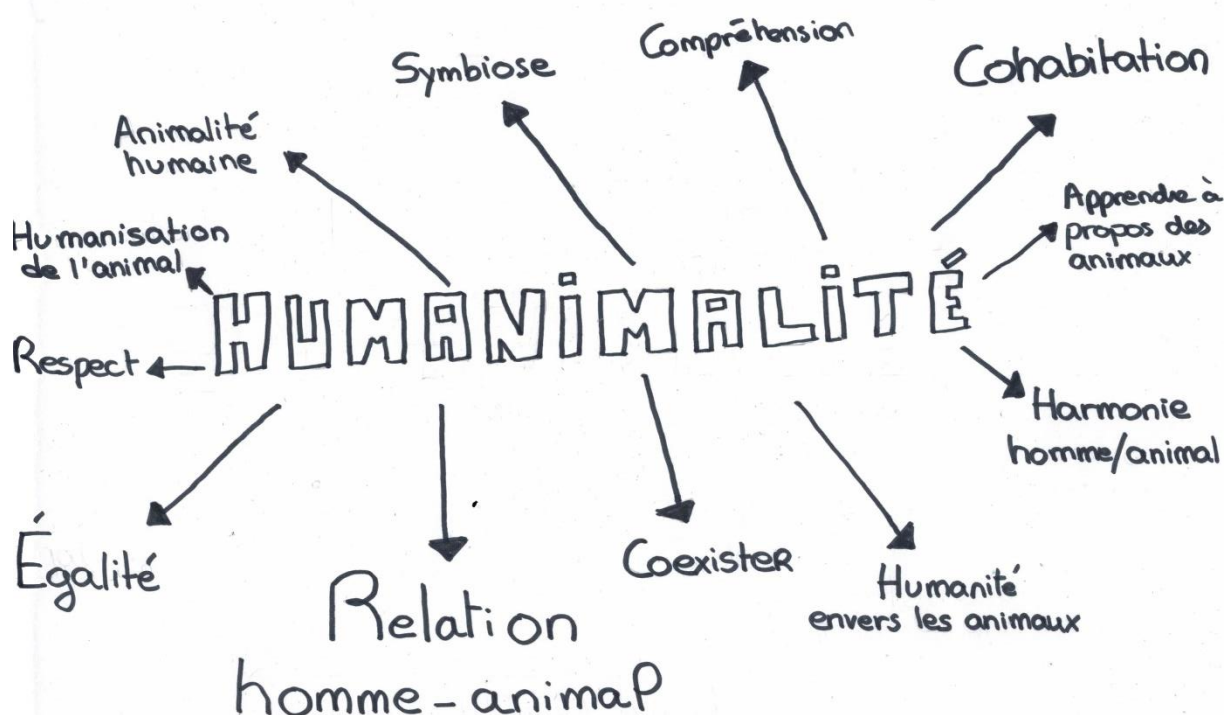


Figure 34 : Nuage de mots à propos de l'humanimalité. Réalisation : Sire T., 2018

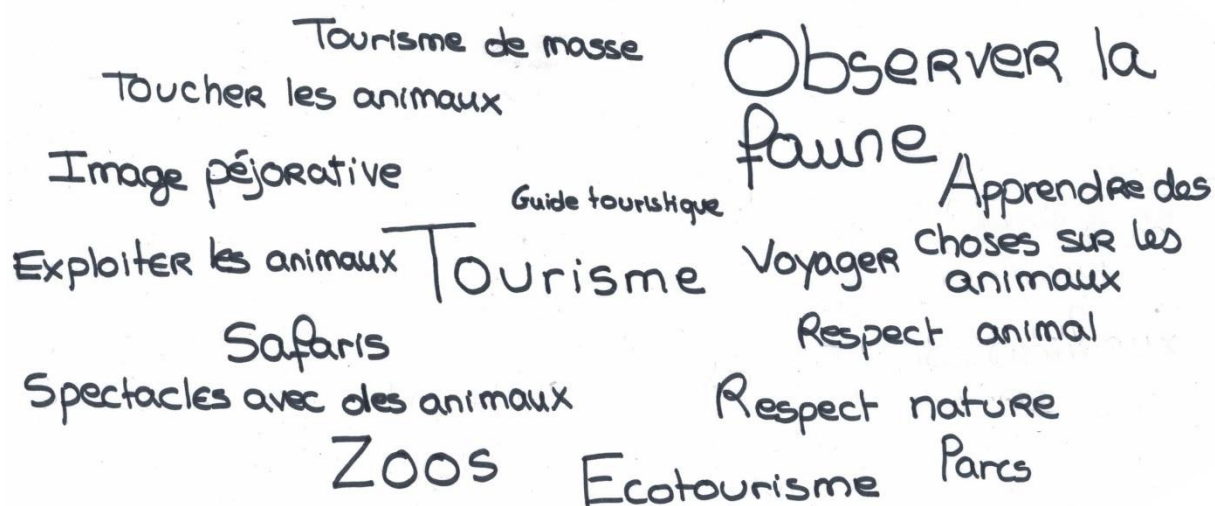


Figure 35 : Nuage de mots à propos du tourisme animalier. Réalisation : Sire T., 2018

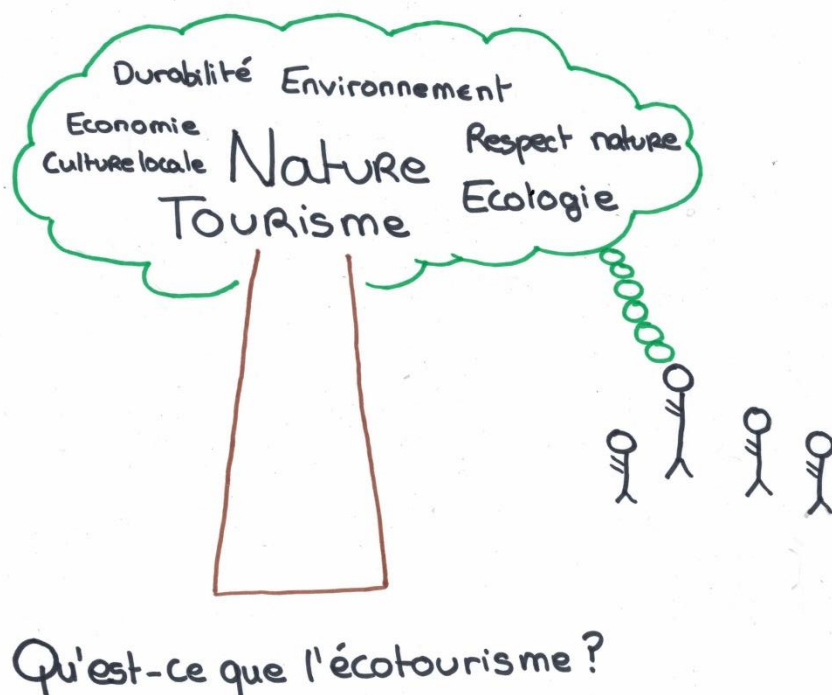


Figure 36 : Nuage de mots à propos de l'écotourisme. Réalisation : Sire T., 2018

Ces récurrences sont intéressantes dans la mesure où elles nous informent sur la façon de penser des enquêtés vis-à-vis des concepts étudiés dans notre mémoire. Celles-ci nous permettent par la suite de confirmer ou infirmer les définitions utilisées dans la partie théorique du mémoire. Elles sont donc à même de nous éclairer sur les connaissances de ces concepts pour la majorité de la population autant hispanophone, anglophone que

francophone.

D'après les graphiques de mots ci-dessus, nous pouvons constater des divergences d'interprétations entre les trois notions. L'humanimalité et le tourisme animalier ont été plus difficiles à définir que l'écotourisme pour les personnes enquêtées.

Lorsque les notions sortent de la zone de confort et de connaissances des personnes interrogées les réponses sont toujours plus floues que lorsque le mot est connu et bien défini. Une notion difficilement cernable perturbe au point que pour certains, la réponse à « Que vous évoque les concepts d'humanimalité ou de tourisme animalier ? » est « Rien ». Cette réponse nous montre une méconnaissance des concepts dans leurs bases de connaissances individuelles. L'individu enquêté est alors obligé pour définir les notions de faire appel à sa propre perception du mot et l'avis subjectif qu'il en a.

Pour le concept d'humanimalité (Fig.34), les réponses gravitent autour de l'axe humain-animal et de leurs interactions. Il est étonnant de remarquer que certains individus ont amenés dans cette définition les concepts « d'animalité humaine » et « d'humanisation de l'animal ». En effet, ces réponses prouvent bien une réciprocité des termes. Il existe des transformations réciproques de l'homme et de l'animal via des interactions. Les personnes perçoivent donc cette réciprocité de manière intuitive lorsque nous leur demandons de réfléchir à un mot qui étymologiquement fait penser aux deux entités (animal et humain).

La définition du tourisme animalier (Fig.35) donnée par les personnes enquêtées est plus controversée que la précédente. En effet, on voit ressortir le côté positif et le côté négatif du terme.

Pour certaines personnes, le tourisme animalier est malsain, la notion de tourisme écrase totalement la notion de l'animal. Pour eux l'animal est exploité par l'activité touristique.

Pour d'autres, le tourisme animalier s'inscrit dans le même optique que l'écotourisme. Il s'intègre dans une vision d'ensemble du concept, c'est-à-dire, le tourisme des animaux. Leur avis est plutôt positif sur cette notion car pour eux elle concilie, le tourisme qui est synonyme de liberté et de découverte à la protection animalière qui s'inscrit dans une idée de préservation et défense des animaux.

La définition de l'écotourisme (Fig.36), elle, diffère totalement des deux autres. Le public cible

connaît et sait bien définir cette notion très en vogue de nos jours. L'écotourisme est un concept très utilisé à notre époque et les enquêtés l'assimilent directement aux connaissances qu'ils ont du mot. Les définitions qui ressortent de ce concept sont toutes positives, aucune n'est nuancée. Cela montre bien la communication médiatique positive qui a été effectuée vis-à-vis de cette notion.

Sur certaines questions, nous remarquons une différence significative entre les réponses des touristes et celles des volontaires et entre celles des volontaires de courte durée et celles des volontaires de longue durée.

En ce qui concerne les volontaires, nous pouvons voir que leurs attitudes sont plus en harmonie avec leurs pratiques que chez les touristes où attitudes et pratiques sont moins cohérentes. Il est plus facile de remarquer un changement comportemental d'un volontaire qui travaille avec les animaux que d'un touriste qui vient les observer et apprendre des choses sur eux (Fig.37 & 38). Nous pouvons, par exemple, constater à travers ces deux diagrammes, que le nombre de volontaires végétariens (43%) est significativement plus grand que le nombre de touristes végétariens (21%).

Pratique de vie des volontaires

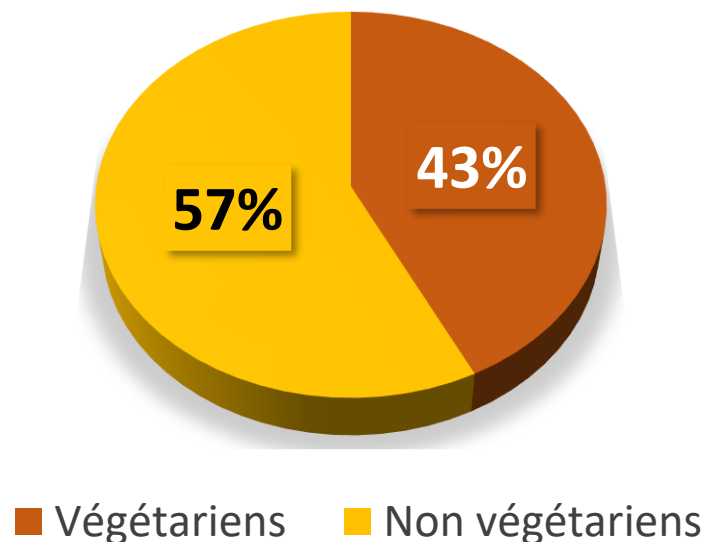


Figure 37 : Diagramme représentant une des pratiques de vie des volontaires. Réalisation : Sire T., 2018

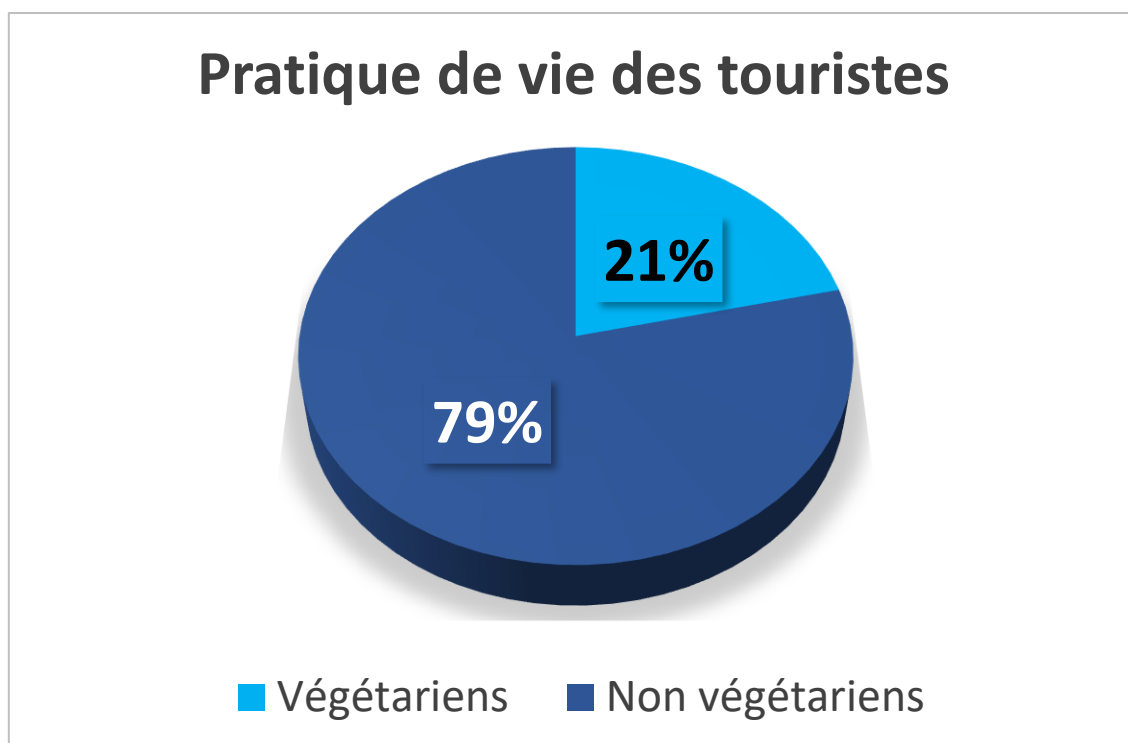


Figure 38 : Diagramme représentant une des pratiques de vie des touristes. Réalisation : Sire T., 2018

Plusieurs facteurs expliquent ce changement de sensibilité à l'animal et de l'éthique vis-à-vis d'eux, dont la proximité avec l'animal, la durée de cette proximité, la richesse des interactions. Nous retrouvons ici toutes les notions clés de l'interculturalité (chap.2) et de l'adaptation réciproque. Les actions de sensibilisation à la protection de la faune modifient également la sensibilité des gens. Il en est de même pour la culture du pays et l'environnement dans lequel la personne est enquêtée. Lors de nos enquêtes, plusieurs personnes ont mentionné le fait que le contexte du pays les amenait à être plus en symbiose avec la nature que lorsqu'ils sont dans leur pays de résidence.

L'éthique envers les animaux va être modifiée par la proximité avec eux. L'humain va plus difficilement manger un chat si c'est son chat. Dans cette configuration, il y a un attachement à l'animal de par la proximité relationnelle, la richesse des interactions et la cohabitation. La prise de conscience que cet animal est un être vivant qui ressent des émotions est plus forte dans cette situation que lorsque l'animal est observé à distance. Plus la relation est longue dans le temps, plus un lien affectif se crée entre les volontaires et les animaux. Partager le même espace environnemental, se rendre utile en portant des soins à l'animal, favoriser sa réhabilitation par un comportement adapté à ces besoins ouvre l'esprit à la condition animale et amène les personnes à changer leurs pratiques de vie.

La question portant sur l'éthique écotouristique du centre est intéressante pour la diversité des réponses apportées en fonction du profil des publics (Fig.39)

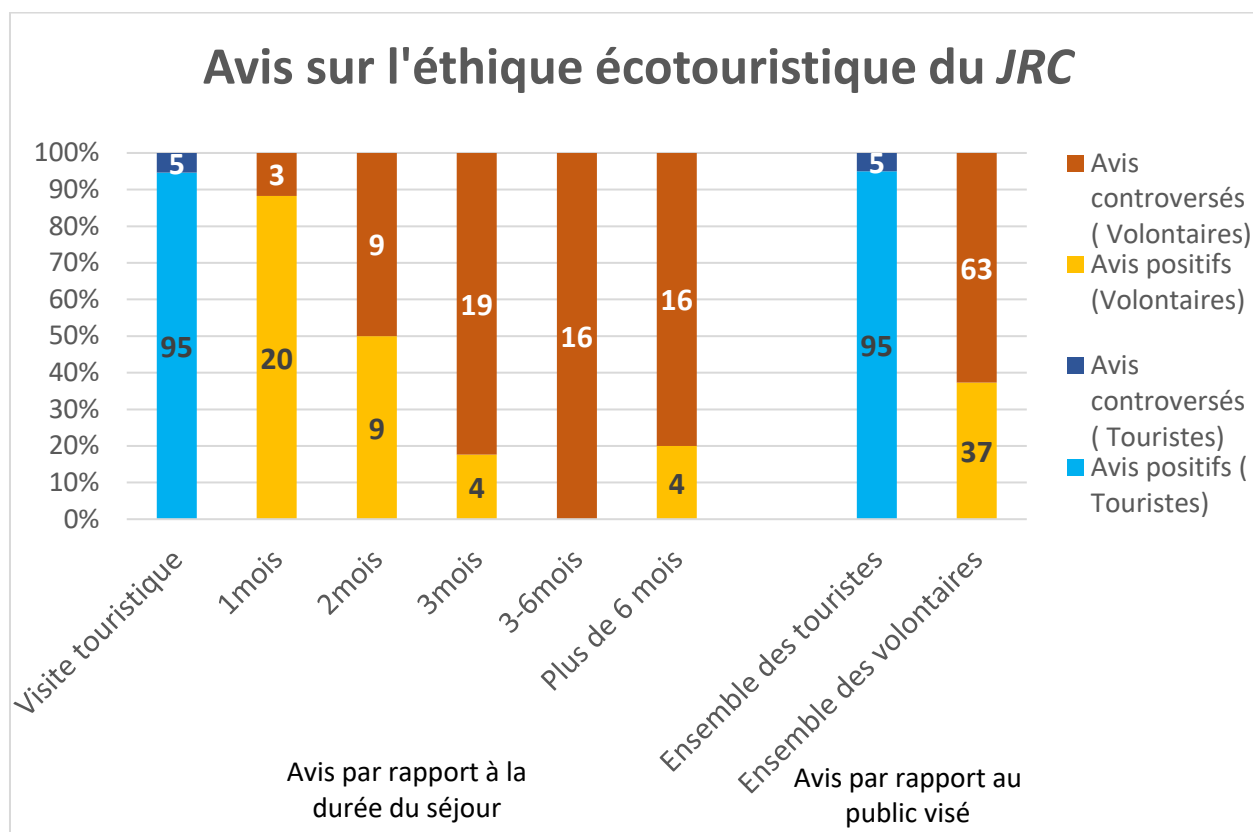


Figure 39 : Histogramme représentant l'éthique écotouristique du JRC. Réalisation : Sire T., 2018

Pour les touristes étrangers et/ou touristes costariciens non locaux, le centre est en parfaite éthique écotouristique pour 95% d'entre eux.

Seulement 5% d'entre eux ont une réponse mitigée. Ils reconnaissent que le JRC s'inscrit dans une éthique écotouristique tout en exprimant leurs craintes quant au devenir de cette éthique dans un proche futur. Le constat du nombre important et croissant de touristes est essentiellement à l'origine de cette crainte.

En revanche pour les volontaires, cette question est plus controversée. Les volontaires court terme (1 mois) ont tendance à dire que la démarche est écotouristique en s'émerveillant du travail que le centre fournit, réponse similaire aux touristes étrangers et/ou costariciens non locaux.

Par contre, les volontaires long terme et les locaux répondent que le centre est dans cette démarche écotouristique mais qu'il faut qu'il fasse attention à ses actions futures pour ne pas se convertir en « un zoo ». Les réponses obtenues dans les questionnaires et les échanges avec les locaux indiquent une évolution controversée du centre. Depuis la création du centre, les locaux font majoritairement bénéficier le centre d'une relation de confiance de plusieurs années et reconnaissent le travail effectué tant en faveur de la protection animale que du développement touristique dans la zone. A l'origine de la création du centre, ils ont connu les deux biologistes qui récupéraient les animaux blessés et œuvraient à leur protection avec alors très peu de moyens et avant tout par passion. Ils estiment que depuis sa création, le centre a évolué positivement car il s'est agrandi et peut donc accueillir plus d'animaux. Le centre a également amélioré les conditions de vie de ses pensionnaires et leur bien-être. Mais, la vision de l'éthique écotouristique du centre est entrain de changer plus négativement. Pour eux, le centre est en train de se convertir en un « zoo » car le *JRC* est victime de son succès. Selon eux, le centre n'a su gérer ni l'affluence touristique de masse, ni le nombre de bénévoles volontaires. Un nombre croissant de volontaires bénévoles participe à un dysfonctionnement plus important du centre. La communication interne empire avec un nombre plus important de volontaires y travaillant. Le centre ayant bénéficié d'une forte image touristique à l'international, le prix pour y devenir volontaire a quintuplé pour les volontaires long terme et a quasi doublé pour les volontaires court terme. Cette manœuvre est perçue par la population locale comme une « exploitation » des étrangers, d'autant plus que la zone caraïbe du pays est une zone très touristique au Costa-Rica depuis déjà plusieurs années avant la création du *JRC*.

Selon les résultats d'enquête obtenus, notre hypothèse « **le développement touristique n'est pas incompatible avec la protection de la faune** » serait donc approuvée s'il l'on s'en tient aux réponses des touristes enquêtés. Mais cependant, des nuances sont à apporter par des biais. En effet, la vision sur l'éthique écotouristique du *JRC* est différente selon les profils de public (touristes, volontaire court terme et volontaire long terme), en lien avec les facteurs majoritaires qui sont la durée du contact avec les animaux, la proximité et richesse des interactions avec eux dans le centre. En effet, les touristes ne passent qu'une heure et demi dans le centre. Ils le visitent par le biais d'une visite guidée où le guide a été formé pour parler positivement de la structure. La communication effectuée lors de ce tour sera positive car

c'est la mission imposée par les gérants sur les guides. La stratégie de communication mise en place vise à ce que les touristes ressortent des visites guidées avec une vision ultra positive de la structure et de son inscription dans une éthique écotouristique.

Les volontaires qui travaillent dans la structure voient des tableaux différents, notamment lorsque ce n'est pas leur premier volontariat dans la structure ou qu'ils y travaillent depuis un certain temps. Le stress subit chaque jour par les volontaires pour que le centre soit parfait à l'arrivée des touristes est épuisant. Ceci va à l'encontre de l'éthique du centre vu que les volontaires communiquent toutes leurs émotions aux animaux et que tout le monde est stressé. Ceci peut s'observer sur le terrain notamment le dimanche. Le dimanche est normalement le jour de repos des volontaires autant que des animaux car le centre ne reçoit normalement pas de touristes. Or durant la période de notre stage, tous les dimanches, excepté un, le centre était assailli par une centaine de croisiéristes. Le seul dimanche où le centre n'était pas assailli par les touristes, tout le monde était plus détendu et cela s'est ressenti sur le comportement des volontaires mais également des animaux. Force est de constater qu'une affluence touristique trop importante est source de stress pour chacun et défavorise le bien-être animal. Notre hypothèse de départ semble donc à nuancer. Selon les avis recueillis, pour qu'il y ait un bon équilibre entre le développement touristique (donc l'affluence humaine) et la protection de la faune (le bien-être animal) il faudrait l'existence de limites et un cadre un peu plus strict. La fermeture du centre aux visiteurs le dimanche, des groupes de visites plus restreints, une amplitude horaire moins étendue sont énoncées comme des propositions visant à une amélioration de l'éthique. Mais l'avis des personnes enquêtées témoigne d'un élan majoritairement favorable au *JRC*, considéré comme un lieu où tourisme et protection de la faune sont deux enjeux tout à fait possibles. Dans le cas où le *JRC* serait un modèle d'avenir pour allier tourisme et protection de la faune, il serait intéressant de voir comment repenser l'aménagement du territoire à petite échelle mais aussi à plus grande échelle, en s'appuyant sur les expériences novatrices des nombreux centres comme le *JRC*.

3. Nouveaux modèles, solutions préconisées

Comme énoncé dans le chapitre 6-2, un cadre plus strict et des limites plus posées permettrait un meilleur maintien de l'éthique initiale et seraient bénéfiques pour améliorer le devenir du *JRC*. Le respect de la fermeture du centre aux visiteurs le dimanche, des groupes de visites plus restreints et qui fonctionnent sur un principe de réservation à priori, des groupes de volontaires plus restreints et contrôlés, des prix du volontariat moins chers pour les volontaires avec des solutions d'hébergement et/ou de nourriture gratuits en compensation du travail fourni sont énoncés comme des propositions visant à une amélioration de l'éthique.

Pour l'hébergement, le *JRC* a déjà construit une auberge de jeunesse : le « *Jaguar Inn hostel* », à une proximité de 200 mètres du centre. Les volontaires qui arrivent en terrain inconnu privilégient cet hébergement qui est pourtant à des prix exorbitants. Les recettes de ces hébergements ne profitent pas au *JRC* mais les volontaires n'en ont pas connaissance. Une autre solution plus éthique à préconiser serait des partenariats avec la population locale. Ce partenariat ferait fonctionner la dynamique économique de la zone en impliquant la population locale dans le projet. Les logements seraient à prix réduits pour les volontaires. La même solution pourrait être proposée pour la restauration. Des partenariats avec la population locale s'inscrirait davantage dans une dynamique écotouristique.

Pour les projets du *JRC* de protection de la faune dans la zone caraïbe sud, un périmètre géographique serait à définir. Il conviendrait d'organiser et gérer des projets viables avec des objectifs à atteindre à court, moyen, et long terme. Faire un inventaire des ressources humaines, permettrait d'éviter un surplus inutile de volontaires qui deviennent ensuite difficiles à contrôler et à manager. Un inventaire des ressources matérielles, techniques serait également nécessaire afin de monter des dossiers en procédant de manière rigoureuse et avec une vision d'ensemble des besoins de la structure et des projets futurs à développer. Prendre le temps de rencontrer les acteurs de terrain, la population locale, les sensibiliser régulièrement à l'éthique du centre permettrait d'asseoir plus en profondeur l'éthique écotouristique dans la zone caraïbe. Cela éviterait la dichotomie entre une éthique reconnue internationalement mais pas toujours perçue localement ni à l'intérieur du centre par les

volontaires à long terme. Le *JRC*, est inscrit dans une volonté d'éthique écotouristique et de réhabilitation et réintroduction des animaux. Victime de son succès, de l'augmentation du nombre d'animaux accueillis, il doit aussi être à la hauteur de son image internationale et en accord avec la « *Pura vida* » du pays. Toutes ses exigences et la masse de travail à réaliser au quotidien font qu'il est en permanence dans l'activisme et manque de temps pour penser actions et projets. Il manque peut-être une instance de réflexion et de planification des actions pour qu'il puisse maintenir sa philosophie de fonctionnement sur du long terme, améliorer la condition de vie des animaux et favoriser l'harmonie entre humain et animal.

Le *JRC* doit être vigilant à ne pas favoriser son image au détriment de son éthique. Parfois, certains animaux auraient dû être réintroduits mais ils ne l'ont pas été car, seuls spécimens de leur espèce présents dans le centre, ils étaient une source sûre d'attraction pour les touristes.

Pour chercher à atténuer au maximum les désavantages des infrastructures humaines il serait intéressant de chercher à intégrer davantage l'éthique écotouristique du centre dans le paysage territorial, de la côte caraïbe sud (Fig.40).



Figure 40 : Carte de l'aire d'action des aménagements mis en place par le *JRC*. Réalisation : Sire T., 2018

Un des défauts du *JRC* dans leurs projets environnementaux novateurs est un manque de réflexion sur le périmètre de leurs actions extérieures au centre. Cette carte théorique pourrait peut-être représenter un périmètre géographique où le *JRC* agirait. Pour des projets

tels que la mise en place de cordes vertes ou l'enterrement des câbles électriques, les abords de la route principale traversant la zone (zone rose) paraissent être une bonne option. Néanmoins, leurs projets permettent d'harmoniser et de cohabiter avec les animaux sur un même territoire. Les étendre à plus grande échelle paraît donc être une bonne idée afin de repenser la fragmentation des habitats créés par l'homme en rééquilibrant les infrastructures nécessaires à chacun. L'anthropisation du territoire serait alors amoindrie et laisserai place à un aménagement du territoire humanimal. Ceci permettrait une perspective de gestion des conflits améliorée entre humain et animal.

Nous avons pour cela construit un modèle théorique (Fig.41) qui serait peut-être applicable sur des projets écotouristiques de protection de la faune et de développement local tel que le JRC (centre de réhabilitation et de réintroduction de la faune). Peut-être néanmoins mériterait-il d'être encore approfondi et modélisable à chaque territoire, culture, contexte et histoire différents.

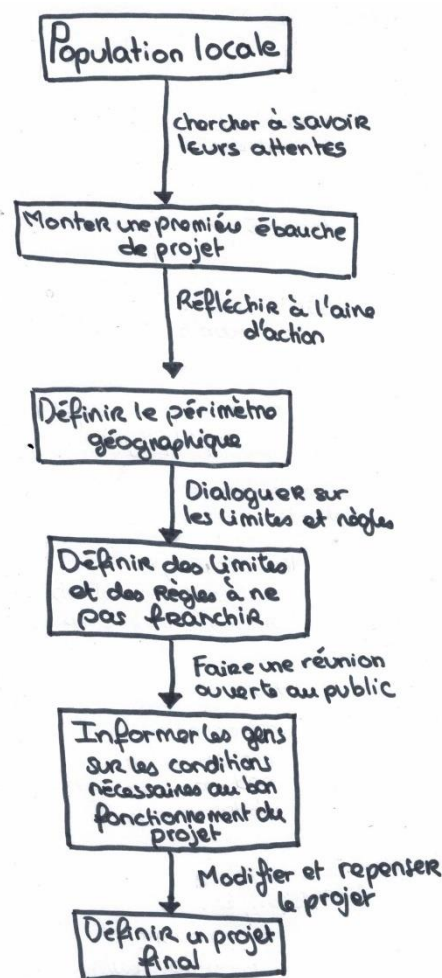


Figure 41 : Modèle théorique d'un projet local similaire au JRC. Réalisation : Sire T., 2018

Conclusion

L'espèce « homme » et l'espèce « animale » recouvre des entités très différentes. Définir chacune de ses entités nous a permis d'aborder la nature de leur relation, de leurs interactions, les limites de leur territoire.

Comme le soulève Florence Burgat: « malgré les espaces infinis qui séparent le lézard du chien, le protozoaire du dauphin, nous avons créé un ensemble homogène "animal", ignorant la diversité de ce que cette catégorie recouvre » (Burgat,2006). Le mot « animal » généralise des espèces singulières.

Les relations que l'homme entretient avec l'animal est un sujet complexe qui n'a toujours pas fini d'être exploré. Selon les pays, le contexte, l'histoire, la religion et la culture, les comportements humains ne sont pas les mêmes vis-à-vis des animaux. Les interactions de l'homme et de l'animal peuvent varier selon les contextes, oscillant de la sympathie à l'animosité, de la cohabitation à l'exclusion.

La frontière entre territoire humain et animal est parfois, telle un rempart, infranchissable. Elle peut aussi être plus floue, moins marquée. Elle peut également, telle une passerelle, favoriser des échanges entre les territoires conduisant à des transformations et/ou adaptations réciproques.

Le concept de « tourisme animalier » met en relation ces deux entités « homme » et « animal ». Il laisse aussi percevoir l'existence de la problématique qui va être sous-jacente à ce concept : « tourisme » et « protection animale ». Le tourisme est découverte, ouverture, liberté, curiosité. La protection animale est surveillance, défense, préservation, sauvegarde. Parler de « tourisme animalier » est-il alors un contre sens ? Notre problématique a visé à étudier si développement du tourisme et protection de la faune peuvent ou non être compatibles.

Pour étudier cette question nous nous sommes avant tout intéressés à notre manière de penser ce sujet.

L'anthropocentrisme des sociétés occidentales oppose civilisation et monde sauvage. Dans cette pensée l'humain et l'environnement dont la faune sont considérés comme séparés.

Cette manière de penser qui repose sur la conviction que l'homme domine favorise la manipulation et l'utilisation des animaux à des fins humaines. Elle favorise également l'utilisation des ressources environnementales sans limite, souvent assortie du besoin de se donner bonne conscience lorsque cette utilisation s'avère éthiquement non recevable. Cette manière de penser a conduit au tourisme de masse et au développement de l'économie au détriment de la protection de l'environnement.

L'extension et l'anthropisation du territoire humain au détriment de l'environnement ont contribué à une perte de biodiversité. Même si l'extinction d'espèces animales fait partie de l'histoire de la planète, l'homme a multiplié ce rythme d'extinction.

Développement touristique et protection de l'environnement et notamment de la faune peuvent-ils, face à ces constats, être compatibles ? Le territoire humain ne se développe-t-il pas au détriment du territoire animal ? Comment se développe le territoire de chacune de ces entités ?

En géographie, un nouveau courant s'est intéressé aux animaux de façon nouvelle et originale. Le partage de l'espace et la cohabitation entre humain et animal est repensé à la lumière d'une nouvelle approche qui est la géographie humanimale (Estebanez, Gouablault, Michalon, 2013)

Le lien entre l'homme et les animaux émergerait d'un temps et d'un espace commun partagé. Les deux entités se transformeraient et s'influenceraient mutuellement. La notion d'humanimalité et de géographie humanimale conduit à penser que les humains n'existeraient pas définis sans leur coexistence avec les animaux ni indépendamment de leur environnement. Peu de travaux en langue francophone se sont pour l'instant intéressés à la géographie animale. Elle a pourtant pour intérêt de réintégrer l'animal en géographie. Elle montre l'intérêt porté par le géographe à l'animal dans son interaction avec l'homme et son environnement et interroge de manière originale l'imbrication du territoire animal et humain.

L'homme et l'animal sont amenés à être en interaction permanente ne serait-ce que par les conflits de territoire (ex : requins, loup...). Se les représenter comme deux entités indépendantes avec supériorité de l'homme sur l'animal et l'environnement est une manière de voir conventionnelle qu'il est intéressant de réinterroger. La géographie humanimale par sa nouvelle vision défend l'existence d'une communauté hybride. Ce positionnement se

décale de la distinction nette faite jusqu'alors entre éthologie et sociologie pour s'orienter vers une nouvelle prise de conscience de l'imbrication des territoires animaux et humains dans un environnement commun.

La domination de l'homme sur la nature a amené de nombreuses conséquences néfastes pour l'ensemble de la planète. Ces retombées désastreuses sont à l'origine d'une prise de conscience de la dégradation des écosystèmes qui a conduit à des mesures de protection et de conservation de la biodiversité .

L'écotourisme et le tourisme animalier ont trouvé ici toute leur place. Leur intérêt est de dépasser le rapport de force « économie »/« environnement » , (monde civilisé : homme/monde sauvage : animal) pour aller vers un modèle où le développement de l'économie et la protection des ressources naturelles pourraient devenir compatibles. Une prise en compte équilibrée des dimensions économiques, environnementales et sociales se veut le moyen de répondre simultanément aux intérêts du plus grand nombre en évitant que la prise en compte d'une de ces dimensions se fasse au détriment des autres.

Pionnier de l'écotourisme et de la biodiversité, le Costa Rica par son image de « protecteur de l'environnement » interpelle le monde face à un contexte médiatique qui cristallise l'opposition entre la croissance économique et la protection des ressources naturelles. Depuis les années 1980, le Costa Rica s'est progressivement positionné sur la scène touristique mondiale. En l'espace d'une dizaine d'années, il est devenu une référence en termes d'écotourisme et de conservation de l'environnement. Malgré cette reconnaissance mondiale, la menace d'un gouvernement qui autoriserait des activités dommageables, telles que les forages pétroliers off-shore et les mines à ciel ouvert est toujours présente dans le pays. Les autochtones craignent un retournement du gouvernement. Ils soulignent également la nécessité d'un gros effort pour mettre en place des mesures qui, de manière pratique, soient respectées.

Le Costa Rica conserve cependant son image positive de « Pura Vida » qui s'est élaborée à partir de son histoire et à partir de médiatisations qui font que ce lieu « tranquille et vert » est associé immédiatement à l'écotourisme.

Le *JRC* semble bien avoir compris cela et semble s'en inspirer. Comme nous avons pu le montrer à travers notre étude, il se développe en prenant en compte l'ensemble des évolutions écologiques et environnementales. Il prend également en compte la législation costaricienne, les demandes du public et du marché touristique et prend soin de travailler sur son image. Il s'inscrit également dans une mouvance associative où il associe les volontaires dans une démarche d'écovolontariat. Par ce biais, ses créateurs veulent en faire une véritable école de transmission d'un savoir responsable et respectueux à l'égard de l'environnement et des animaux.

Cependant malgré tous ses efforts, des tensions entre l'enjeu économique et les mesures mises en place pour la protection de la biodiversité sont récurrentes au *JRC* comme dans d'autres institutions qui ont pour but la réintroduction des animaux dans leur habitat naturel. Ces centres ont besoin d'une entrée d'argent pour survivre car il n'existe pas pour l'instant de subventions d'état pour ce genre de structures. Ce besoin de financement pour mener à bien leur mission entraîne certains travers et/ ou arrangements qui visent à favoriser la venue de touristes, parfois au détriment de l'éthique, pour le maintien d'une croissance économique nécessaire à la vie du centre.

Notre étude de terrain au *JRC*, semble confirmer l'hypothèse que développement touristique et protection de la faune semblent pouvoir tendre vers un développement compatible. Mais l'équilibre de ce co-développement reste fragile, toujours en tension entre enjeu éthique et enjeu économique.

Ainsi le sujet reste complexe de par l'enchevêtrement des paramètres éthiques, politiques, économiques, culturels, sociaux. Des intérêts contradictoires nécessitent des réajustements et réaménagements permanents. Notre système de pensée anthropocentrique, la place donnée à l'homme et à l'animal et leur interaction dans un environnement de vie commun nécessiteraient d'être réinterrogé avec une vision nouvelle. De là pourrait en découler de nouvelles recherches interdisciplinaires qui pourraient intéresser et enrichir la géographie humanimale.

La vision écocentrique de notre problématique a pour intérêt de permettre de questionner différemment le rapport de l'homme à l'animal, la compatibilité du tourisme et de la protection de la faune.

Cette nouvelle vision qui prône une transformation profonde des mentalités et représentations humaines nécessitera du temps car il existe toujours un décalage entre la prise de conscience d'un fait et son intégration profonde et durable dans un système de pensée collective. La complexité du sujet nécessitera toujours cependant une grande humilité.

"Nous respirons tous un seul air, nous buvons tous une seule eau, nous vivons tous sur une seule terre. Nous devons tous la protéger." Raoni chef amazonien.

Bibliographie

Beaupère T., 2017 – « Costa-Rica au pays de l'Or vert. » Magazine Voyages & stratégie [en ligne].

Benhammou F., 2007 - Crier au loup pour avoir la peau de l'ours : une géopolitique locale de l'environnement à travers la gestion et la conservation des grands prédateurs en France. Thèse de doctorat, École nationale du génie rural, des eaux et des forêts, Paris, France, 639 p.

Benhammou F. ; Coquet M., 2008 - La restauration de l'Ours brun (*Ursus arctos*) dans les Pyrénées françaises : entre politique environnementale et crisemutation du monde agricole. *Noréis*, 208, 75–90.

Bennett C.F., 1960 - "Cultural Animal Geography: An Inviting Field of Research." *The Professional Geographer*. Vol. 12, p. 1-2.

Bennett C. F., 1966 - "Algunas Consideraciones Sobre El Hombre Como Agente Ecologico En America Latina." *UGI Regional Conference*. Tomo I, p. 22-30.

Bennett C.F., 1967 - "A Review of Ecological Research in Middle America." *Latin American Research Review*. Vol. 2 (1967), pp. 3-27.

Blanc N., 2000 - Les animaux et la ville, Paris, Odile Jacob, 232 p.

Borrini-Feyerabend G.; Dudley N.; Jaeger T.; Lassen B.; Pathak Broome N., Phillips A. et Sandwith T., 2014 - Gouvernance des aires protégées : de la compréhension à l'action. Collection des lignes directrices sur les meilleures pratiques pour les aires protégées N°20, Gland, Suisse, IUCN, 144p.

Boukhris L., 2012 – « L'imaginaire touristique à l'épreuve du Costa Rica : entre « voir » et « faire » le territoire », *Revue internationale interdisciplinaire de tourisme* n°1, p. 1-10.

Brun S. ; Krebs B. ; Paris S., 2016 - « Costa Rica », Traduit de l'anglais, Bibliothèque du voyageur, Gallimard, 304p.

Burgat F., 2006 - Liberté et inquiétude de la vie animale, Paris, Kimé, 316p.

Caalders J. ; Cordero A. ; Ritsma N. Van Der Duim R. ; Van Duynen Montijn L., 2002 – « El desarrollo del Turismo Sostenible. Los casos de Manuel Antonio y Texel », San José, Costa Rica, FLACSO, 228p.

Callens S., 2006 - « Philippe Descola, Par-delà nature et culture, Paris, Gallimard, 2006, 618 p. », *Revue Développement durable et territoires : Économie, géographie, politique, droit, sociologie, Lectures*, p.1-4.

Camilleri C. ; Vinsonneau G., 1997 – Psychologie et culture : concepts et méthodes, Paris, Armand Colin, 217p.

Camilleri C. ; Cohen-Emerique M. (dir.),1989 – Chocs des cultures : Concepts et enjeux pratiques de l'interculturel, Paris, l'Harmattan, 398p.

Cauchoux M., 2012 - Etude sur la pensée animale : continuité neuro-cognitive de la catégorisation visuelle, Université Paul Sabatier - Toulouse III, 260 p.

Chanteloup L., 2013 – « A la rencontre de l'animal sauvage : dynamiques, usages et enjeux du récréotourisme faunique. : Une mise en perspective franco-canadienne de trois territoires : Bauges, Gaspésie, Nunavut », Université Grenoble Alpes, 461p.

Chanteloup L. ; Duparc A. ; Loison A ; Perrin-Malterre C., 2016 – « Quels points de vue sur les espaces partagés entre humains et animaux sauvages ? », Espaces et sociétés 164-165, p 33-47

Chanvallon S., 2013 - « Les relations humains/animaux. De l'espace protégé à l'espace partagé, une géographie physique et sensible », Carnets de géographes, n° 5, Rubrique Carnets de recherches, 18p.

Chaves D., 2006 « Promoción sistemática de turismo sostenible ». Ambientico, n°150, p. 1-24

Chevalier J. ; Frémont A. ; Hérin R. ; Renard J), 1984 - La géographie sociale, Paris, Masson, 387p.

Chouchan N., 2008 - « Note de lecture. Par-delà nature et culture, Philippe Descola, Gallimard, 2005 », Cahiers philosophiques n° 114, p. 111-125

Clergeau P. ; Désiré G., 1999 – « Biodiversité, paysage et aménagement : du corridor à la zone de connexion biologique », Revue MappedMonde n°55, p.19-23

Coppin L., 1992 - "Ecoturismo y América Latina : una aproximación al tema", en Estudios y Perspectivas en Turismo; Vol. 1 Num 1, p. 7-14.

Cyrułnik B.(dir.),2017 – L'incroyable pouvoir des animaux, Paris, Phillipe Duval, 100p.

Davies N. ; Johnson S. ; Louis Jr E. ; Mittermeier R. ; Rajaobelina S. ; Ratsimbazafy J. ; Razafindramanana J. ; Schwitzer C., 2001 - IUCN/SSC Re-Introduction Specialist Group : Guidelines for Nonhuman Primate Re-introduction, 197p.

De Menten B. ; 2013 – « L'éthique environnementale ou la relation de l'Homme à la Nature » ; Blog La revue des Alpes [en ligne].

Descola P.,2015 – Par-delà nature et culture, Paris, Gallimard, 800p.

Dortier J-F. ; Golberg J. ; Milhaud O. ; Staszak J-F., 2005 – « Y a-t-il une géographie du territoire animal ? », Cafés Géographiques de Paris, 6p.

Dowling R.; Moore S.; Newsome D.,2005 – "Wildlife tourism", Clevedon, Channel View Publications, 299 p.

Emel J. ; Wilbert C. ; Wolch J.,2002 – « Animal Geographies », Society & Animals 10:4 © Koninklijke Brill NV, Leiden, p.407-412.

Espace et Société (2002), 110/111 : « La place de l'Animal ».

Estebanez J., 2010 - Les zoos comme dispositif spatial : pour une géographie culturelle de l'animalité. Thèse de doctorat, Université de Genève, département de géographie, 411 p.

- Estebanez J., 2011 - « Le zoo comme théâtre du vivant : un dispositif spatial en action », *Carnets du paysage*, 21, pp.170-185.
- Estebanez J., 2013 - « Fai[re] vibrer l'humain en nous », Entretien avec Mathieu N., Directrice de recherche émérite au CNRS, *Carnets de géographes*, n° 5, Rubrique Carnets de débats, 5p.
- Estebanez J., 2013 - « Penser les communautés hybrides », Entretien avec Lestel D., Maître de conférences à l'ENS-Ulm, *Carnets de géographes*, n° 5, Rubrique Carnets de débats, 5p.
- Estebanez J. ; Gouabaul E. ; Michalon J., 2013, « Où sont les animaux ? Vers une géographie humanimale » *Carnets de géographes*, n° 5, Rubrique Carnets de débats, 9 p.
- Fostan S., 1999 – « The geography of behaviour: an evolutionary perspective », *Revue TREE* vol. 14, no. 5, p.190-195
- Fournier – Origgi L., 1991 - *Desarrollo y perspectivas del movimiento conservacionista costarricense*, San José, Editorial de la Universidad de Costa Rica, 113p.
- Gillespie T.W. ; Walter H., 2001 - Distribution of bird species richness at a regional scale in tropical dry forest of Central America. *Journal of Biogeography*, p. 651–662.
- Godlewski P., 2016 – « De l'observation de la faune à celle de la biodiversité », *Revue Espaces tourisme et loisirs*, n°328, p.70-79
- Guereña A., 2006 – « Auge del turismo rural comunitario en Costa Rica », *Revista Ambientico* n°150, p. 14-19.
- Gunawan S., 2015 – Tesis : *Synanthropic Suburbia*, Waterloo, Ontario, Canada, 251p.
- Hartshorne, R., 1939 – *The Nature of Geography*, Lancaster, Association of American Geographers, 558p.
- Jouventin P., 2016 – *L'homme, cet animal raté*, Paris, Libre & solidaire, 240p.
- Journet N. (dir.), 2002 – *La culture De l'universel au particulier*, Paris, Sciences humaines, 370p.
- Julienne M., 2007 – *Homme/animal les frontières s'estompent* [en ligne], Banque des savoirs.
- Le Lay G., 2002 - *Modélisation des interactions entre système anthropique et faune sauvage : la carte de risque appliquée à la gestion de la faune en milieu urbain*. Thèse doctorat, Université de Rennes 1, 352 p.
- Lenoir F., 2017 – *Lettre ouverte aux animaux (et à ceux qui les aiment)*, Paris, Fayard, 220p.
- Lestel D., 2004 – *L'Animal Singulier*, Paris, Le Seuil, 144p.
- Livian Y., 2015 – « Initiation à la méthodologie de recherche en SHS : Réussir son mémoire ou sa thèse », Hal archives ouvertes, réf : halshs-01102083, 80p.
- Lou-Matignon K., 2005 – *Emotions animales*, Paris, Chêne, 175p.
- Lou-Matignon K. (dir.), 2016 – *Révolutions animales : comment les animaux sont devenus intelligents*, Paris, Arte/Les Liens qui Libèrent, 576p.

Marchand G., 2012 - « Nos voisines, les bêtes : situation des conflits avec la faune sauvage dans une aire protégée de la périphérie de Manaus (Amazonas, Brésil) », *Revue Développement durable et territoires*, Vol. 3, n° 1, p 1-23.

Michalon J., 2013 – « L’animal : entre urbanité, esthétique, et politique », *Entretien avec Blanc N.*, Directrice de recherche au CNRS – LADYSS, *Carnets de géographes*, n° 5, Rubrique Carnets de débats, 10p.

Morera C., 2006 – « Concepto y realidad del turismo rural en Costa Rica », *Revista Ambientico* n°150, p.4-9.

Mounet C., 2007 - *Les territoires de l'imprévisible. Conflits, controverses et 'vivre ensemble' autour de la gestion de la faune sauvage. Le cas du loup et du sanglier dans les Alpes françaises*, Thèse de doctorat, Université Joseph Fourier, Grenoble, 585 p.

Mucchielli, A. ; Paillé, P., 2016 - *L'analyse qualitative en SHS*, Paris, A. Colin, 4e éd.

Newbigin M. (1913), *Animal geography, the faunas of the natural regions of the Globe*, Oxford, Clarendon Press, 290p.

Philo C., 1995, « Animals, geography, and the city : notes on inclusions and exclusions », *Revue Environment and Planning D. : Society and Space*, n°13, p.655-681.

Pihet C., 2007 - « Venir voir les animaux : faune sauvage et développement des territoires touristiques » Mâcon, France, Hal archives ouvertes, réf : halshs-00202432, 9p.

Planhol X., 2004 – *Le paysage animal. L’homme et la grande faune : une zoogéographie historique*, Paris, Fayard, 1127 p.

Racine J-B., 1986 – « Problematique pour une géographie « sociale » des espaces sociaux en Suisse », *Revue Geographica Helvetica* n°2, p. 41-57.

Ramousse R., 1996, « Ethique et expérimentation animale », *Electronique Edition*, <http://socio-eco5.univ-lyon1.fr/Enseignement/Etic/EA1.html>

Re Manning R., 2011 – *3 minutes pour comprendre les 50 plus grands courants religieux et spirituels*, Paris, Le Courrier du Livre, 160p.

Renk J-L ; Servais V., 2002 – *L'éthologie : histoire naturelle du comportement*, Paris, Seuil, 340p.

Sauer, C., 1952 - *Agricultural origins and dispersals*, New-York, Bowman memorials lectures, 131p.

Singer, P., 1993 - *Practical Ethics*. Cambridge University Press, 418 p.

Solano L., 2006 – « Turismo rural comunitario en Costa Rica », *Revista Ambientico* n°150, p.9-14.

Stuart, L.C., 1954. *Animal geography*. In James, Preston E., Jones, Clarence F. (eds.), *American geography : Inventory and prospect.*, New York : Syracuse University Press, p.442–451.

Tourette C. ; Guidetti M, 2008 - *Introduction à la psychologie du développement du bébé à l'adolescent 3ème éd.*, Paris, Armand Colin, 256 p. in [Dossier psychologie et développement de l'enfant], CEMEA-Infop.

Tourette C. ; Guidetti M, 2018 - Introduction à la psychologie du développement du bébé à l'adolescent 4ème éd., Paris, Dunod, 325 p.

Veyret P., 1951 – Géographie de l'élevage, Paris, Gallimard, 255p.

Villate J-C., 2007 – « Méthodologie de l'enquête par questionnaire », Laboratoire Culture & Communication Université d'Avignon, 56p.

Winnicott D. W., 2010 – Les objets transitionnels, Paris, Payot, 112p.

Winnicott D. W. trad. Monod C. ; Pontalis J-B, 1975 – Jeu et réalité, Paris, Gallimard, 240p.

Sitographie

Site internet de la chambre nationale de l'écotourisme et du tourisme durable au Costa-Rica (CANAECO), <http://canaeco.org>

Site internet de l'institut national de la biodiversité (INBio), <http://www.inbio.ac.cr>

Site internet de l'union internationale de la conservation de la nature (UICN), <http://www.iucn.org>

Site internet du Ministère de l'environnement et de l'énergie du Costa-Rica (MINAE) <http://www.minae.go.cr>

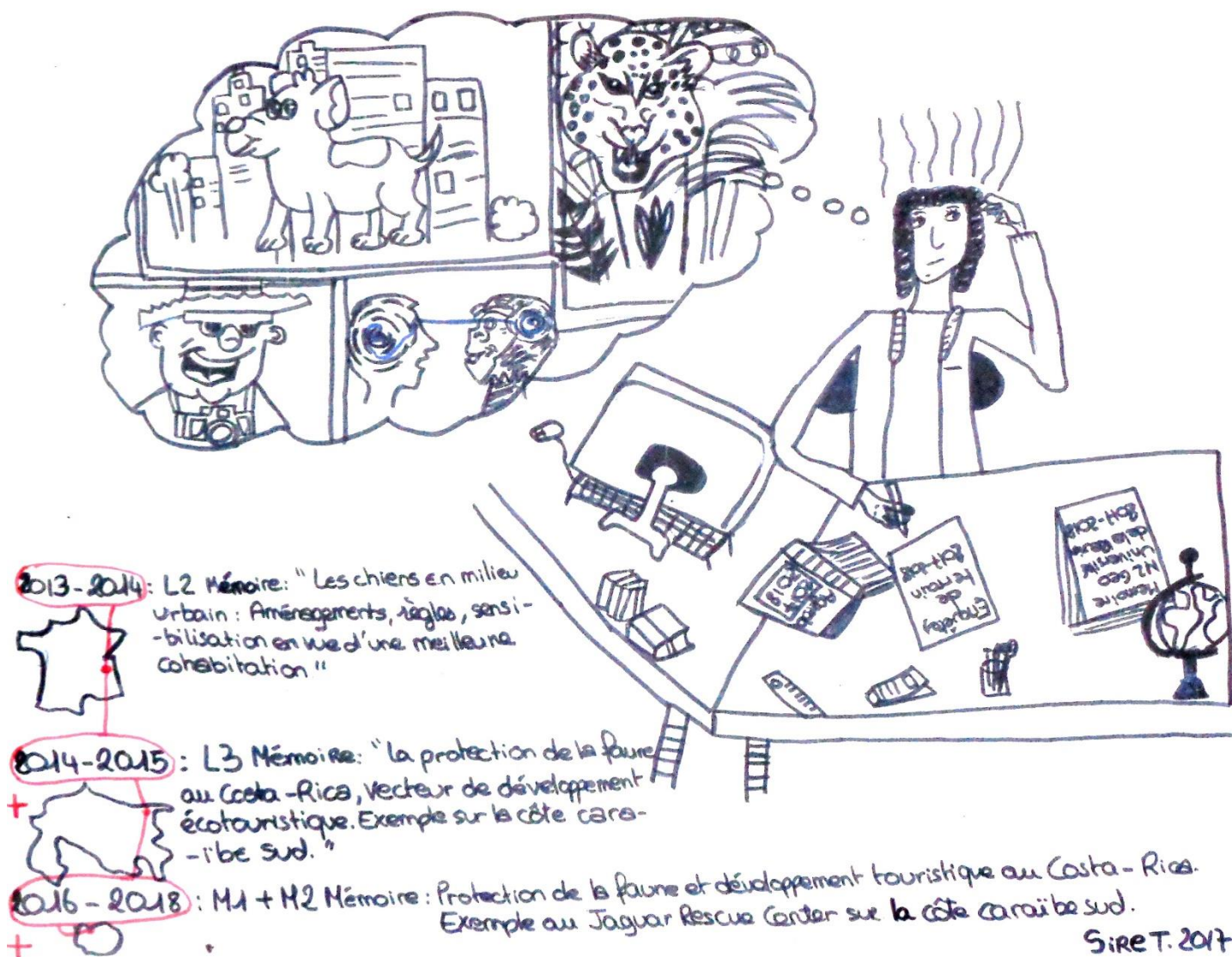
Site internet du musée national du Costa-Rica, <http://www.museocostarica.go.cr>

Site internet du système national des aires de conservation (SINAC), <http://www.sinac.go.cr>

Site internet de la Société Internationale de l'Ecotourisme (TIES), <http://www.ecotourism.org/>

Annexes

Représentation de l'évolution spatiale et temporelle de notre travail de Master



Article du journal Europe 1 [en ligne], 2015

Europe 1

EN DIRECT

PARTAGEZ CET ARTICLE

f

Twitter

G+

ACCUEIL / INTERNATIONAL

Le zoo de Tbilissi inondé, les animaux se font la belle

13h00, le 14 juin 2015, modifié à 18h01, le 14 juin 2015

AA



Profitant de l'inondation, des animaux, dont des hippopotames, se sont échappés dans la nuit de samedi à dimanche du zoo de Tbilissi. BESO GULASHVILI / AFP

Partagez sur :

f

Twitter

G+

Profitant des inondations qui frappent la Géorgie, des animaux du zoo de la capitale, dont des tigres, des jaguars, des ours et des loups, se sont échappés.

Les inondations en Géorgie ont donné lieu à des scènes surréalistes. A Tbilissi, à la suite de cette catastrophe naturelle, de nombreux animaux du zoo de la capitale, dont des lions, des tigres, des ours et des loups, se sont échappés du zoo. Les autorités ont appelé les habitants à rester chez eux jusqu'à ce que les animaux sauvages soient retrouvés. Conséquences dramatiques des inondations : au moins 12 personnes sont mortes et plusieurs ont disparu.

Tigres, lions, jaguars, ours dans les rues. Les inondations ont été provoquées par la crue de la rivière Vere qui, après plusieurs heures de pluies torrentielles, est sortie de son lit dans le centre-ville, envahissant les rues, les habitations mais aussi le zoo. Des animaux sauvages dont les cages ont été endommagées par les eaux, se sont retrouvés en liberté dans les rues de la capitale. Selon la mairie, des tigres, des lions, des jaguars, des ours ainsi que des loups se sont fait la belle.

Les animaux capturés ou abattus. En fin d'après-midi dimanche, la presse locale rapportait que plus de la moitié des animaux avaient été repris et ramenés au zoo. Certains de ces animaux sauvages ont été capturés par la police, d'autres abattus par les policiers, notamment un petit lion blanc, une espèce très rare, et six loups qui rôdaient près d'une clinique pédiatrique. La neutralisation d'un hippopotame s'est faite grâce à des tirs de seringues hypodermiques au milieu d'une rue recouverte de boue.

Article de Fauroux V., journal LCI [en ligne], 2016



Charente-Maritime : un sanglier s'invite dans un magasin de sport

Illustration/APP

PARTAGER



INSOLITE - Un groupe de sangliers a semé la pagaille mardi 27 décembre à Saint-Jean-d'Angély, en Charente-Maritime. L'un d'entre eux s'est même aventuré dans un magasin de sport... sous l'œil incrédule des clients.

29 déc. 2016 12:20 - Virginie Fauroux

C'est un client pas comme les autres qui s'est invité mercredi 27 décembre dans un magasin de sport à Saint-Jean-d'Angély (Charente-Maritime). "On a entendu gratter sur le parquet, on a cru que c'était un chien et on a découvert un sanglier dans nos allées" raconte le responsable du magasin, à [France 3 Poitou-Charentes](#).

L'animal, qui a semé ses congénères, est entré par la porte avant de parcourir les allées des rayons au milieu des clients. "Cela a duré cinq à dix minutes qui nous ont paru très longues car le magasin était bondé", poursuit le responsable du magasin. "Puis il s'est réfugié dans l'atelier de réparation des vélos, laissant derrière lui un joli bazar, avant de finalement retrouver la sortie, par la porte, comme il était entré", ajoute-t-il.

La scène, qui a été filmée par l'équipe du magasin et mise en ligne, a déjà été vue près de 2.000 fois.

Tableau représentant les catégories d'aires protégées définies par l'UICN

Catégorie d'aire protégée et nom international	Objectifs de gestion
Ia – Réserve naturelle intégrale	Les aires de protection stricte sont mises en réserve pour protéger la biodiversité ainsi qu'éventuellement, des caractéristiques géologiques/géomorphologiques. Les visites, l'utilisation et les impacts humains y sont strictement contrôlés et limités pour garantir la protection des valeurs de conservation. Ces aires protégées peuvent servir d'aires de référence indispensables pour la recherche scientifique et le suivi régulier.
Ib – Zone de nature sauvage	Vastes aires, intactes ou légèrement modifiées, qui ont préservé leur caractère et leur influence naturelle, qui ne contiennent pas d'habitations humaines permanentes ou significatives, et sont protégées et gérées afin de conserver leur état naturel.
II – Parc National (protection de l'écosystème, protection des valeurs culturelles)	Vastes aires naturelles ou quasi naturelles mises en réserve pour protéger des processus écologiques de grande échelle, ainsi que les espèces et les caractéristiques des écosystèmes de la région, et qui fournissent des opportunités de visites de nature spirituelle, scientifique, éducative ou récréative, dans le respect de l'environnement et de la culture des communautés locales.
III – Monument ou élément naturel	Ces aires sont mises en réserve pour protéger un monument naturel spécifique, qui peut être un élément topographique, une montagne ou une caverne sous-marine, une caractéristique géologique telle qu'une grotte ou même un élément vivant comme un îlot boisé ancien. Ce sont généralement des aires protégées assez petites et souvent de grande importance pour les visiteurs.
IV – Aire de gestion des habitats ou des espèces	Ces aires visent à protéger des espèces ou des habitats précis. Beaucoup d'aires protégées de la catégorie IV ont besoin d'interventions régulières et actives pour atteindre leur objectif.
V – Paysage terrestre ou marin protégé	Une aire où l'interaction des hommes et de la nature a produit, au fil du temps, un caractère distinct et des valeurs écologiques, biologiques, culturelles et paysagères considérables, et où la sauvegarde de l'intégrité de cette interaction est vitale pour protéger la nature et maintenir d'autres valeurs.
VI – Aire protégée avec utilisation durable des ressources naturelles	Ces aires protégées préservent des écosystèmes et des habitats, ainsi que les valeurs culturelles et les systèmes de gestion des ressources naturelles traditionnelles qui y sont associés. Elles sont généralement vastes, et la plus grande partie de leur superficie présente des conditions naturelles. L'autre partie est soumise à une gestion durable des ressources naturelles. Un des objectifs premiers de ce type d'aires protégées est une utilisation des ressources naturelles modérée, non-industrielle et compatible avec la conservation de la nature.

Bonjour à tous !

Dans le cadre de mon Master en géographie à l'université de La Réunion, j'effectue un projet de recherches. J'ai choisi un sujet traitant de la cohabitation homme-animal. Le *Jaguar Rescue Center*, me permet d'observer et de travailler avec les animaux et les touristes afin de pouvoir comprendre et voir si une meilleure cohabitation des animaux sauvages et des hommes serait possible grâce à des structures telles que ce centre.

Svp, aidez-moi en répondant à mon questionnaire de la façon la plus honnête possible. Il ne dure que 4min.

Merci ! 😊

1. De quel pays venez-vous ?

2. Êtes-vous : ☐ Touriste ☐ Volontaire au *Jaguar Rescue Center* ?

3. Combien de temps dure votre séjour au Costa-Rica ?

4. Si vous êtes volontaire, depuis combien de temps vivez au Costa-Rica ?

5. Comment êtes-vous logés ?

☐ Hôtel ☐ Chez l'habitant ☐ Auberge de jeunesse ☐ Location

Si vous êtes logés en auberge de jeunesse, est-ce au *Jaguar Inn Hostel* ?

☐ Oui ☐ Non

6. Comment avez-vous entendu parler du *Jaguar Rescue Center* ?

☐ Internet ☐ Guide (Routard, Lonely planète...) ☐ Bouche à oreille

☐ Télévision ☐ Infos touristiques (tours opérateurs, office de tourisme, agence de tourisme)

7. Est-ce votre première visite/volontariat dans ce centre ?

☐ Oui ☐ Non

8. Qu'attendez-vous de votre visite/volontariat au *Jaguar Rescue Center* ?

☐ Observer les animaux ☐ Toucher les animaux

☐ Apprendre des choses à propos d'eux ☐ Autre, précisez :

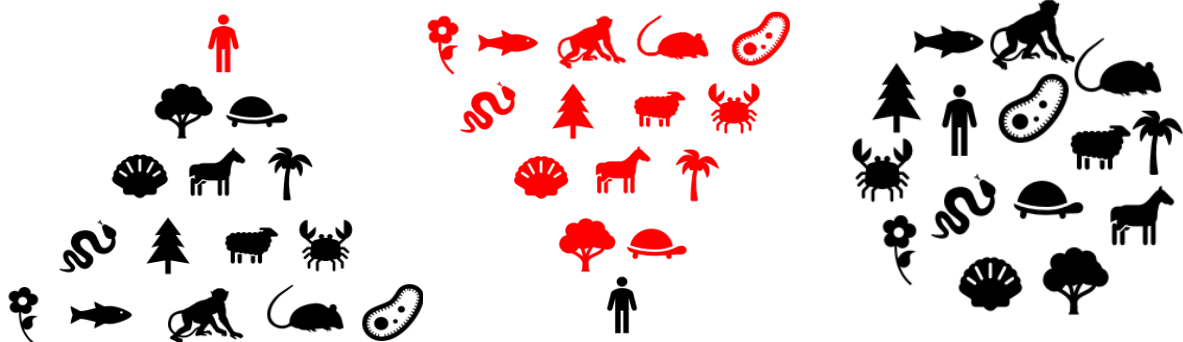
9. Pourquoi avoir choisi de visiter/venir au Costa Rica ?

☐ Paysages ☐ Animaux ☐ Variété des activités

☐ Jaguar Rescue Center ☐ Autre, précisez :

10. Que vous évoque le mot « humanimalité » ?

11. Quelle perception avez-vous de la relation homme-animal ? Entourez le schéma qui vous semble le plus correspondre à votre perception de la relation homme-animal.



12. Pensez-vous que ?

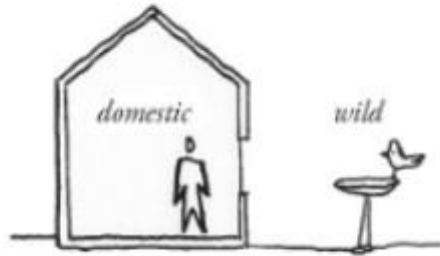
a. L'animal est doué de sensibilité ? ☐ Oui ☐ Non

b. L'animal est un être doué d'intelligence ? ☐ Oui ☐ Non

c. L'animal doit être respecté au même titre que l'homme ? ☐ Oui ☐ Non

d. L'homme a besoin de l'animal ? ☐ Oui ☐ Non

13. Dans quelle situation préféreriez-vous être ? Entourez le schéma qui vous semble le plus correspondre.



Voisins, chacun son espace



Intrusion, l'oiseau rentre dans notre espace



Animal de compagnie en cage,
espace partagé mais sous contrôle



Cohabitation d'un même
espace mais chacun sa liberté

14. La nuit préféreriez-vous que l'animal domestique dorme :

- ☐ A l'extérieur de la maison ☐ A l'intérieur de la maison
- ☐ Près de vous, dans votre chambre

15. Que vous évoque le concept d'écotourisme ?

16. Pensez-vous que le *Jaguar Rescue Center* soit dans cette démarche ? Pourquoi ?

17. Pour vous, que signifie le concept de « tourisme animalier » ?

18. Pour voir des animaux, préférez-vous :

- ☐ Zoo ☐ Parcs nationaux/Réserves naturelles
- ☐ Centre de réhabilitation et de réintroduction de la faune ☐ Safaris
- Préférez-vous : ☐ Avec guide ☐ Sans guide

19. Etes-vous végétarien(ne) ? ☐ Oui ☐ Non

Si oui, pour quel motif ?

20. Recyclez-vous vos déchets ?

☐ Oui ☐ Non

21. Portez-vous un intérêt particulier à l'écologie et l'environnement ?

☐ Oui ☐ Non

22. Respectez-vous les règles émises par les organismes compétent en protection de la faune (ne pas nourrir les animaux, ne pas les toucher...) ?

☐ Oui ☐ Non

Hello everybody!

I'm doing a research project in geography for my master's degree in a French university. I chose a topic about the cohabitation between humans and animals. The *Jaguar Rescue Center* allows me to observe and work with animals and tourists to try to understand and see if a better cohabitation between wild animals and humans would be possible thanks to this kind of center.

Please, help me by answering my inquest the most honestly possible. It would take just 4 minutes.

Thanks! 😊

23. What country do you come from?

24. Are you? ☐ A tourist ☐ A volunteer at the *Jaguar Rescue Center*

25. How long will your stay in Costa-Rica last?

26. If you are volunteer, since when do you live in Costa-Rica?

☐ Yes ☐ No

27. How are you accommodated?

☐ Hotel ☐ Boarding house ☐ Youth Hostel ☐ Rental

If you are accommodated in Youth hostel, are you in the *Jaguar Inn Hostel*?

☐ Yes ☐ No

28. How did you find out about the *Jaguar Rescue Center*?

☐ Internet ☐ Guide (Eyewitness Travel, Lonely Planet...) ☐ Word-of-mouth
☐ Television ☐ Tourist information (tour operators, tourism office, tourism agencies)

29. Is it your first time visiting/volunteering in this center?

☐ Yes ☐ No

30. What do you expect from your visit/volunteering at the *Jaguar Rescue Center*?

☐ See the animals ☐ Touch the animals
☐ Learn about animals ☐ Other, indicate:

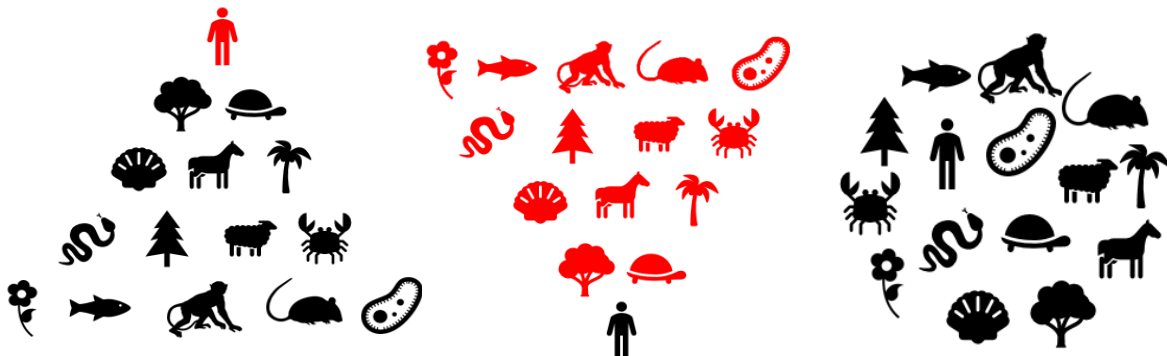
31. Why did you choose to visit/come to Costa-Rica?

☐ Landscapes ☐ Animals ☐ Variety of activities

☐ Jaguar Rescue Center ☐ Other:

32. For you, what does the word « humanimity » mean?

33. Which perception about the relationship between humans and animal do you have?
Surround the drawing that seems to correspond better to your perception.



34. Do you think that?

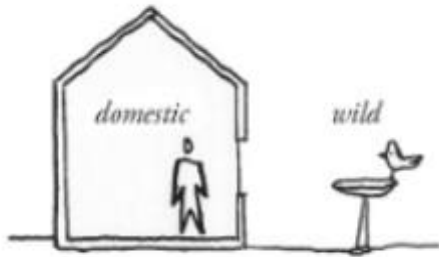
e. Animals are sentient beings with sensitivity? ☐ Yes ☐ No

f. Animals are sentient beings with intelligence? ☐ Yes ☐ No

g. Animals must be respected in the same way as the human? ☐ Yes ☐ No

h. Humans need animals? ☐ Yes ☐ No

35. In which situation do you prefer to be in? Surround the drawing that best applies.



Neighbours, each one in their own area



Intruders, the bird go into your area



Pet in cage, area shared
but under control



Cohabitation in a same area but
each one with their own freedom

36. At night, would you rather your pet slept:

- ☐ Outside the house ☐ Inside the house
- ☐ Close to you, in your bedroom

37. What's the meaning of ecotourism for you?

38. Do you think the *Jaguar Recue Center* complies with the role of an ecotourism initiative? Why?

39. For you, what's the meaning of « wildlife tourism »?

40. To see the animals, do you prefer:

- ☐ Zoos ☐ National parks/Naturals reserves
- ☐ Rehabilitation and reintroduction wildlife centers ☐ Safaris

Do you prefer it? ☐ With a guide ☐ Without a guide

41. Are you a vegetarian? ☐ Yes ☐ No
If so, why?

42. Do you recycle your waste?

☐ Yes ☐ No

43. Do you have a particular interest in ecology and environment?

☐ Yes ☐ No

44. Do you respect the rules given by a wildlife protection organism (don't feed the animal, don't touch them...)?

☐ Yes ☐ No

Tables des figures

Figure 1 : Schéma représentant l'anthropocentrisme	14
Figure 2 : Schéma représentant le biocentrisme	14
Figure 3: Schéma représentant l'écocentrisme.	15
Figure 4: Schéma représentant la relation homme-animal	22
Figure 5 : Schéma représentant les problèmes de cohabitation homme-animal.....	24
Figure 6 : Schéma représentant les différentes cohabitations homme-animal.....	25
Figure 7 : Schéma représentant la notion de frontière et d'espace transitionnel.....	33
Figure 8 : Graphique du classement des aires protégées définies par l'UICN	44
Figure 9 : Carte de localisation du Costa Rica	50
Figure 10 : Carte de l'état de la déforestation au Costa Rica entre 1940 et 1983	52
Figure 11 : Organigramme des acteurs impliqués dans l'écotourisme et la préservation de la biodiversité au Costa Rica	58
Figure 12 & 13 : Respectivement, photos d'une plage de Manzanillo et d'une plage de Puerto Viejo.	71
Figure 14 : Carte du système routier au Costa Rica	72
Figure 15 : Carte de localisation de la province de Limon	74
Figure 16 : Localisation du JRC et de la Ceiba	74
Figure 17 : Organigramme des différents acteurs mobilisés	76
Figure 18 : Photo du magasin de ventes de souvenirs et des tickets d'entrée.....	77
Figure 19 : Photo de l'extérieur de la cafétéria du JRC	78
Figure 20 : Capture d'écran de la page d'accueil du site web du JRC	79
Figure 21 : Capture d'écran des activités sur le thème de la nature et des espaces sauvages à réaliser à Puerto Viejo.....	80
Figure 22 : Camion de fruits et légumes fournissant le JRC le lundi et le jeudi	81
Figure 23 : Montage photo représentant les cages de pré libération à la Ceiba	88
Figure 24 : Photo représentant la cage fermée et sécurisée à la Ceiba.....	89
Figure 25 : Montage photos d'une école de surf, d'une auberge de jeunesse, un magasin de location de vélo et un magasin de vente de vêtements	91
Figure 26 et 27 : Respectivement, photos d'un tas d'ordures présent sur la route bordant la côte caraïbe (entre Puerto Viejo et Playa Cocles) et d'un container trop plein.	93
Figure 28 : Photo de containers mis en place pour le tri sélectif par le JRC.	94
Figure 29 : Photo de la mise en place de moyens alternatifs pour faire traverser les animaux.....	95
Figure 30 et 31 : Respectivement, photo de l'intervention d'une volontaire du JRC dans une école locale et photo de l'intervention de l'équipe du JRC pour le « jour international du paresseux », où des activités ont été mises en place pour sensibiliser les enfants à la protection et aux modes de vie de ces animaux	96
Figure 32 : Graphique représentant les attentes du public cible concernant la visite du JRC.....	104
Figure 33 : Graphique représentant la façon dont la population enquêtée a connu le JRC	105
Figure 34 : Nuage de mots à propos de l'humanimalité	106
Figure 35 : Nuage de mots à propos du tourisme animalier.....	107
Figure 36 : Nuage de mots à propos de l'écotourisme	107
Figure 37 : Diagramme représentant une des pratiques de vie des volontaires	109
Figure 38 : Diagramme représentant une des pratiques de vie des touristes	110
Figure 39 : Histogramme représentant l'éthique écotouristique du JRC.....	111
Figure 40 : Carte de l'aire d'action des aménagements mis en place par le JRC	115
Figure 41 : Modèle théorique d'un projet local similaire au JRC	116

Table des matières

Remerciements.....	1
Liste des abréviations	2
Avant-propos	3
Introduction	5

L’humanimalité : un concept innovant8

Chapitre 1: Revue conceptuelle et épistémologique 8

1. La genèse de l’humanimalité en géographie..... 8
2. Problématique : Protection de la faune et développement touristique, un enjeu possible ? 11
3. Méthodologie 17

Chapitre 2: La géographie humanimale 19

1. La relation homme/animal 19
2. La frontière homme/animal 24
3. Le processus de réhabilitation et de réintroduction, l’influence d’un territoire partagé . 29

Chapitre 3: Le tourisme animalier 36

1. Un développement récent (perspectives diachronique et synchronique) 36
2. Prise de conscience de la nécessité d’un territoire touristique animalier protégé 41
3. Le co-développement du tourisme et de la préservation de la faune 46

Des concepts à la réalité du terrain costaricien50

Chapitre 4: Le terrain d’étude : La côte caraïbe sud du Costa-Rica 50

1. Le Costa Rica, pionnier de l’écotourisme 50
 - 1.1. Présentation du pays 50
 - 1.2. La déforestation à l'origine de changements 52
 - 1.3. La résilience du Costa Rica 54
 - 1.4. Les faiblesses de l'engagement écotouristique..... 56
 - 1.5. Les acteurs impliqués dans l’écotourisme et la préservation de la biodiversité 58
2. Des outils pour la conservation de la biodiversité au niveau national 63

2.1.	Une politique novatrice.....	63
2.1.1.	Politique de reboisement et implication de la population locale	63
2.1.2.	Protection des réserves et des parcs nationaux	64
2.1.3.	Protection de la faune par les lois.....	67
2.2.	L'éducation environnementale et les programmes de protection de la biodiversité.....	70
3.	Présentation de la zone d'étude (côte caraïbe)	71
Chapitre 5: Le Jaguar Rescue Center, un projet touristique et environnemental novateur		74
1.	Description du centre de réhabilitation et réintroduction de la faune.....	74
1.1.	Localisation géographique.....	74
1.2.	Origine du JRC.....	75
1.3.	Les acteurs concernés dans le bon fonctionnement du centre	76
1.4.	Fonctionnement des visites du JRC et de la Ceiba	83
1.4.1.	Les visites du JRC	83
1.4.2.	Les visites à la Ceiba	83
2.	Les processus de réhabilitation et de réintroduction des animaux	84
2.1.	La réhabilitation.....	84
2.2.	La réintroduction	86
2.2.1.	Le processus de réintroduction dans le centre à travers l'exemple des singes ...	86
2.2.2.	Le processus de réintroduction à la Ceiba	87
3.	Éthique écotouristique et protection animale	90
3.1.	Les diverses initiatives du centre en écotourisme et protection animale	91
3.2.	Les limites et dérives d'une économie qui se veut durable	97
Chapitre 6: Réalisation du travail d'enquête		101
1.	L'enquête CAP (Connaissance ; Attitude ; Pratique ou KAP).....	101
2.	Interprétation des résultats	104
3.	Nouveaux modèles, solutions préconisées	114
Conclusion.....		117
Bibliographie		122
Sitographie		127
Annexes.....		128
Tables des figures		143
Résumé		146
Abstract.....		147

Résumé

Le Costa Rica possède l'un des environnements les plus diversifiés au monde. Il accueille à lui seul, plus de 6% de toutes les espèces végétales et animales de la planète sur son petit territoire (51 000 km²). Au milieu du XX^{ème} siècle, une forte vague de déforestation submerge l'isthme centraméricain. Cette déforestation massive, amène la fragmentation des habitats naturels des animaux. De nombreux animaux blessés ou orphelins trouvent alors protection au *Jaguar Rescue Center*. Ce centre, spécialisé dans la réhabilitation et réintroduction des animaux sauvages est situé sur la zone caraïbe du Costa Rica. Le pays se saisit de manière opportune des retombées de cette déforestation pour devenir promoteur d'une discipline nouvelle : la protection de la biodiversité dont la faune et le développement du tourisme. Le pays se place alors sur la scène internationale comme un des leaders de l'écotourisme attirant à lui une clientèle touristique grandissante.

Mais peut-on concilier affluence touristique et protection de la faune ? Ces deux orientations sont-elles compatibles ?

Notre hypothèse de travail est que le développement touristique n'est pas incompatible avec la protection de la faune.

Pour le prouver nous allons nous intéresser autant à la relation homme animal qu'aux conflits territoriaux, source d'éloignement entre ces deux entités. L'anthropocentrisme propre à la modernité occidentale avec supériorité de l'homme vis-à-vis de l'animal crée un dualisme entre chaque entité dans le monde. Mais ne peut-on penser les choses différemment ? Les centres de protection, réhabilitation et réintroduction de la faune permettent de mettre en évidence des relations et une dynamique riche entre les hommes et les animaux. Toutes les observations faites sur ce terrain de la zone caraïbe permettent d'aller vers une réflexion sur la géographie humanimale. Ne pourrait-elle devenir un champ à part entière des sciences humaines ?

Mots clés : Costa-Rica • côte caraïbe • tourisme • protection de la faune • centre de réhabilitation et réintroduction de la faune • humain • animal • humanimalité • anthropocentrisme

Abstract

Costa Rica owns one of the most diversified environments in the world. It contains more than 6 % of all the botanical and animal species of the planet on its small territory (51, 000 km²). In the middle of the 20th century, a strong wave of deforestation submerged the Central American isthmus. This massive deforestation brought the fragmentation of the natural habitats of animals. Numerous wounded or orphan animals found then protection in the Jaguar Rescue Center. This center specializes in the rehabilitation and the reintroduction of wild animals is located in the caribbean zone of Costa Rica. The country has taken advantage of the benefits of this deforestation to become the promoter of a new discipline: the protection of biodiversity (including the fauna) and the development of tourism. The country plays an important part on the international scene as one of the leaders of ecotourism attracting a growing tourist clientele.

But can we balance tourist arrivals and fauna protection? Are these two trends compatible?

Our working hypothesis will be that fauna protection and tourism development are compatibles concepts.

To try and prove it we will delve into the human-animal relationship as well as into the territorial conflicts, highlighting the existing gap between them. Modern western anthropocentrism, which entails the superiority of humans over animals, tends to foster duality and conflict. However, could we consider this relationship in a different way? Indeed the existing centers for the protection, rehabilitation and reintroduction of fauna in Costa Rica strongly suggest a more complex and dynamic form of relationship between humans and animals. All observations made on the territory of the caribbean zone encourage us to think in terms of “humanimal” geography. Could this concept become a full study field within human sciences?

Keys words: Costa Rica • caribbean cost • tourism • wildlife protection • rehabilitation and reintroduction centers • human • animal • humanimality • anthropocentrism